BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XXIII
C
28
NAPOLI

MÊLANGES
DE
LITTÉRATURE,
DE MORALE
ET DE PHYSIQUE.

TOME QUATRIEME.

MÊLANGES

DE

LITTERATURE,

DE MORALE

ET DE PHYSIQUE.

TOME QUATRIEME.

A AMSTERDAM,

Aux dépens de la Compagnie.

M. DCC. LXXV.

MEMOIRES

DE MADEMOISELLE

DE VALCOURT.

ECRIRE ſa vie, c'eſt écrire l'hiſtoire de ſes erreurs & de ſes foibleſſes. On a beau faire ſon apologie dans les ſituations critiques, on découvre toujours l'endroit foible, quelque art qu'on emploie pour le cacher. Tout homme ment, s'il n'avoue pas qu'il a eu des torts; je ne ſais même (ceci paroîtra ſans doute un paradoxe) ſi celui qui en a le moins, eſt toujours celui qui vaut le mieux. Les circonſtances où nous nous trouvons, influent ſi fort ſur nos

vertus & ſur nos vices, qu'on eſt peut-être auſſi injuſte, ſoit qu'on loue, ſoit qu'on blâme. Mais ſans entrer dans une diſcuſſion qui pourroit me mener trop loin, je dirai ſeulement que j'ai fait beaucoup de fautes; que quelques-unes ont été l'effet du haſard, qu'un grand nombre d'autres ne furent que l'ouvrage du préjugé, & que les véritables, celles que je me reproche le plus, ſont ce que la plupart des hommes ne regardent que comme des bagatelles, mais qu'un cœur droit & un eſprit juſte appelleroient des vices, ſi elles n'étoient ſuivies du repentir.

Je ſuis née en Champagne, dans une terre que mon pere avoit auprès de Reims. Sans être d'une famille illuſtre, ſa nobleſſe étoit aſſez ancienne pour qu'il pût prétendre à jouer un rôle à la Cour. Mais ſon amour pour la retraite, & plus encore pour ſes enfants, qu'il vouloit élever lui-même, lui fit préférer le ſéjour de la campagne à la

vie tumultueuſe, inſéparable de l'ambition. J'eus le malheur de le perdre dans un âge où l'on n'eſt encore affecté que par les ſentiments des autres. L'affliction de ma mere, de mes freres, de ma ſœur, & de tout ce qui nous environnoit, fut la ſeule que je reſſentis. Je pleurois parce que je voyois pleurer; & ce qui devoit être l'objet de mes regrets, n'avoit nulle part à mes larmes. Le temps ne m'a que trop appris la perte affreuſe que j'avois faite; & la douleur qu'elle m'a cauſée depuis, a bien vengé mon pere de ces larmes que je n'avois verſées à ſa mort que par inſtinct, & entraînée par l'exemple.

Quand les premiers moments du déſeſpoir de ma mere furent paſſés, on lui conſeilla de nous mettre au couvent ma ſœur & moi. On lui repréſenta que la grande quantité d'affaires qu'elle alloit avoir, ne lui permettroit pas de veiller à notre éducation. L'avis fut ſuivi; & peu de jours après, une des

amies de ma mere, qui avoit une terre dans le voiſinage, ſe chargea de nous mener aux Bénédictines de Reims, dont une de ſes parentes étoit Abbeſſe. Ma ſœur fut très-affligée de quitter la maiſon paternelle. Elle étoit déjà grande, & ſe faiſoit d'un cloître une idée fort déſagréable. D'autres raiſons, que j'ai ſues dans la ſuite, contribuoient peut-être plus que tout autre motif à lui donner de l'éloignement pour le couvent. Il fallut l'arracher des bras de ma mere; elle jettoit les cris les plus aigus. Madame de Valcourt, touchée de ſon état, étoit prête à changer de réſolution; je crois même qu'elle nous eût gardées; l'attendriſſement où elle étoit, ne lui permettoit plus de rien refuſer, ſi l'ainé de mes freres, avec un ton dogmatique, ne ſe fût oppoſé à ce qu'il regardoit comme un acte de foibleſſe. Je pleurois, dans un coin, du chagrin où je voyois ma ſœur; & je fus tentée vingt fois de m'aller jetter aux genoux de ma

mere, pour la prier auſſi de ne pas nous éloigner d'elle; mais quand j'étois prête à m'avancer, l'air ſévere de mon frere m'arrêtoit. Le crédit qu'il avoit ſur l'eſprit de Madame de Valcourt, ou plutôt le pouvoir qu'ont tous les gens décidants ſur les ames puſillanimes, l'emporta, & nous partîmes. Madame de Courville (c'étoit le nom de l'amie de ma mere) monta en carroſſe avec nous. Elle dit à ma ſœur les choſes les plus tendres & les plus propres à la conſoler. Elle lui promit d'engager ma mere à nous rappeller auprès d'elle, dès que ſes affaires ſeroient terminées. Cette femme avoit je ne ſais quoi de ſi doux & de ſi ſéduiſant juſques dans le ſon de ſa voix, que je ne concevois pas comment elle ne perſuadoit pas ma ſœur. Pour moi, qui n'étois point affligée pour mon compte, & qui croyois bonnement tout ce que Madame de Courville diſoit, je me figurois que je ſerois dans peu de retour dans la maiſon pa-

ternelle, & je n'enviſageois le petit voyage que nous allions faire, que comme une promenade, qui me donneroit occaſion de voir des objets nouveaux, dont les enfants ſont toujours fort avides. Ma ſœur ne pleuroit plus, parce qu'on ne ſauroit toujours pleurer; mais elle avoit l'air fort triſte. Comme je ne pouvois être affectée que de ce qui frappoit mes regards, je crus de bonne foi qu'elle commençoit à ſe conſoler, parce que ſes larmes avoient ceſſé de couler, & je repris ma gaieté ordinaire.

Nous arrivâmes enfin aux Bénédictines. Nous y fûmes très-bien reçues, ſur-tout par l'Abbeſſe. Madame de Courville nous recommanda fort à elle; & après nous avoir donné des témoignages de ſa tendreſſe, elle s'en retourna, pour aller rendre compte à ma mere de notre arrivée.

Ma ſœur pleura peu en entrant; mais lorſque Madame de Courville fut par-

tie, elle s'abandonna à la plus vive douleur. Toutes les Religieuſes s'empreſſerent auprès d'elle pour la conſoler, & de mon côté j'employai ma petite éloquence & mes careſſes, pour tâcher de la tirer de l'état de déſeſpoir où elle paroiſſoit être. Elle s'appaiſa un peu en apparence; mais ſa triſteſſe ne diminua pas intérieurement, & elle la conſerva tout le temps qu'elle reſta dans ce couvent.

Peu de jours après, ma ſœur reçut une lettre d'une de ſes amies, qui lui mandoit que Valcourt, mon frere aîné, prenoit de l'autorité de plus en plus ſur l'eſprit de ma mere; qu'elle n'oſoit lui réſiſter, & qu'en conſéquence, on alloit faire entrer mon frere cadet dans l'état Eccléſiaſtique; parce que Valcourt prétendoit que c'étoit le ſeul qui lui convînt, étant d'une ſanté délicate, & paroiſſant peu fait pour le monde. Cette lettre redoubla l'affliction de ma ſœur, & lui perſuada que le projet de Valcourt

étoit de nous faire auſſi Religieuſes, & de reſter par-là ſeul poſſeſſeur de toute la fortune de notre maiſon.

Quoique je ne fuſſe encore qu'un enfant, je ſentis fort bien que je ne prendrois pas aiſément le parti de reſter toute ma vie dans un cloître, & je promis bien à ma ſœur de l'aider autant que je le pourrois, pour la ſouſtraire, ainſi que moi, à la tyrannie que mon frere vouloit exercer ſur toute ſa famille. Pluſieurs mois ſe paſſerent ſans recevoir aucune nouvelle de notre famille; mais au bout de ce temps, on manda à ma ſœur que Beauchêne (c'étoit le nom du cadet de mes freres) avoit pris le petit colet. Ma mere nous écrivoit rarement, & ne paroiſſoit guere occupée de nous; enfin elle vint nous voir au bout d'un an d'abſence. Comme elle ne nous parla point du temps où elle comptoit nous retirer du couvent, nous la preſſâmes beaucoup de ne nous pas laiſſer plus long-temps éloignées

d'elle, en l'assurant que nous ne lui serions point à charge; mais nos prieres & nos larmes furent vaines, & elle repartit, sans nous avoir donné même la moindre lueur d'espérance. Cette dureté, de la part d'une mere à qui nous avions été si cheres, nous affligea sensiblement; ma sœur, sur-tout, regardoit comme une chose assurée, qu'elle ne reverroit plus la maison paternelle. Cependant comme on aime toujours à se flatter, elle se persuadoit quelquefois que la tendresse de ma mere n'étoit pas totalement éteinte dans son cœur, & que Madame de Courville pourroit la faire renaître. Dans cette confiance, elle écrivit à cette derniere la lettre la plus touchante. Elle lui ouvrit son ame, l'instruisit du sujet de ses craintes, & lui fit sentir de quelle importance il étoit pour nous que nous fussions auprès de ma mere, pour détruire, ou du moins pour contrebalancer le despotisme de Valcourt, qui ne cherchoit

qu'à nous nuire. Cette lettre produiſit ſur Madame de Courville tout l'effet que nous en pouvions attendre. Elle répondit à ma ſœur avec autant de bonté que d'amitié, en lui promettant de tout mettre en uſage pour déterminer Madame de Valcourt à nous rappeller auprès d'elle : mais n'ayant pu rien obtenir, nous fûmes fort étonnées de la voir arriver un jour ſans que nous nous y attendiſſions. Elle nous fit ſortir, & après nous avoir embraſſées tendrement, elle nous dit, preſque les larmes aux yeux, qu'il n'y avoit rien à eſpérer pour nous ; qu'on parloit même déjà de tâcher d'engager ma ſœur à prendre le voile, & qu'on ſe flattoit que j'en ferois probablement de même quand j'aurois atteint l'âge. Nous fûmes fort affligées, & nous nous promîmes bien de ne nous pas laiſſer ſéduire ; mais en même-temps nous ſentîmes qu'on nous laiſſeroit toujours au couvent. Cette idée nous déſeſpéroit, &

ſur-tout ma ſœur. Madame de Courville mit tout en œuvre pour nous conſoler, & nous aſſura, non-ſeulement qu'elle feroit tous ſes efforts pour changer l'eſprit de ma mere à notre égard, mais encore qu'elle nous avertiroit de toutes les démarches de Valcourt, dont les ſentiments lui inſpiroient de l'horreur. Cette digne amie nous quitta, après nous avoir témoigné l'intérêt le plus vif; & en s'en allant, elle jetta ſur nous un regard de pitié, mêlé de tendreſſe, que je n'oublierai jamais, tant il étoit expreſſif. Nous la ſuivîmes longtemps des yeux; & lorſque nous l'eumes totalement perdue de vue, nous nous mîmes à pleurer de nouveau. Il ſembloit que toutes les eſpérances qu'elle nous avoit données s'évanouiſſoient à meſure qu'elle s'éloignoit, & nous n'enviſagions plus de reſſource à nos malheurs. Plus la préſence de nos amis nous r'anime, plus nous nous ſentons abattus quand nous en ſommes ſéparés. Le

Le véritable courage eſt celui qu'on tire de ſoi-même & de ſes propres réflexions. Celui qu'on nous inſpire n'eſt pas aſſez à nous, pour que nous puiſſions compter ſur lui; il ne fait que pallier notre malheur, & nous ne nous en trouvons même quelquefois que plus à plaindre enſuite, lorſque cette fermeté factice nous eſt enlevée. Il eſt donc aiſé de ſentir qu'après le départ de Madame de Courville, nous fûmes replongées plus que jamais dans la douleur; mais le temps, qui appaiſe tout, calma auſſi notre chagrin. Comme ma mere ne nous mandoit rien du projet que Madame de Courville prétendoit qu'elle avoit de nous faire Religieuſes, nous commençâmes à croire que cette derniere s'étoit trompée, & nous nous reprochâmes preſque l'injuſtice de nos ſoupçons, ainſi que le déſeſpoir ridicule où ils nous avoient jettées.

Ma ſœur recevoit quelquefois des lettres de Madame de Courville, leſquelles

ne contenoient que des témoignages d'affection. On lui en rendoit d'autres auſſi avec myſtere, qu'elle me diſoit être de jeunes perſonnes de ſes amies. Elle m'avoit recommandé de n'en point parler, & je lui gardois le ſecret, quoique je ne fuſſe pas dans ſa confidence.

Il y avoit dans le couvent où nous étions une penſionnaire, nommée Mademoiſelle de Tourville, avec qui ma ſœur s'étoit liée intimement. Elles étoient à-peu-près du même âge, & l'uniformité de leurs occupations & de leurs amuſements, avoit peut-être plus contribué à cette liaiſon qu'aucun rapport dans leur caractere. Comme j'aurai occaſion de parler de Mademoiſelle de Tourville, il eſt bon que j'en donne une idée. Elle étoit grande, bien faite, plutôt belle que jolie, avoit le regard dur, & je ne ſais quoi dans ſa phyſionomie qui ſembloit toujours dire: *Je le veux, qu'on m'obéiſſe.* Le ſon de ſa voix étoit rauque, ſon ton bruſque, & toute

ſa perſonne ſans graces. Son eſprit reſſembloit à ſa figure. Cependant il y avoit des gens qui prenoient ſa bruſquerie pour de la franchiſe, & elle avoit trouvé le moyen de ſe faire d'autorité dans le couvent une petite cour qui la craignoit, & qui paroiſſoit en faire cas. Ma ſœur en étoit, & après s'être laiſſé ſubjuguer par foibleſſe, elle avoit tâché de ſe perſuader à elle-même, & encore davantage aux autres, qu'elle aimoit Mademoiſelle de Tourville très-tendrement. Je ne ſais ſi ſon amour-propre n'aidoit pas beaucoup au preſtige. Quand on ſe ſent gouverné, & qu'on n'a pas la force de ſortir de ſon eſclavage, on voudroit au moins ſauver les apparences, & paroître céder au ſentiment plutôt qu'au pouvoir. Cette mauvaiſe foi eſt excuſable, & la vanité y trouve ſon compte. Ce qui me prouve que je ne m'étois pas trompée dans mes conjectures, c'eſt que ma ſœur m'a avoué depuis qu'elle s'étoit repentie bien

des fois de s'être livrée, comme elle avoit fait, à Mademoiſelle de Tourville; mais que la honte de paroître changer, ou de s'être trompée, l'avoit long-temps empêchée de rompre avec elle. Mademoiſelle de Tourville dictoit donc des loix dans notre petite ſociété, & chacun des membres obéiſſoit ſans repliquer; mais ſon empire étoit un peu turbulent. Chaque penſionnaire vouloit avoir une petite part du gouvernement en ſous-ordre, & ce partage cauſoit ſouvent des tracaſſeries. Les querelles de femmes ſont toujours bruyantes, celles des filles de couvent le ſont encore davantage; & l'on faiſoit quelquefois un tel vacarme, qu'il n'y avoit que la préſence ſeule de Mademoiſelle de Tourville qui pût le faire ceſſer.

Il s'éleva un jour une diſpute très-vive, ſur un objet, à la vérité, fort intéreſſant. Il s'agiſſoit de ſavoir ſi les femmes de la Cour avoient des chignons nattés, & ſi l'on oſeroit paroître devant

le Roi avec une pareille coëffure. L'affaire étoit d'autant plus importante, que la couſine d'une de nos compagnes devoit être préſentée quinze jours après. Elle portoit ordinairement un chignon natté. Mademoiſelle de Rion (c'étoit le nom de la parente de la future préſentée) craignoit beaucoup que ſa couſine ne ſe rendît ridicule ; mais ce qu'elle craignoit encore davantage, c'eſt qu'on ignorât qu'elle avoit une couſine marquiſe. Il falloit trouver le moyen d'en entretenir le couvent ſans affectation, afin qu'on ne l'oubliât pas, & un point de parure à décider étoit ſans doute la voie la plus propre à le rappeller pendant long-temps. C pendant la diſpute s'étoit fort échauffée ; les unes étoient pour le chignon friſé, & les autres pour le natté. Tout le monde parloit à la fois, & par conſéquent perſonne ne s'entendoit. Mademoiſelle de Tourville arrive, toutes les *Diſput ntes* courent au-devant d'elle, pour la prier de juger

la queſtion. Qui pouvoit, en effet, ſavoir mieux qu'elle *les uſages* de la Cour? Elle avoit été voir Verſailles, avec ſa tante, l'année d'auparavant, pendant que la Cour étoit à Fontainebleau. Elle ſe mit à diſcuter la matiere à fond, avec toute l'importance qu'elle méritoit: vous euſſiez cru voir un député du grave Aréopage. Enfin, après avoir paſſé en revue toutes les formes & toutes les eſpeces de chignons, & traité les nattés comme étant relégués dans la bourgeoiſie, elle prononça qu'il n'y avoit aucun doute qu'il ne fallût avoir un chignon friſé en plein pour être préſentée à Sa Majeſté. La ſecte triomphante battit des mains, & Mademoiſelle de Rion traverſa précipitamment l'aſſemblée, pour aller au plutôt écrire à ſa couſine, afin de l'engager à friſer ſon chignon, ſi elle ne vouloit pas riſquer de perdre ſa réputation, tandis que la ſecte qui tenoit pour les chignons nattés, ſe retira confuſe d'avoir été

taxée de ſoutenir des goûts & des avis auſſi bourgeois.

C'étoit dans des affaires de cette importance que ſe paſſoit une grande partie de nos journées. Le temps s'écouloit toujours, & nous ne ſortions point du couvent ; il paroiſſoit même qu'on nous oublioit, car à peine nous envoyoit-on les choſes les plus néceſſaires. J'avois atteint l'âge de quatorze ans ; ma ſœur commençoit à prendre plus de confiance en moi, ſoit par beſoin, ſoit par goût. Elle me confioit tous les jours de petites particularités qu'elle m'avoit cachées avec ſoin pendant longtemps. J'en étois encore plus flattée que reconnoiſſante : ces petits ſecrets, qu'elle ne diſoit pas à tout le monde, quoiqu'ils ne fuſſent pas fort importants, me perſuadoient que j'étois une perſonne de mérite. Bientôt je me crus un grand perſonnage. J'avois ſoin, à la récréation, de parler bas à ma ſœur, & quelquefois même de traverſer toute

la ſalle où nous étions, pour aller lui dire en ſecret que mon corps étoit trop étroit, ou que mon ſoulier me faiſoit mal. Pourvu que j'occupaſſe les autres de moi, & que je leur perſuadaſſe que j'avois des choſes fort intéreſſantes à dire ou à faire, j'étois contente. Le deſir de paroître raiſonnable me l'avoit rendue en effet beaucoup plutôt qu'on ne l'eſt ordinairement. Les paſſions font des prodiges en tout genre ; l'amour-propre eſt, de toutes, celle qui mûrit la tête de meilleure heure. La crainte d'être cenſuré, & l'envie d'être applaudi, exigent néceſſairement de la réflexion. Dès qu'on réfléchit, le jugement ſe forme, & la raiſon marche à pas de géant. Je réuſſiſſois aſſez bien dans tout ce qu'on m'enſeignoit. Madame de Courville nous envoyoit des Livres, & j'étois beaucoup plus inſtruite que toutes mes compagnes. Cependant, quoique je m'occupaſſe beaucoup, je ne laiſſois pas de m'ennuyer. J'aurois voulu

être à portée d'acquérir des connoiſſances que je n'avois pas, & que perſonne de tout ce qui m'environnoit n'étoit en état de me donner. D'ailleurs on diſoit que j'étois jolie, & que j'avois de l'eſprit, & je mourois d'envie d'aller briller dans un cercle un peu moins étroit que le nôtre.

Un jour que j'avouois naïvement cette foibleſſe à ma ſœur, je la vis rêver un moment; après quoi, comme ſi elle fût ſortie d'une profonde léthargie, elle fit un grand ſoupir, & me dit, en jettant ſur moi un regard languiſſant: Ah: ma ſœur, que vous êtes heureuſe! vous n'éprouvez encore que de l'ennui, ennui même qui n'eſt cauſé en grande partie que par un deſir vague de plaire & de vous faire admirer. Vous ne connoiſſez le malheur que de nom; je vais vous le faire connoître en réalité.

En finiſſant ces mots, ſes yeux ſe remplirent de pleurs. Son affliction me pénétra de la plus vive douleur: je mêlai

mes larmes aux ſiennes ; les ſanglots nous étouffoient, & nous nous tînmes long-temps embraſſées, ſans pouvoir profé-rer une ſeule parole. Ce fut ma ſœur qui rompit le ſilence la premiere. Vous êtes plus avancée du côté de la raiſon, me dit-elle, qu'on ne doit l'attendre d'une perſonne de votre âge. Cepen-dant je ſens que c'eſt bien plutôt à vo-tre confiance & à votre amitié pour moi, que vous devez l'aveu que je vais vous faire, qu'à toute autre conſidéra-tion. Apprenez donc le ſecret de ma vie. J'aime. Ce mot ſeul renferme pour moi tous les malheurs enſemble. J'aime. J'ai ſujet de croire que j'ai été aimée ; mais j'ai encore plus lieu de penſer que je ne le ſuis plus : on ſonge même à marier l'objet de mes vœux, & je n'en-tends point dire qu'il s'oppoſe à cet en-gagement. C'eſt de Mademoiſelle de Tourville que je l'ai appris, & depuis plus d'un mois je n'ai reçu aucune nouvelle de M. d'Ozincour. Hélas ! c'eſt

lui qui faiſoit tout mon eſpoir & toute ma conſolation. Je n'ai plus de reſſource. Sa ſœur même, ſur qui je comptois comme ſur ma meilleure amie, ne daigne pas m'inſtruire du ſort de ſon frere. J'ai écrit en vain ; je ne reçois aucune réponſe. Juſqu'à Madame de Courville, tout m'abandonne. Sa voix fut entrecoupée en cet inſtant par ſes ſanglots : ſes larmes redoublerent, & elle fut long-temps ſans pouvoir continuer ſon récit. Enfin, s'étant un peu remiſe, vous devez être étonnée, ſans doute, me dit-elle, que gardées & veillées comme nous le ſommes ici, j'aie pu recevoir des lettres ſecrétement depuis que j'y ſuis ; mais il faut reprendre les choſes de plus haut.

Vous pouvez vous ſouvenir d'avoir vu ſouvent dans votre enfance le Comte d'Ozincour venir chez mon pere, avec ſon fils & ſa fille. Ils y paſſoient même quelquefois un mois ou deux de ſuite. Mon pere & ma mere les aimoient

beaucoup. J'avois pris du goût pour Mademoiſelle d'Ozincour, & quoique un peu plus âgée que moi, elle me témoignoit auſſi de l'amitié. Comme les liaiſons ſe forment très-promptement entre les jeunes perſonnes, en peu de temps notre confiance fut extrême l'une pour l'autre, & nous devînmes inſéparables. Son frere nous en badinoit quelquefois ; & ſous prétexte de rompre nos tête-à-tête, qui le privoient, diſoit-il, du plaiſir de nous voir, il venoit ſouvent nous troubler. Nous le recevions aſſez mal dans les commencements, & j'avois même de l'humeur toutes les fois que je le voyois entrer. Mais au bout de quelque-temps, ſes viſites ne me parurent plus ſi déplacées ; elles m'embarraſſoient ſans m'affliger. Je laiſſois à Mademoiſelle d'Ozincour le ſoin de lui faire des reproches de ſon importunité, & je reſtois les yeux baiſſés, ſans proférer une parole : je vins même à trouver qu'elle lui

en disoit trop, & je mourois de peur qu'il ne vînt à la fin à lui obéir. De ce moment, nos conversations devinrent languissantes entre mon amie & moi. Je ne savois plus de quoi lui parler ; car je me serois bien gardée de lui dire que je desirois la présence de son frere. J'aurois craint qu'elle n'eût pu imaginer que mon amitié pour elle étoit refroidie. Elle ne l'étoit point en effet, & je lui aurois donné les mêmes preuves d'attachement; mais un attrait invincible m'attiroit, malgré moi, dans tous les lieux où j'espérois trouver Ozincour, & tout ce qui n'étoit pas lui n'avoit plus le droit de m'occuper agréablement. Je devins triste & rêveuse. Je cherchois la solitude; je craignois même quelquefois de rencontrer celui que je cherchois par-tout. Paroissoit-il, le trouble s'emparoit de mon ame, mes forces m'abandonnoient, & j'étois même souvent obligée de sortir pour cacher le désordre où sa présence me jettoit.

Il me ſembloit quelquefois être auſſi embarraſſé que moi, & ſon embarras augmentoit encore le mien. Cette liberté, qui régnoit auparavant entre nous, s'anéantit par degrés, & nous étions, vis-à-vis l'un de l'autre, dans une contrainte qu'à peine aurions-nous eue avec des perſonnes abſolument inconnues. Il nous arrivoit même d'être enſemble des heures entieres ſans nous dire un ſeul mot. Cet état étoit trop violent pour pouvoir durer long-temps. Je ne me connoiſſois plus; mon caractere avoit changé. J'étois honteuſe; je rougiſſois de ma ſituation: j'aurois voulu pouvoir me la cacher à moi-même. Je cherchois en vain un remede contre un mal dont le nom m'étoit à peine connu; & Ozincour régnoit dans un cœur qui ignoroit encore par quel ſentiment il s'en étoit rendu maître. Sa ſœur me l'apprit.

Un jour qu'elle me trouva plus triſte qu'à l'ordinaire, il faut, me dit-elle,

que je vous ouvre mon cœur, à condition que vous m'ouvrirez le vôtre. Je ne vous demande qu'un *oui* aux queſtions que je vais vous faire, pour vous épargner l'aveu d'une foibleſſe qui vous coûteroit peut-être. Une autre à ma place ſe plaindroit ſans doute du peu de confiance que vous me témoignez, après celle que j'ai toujours eue en vous : mais je vous pardonne une réſerve peut-être involontaire de votre part. Ce préambule me fit rougir ; je me ſentois coupable en effet envers Mademoiſelle d'Ozincour, de ne lui avoir pas découvert la cauſe de la langueur où j'étois depuis quelque-temps, & je ne ſavois comment me diſculper auprès d'elle. Elle eut pitié de mon embarras, & après m'avoir embraſſée fort tendrement : Vous aimez, me dit-elle ; ce n'eſt plus un ſecret pour moi : hélas ! c'en eſt peut-être encore un pour vous. Vous éprouvez toutes les agitations qui accompagnent un ſentiment dont vous

ne connoiſſez que le pouvoir, ſans en prévoir encore le danger; & c'eſt peut-être moi qui déchire imprudemment le voile qui vous laiſſoit au moins dans la ſécurité ſur ſon principe. Excuſez mon indiſcrétion; mais l'état où je vous vois, & celui de mon frere, qui eſt encore plus malheureux que le vôtre, ne m'ont pas permis de garder plus long-temps le ſilence.

J'étois reſtée interdite & ſans mouvement pendant tout ce diſcours: je n'oſois lever les yeux ſur Mademoiſelle d'Ozincour. J'avois cependant une joie ſecrete, mêlée de trouble, de ſavoir que ſon frere étoit dans la même ſituation que moi. J'allois peut-être lui avouer ma foibleſſe, quand Ozincour entra. Sa vue me cauſa un tremblement ſi univerſel, que je n'eus pas la force de me ſauver dans ma chambre. Je voulois lui cacher mon embarras; mais il s'en apperçut, & me dit en s'en allant, qu'il voyoit bien qu'il étoit

toujours de trop, & que puiſqu'il avoit le malheur de me déplaire, il tâcheroit de ne pas m'importuner à l'avenir. Il ſortit en diſant ces mots, & me laiſſa dans l'état le plus violent. Sa ſœur, qui n'avoit fait aucun effort pour le retenir, s'approcha de moi, & me dit avec tendreſſe : Raſſurez-vous, ma chere amie; mon frere ne ſera jamais inſtruit par moi des ſentiments qu'il a eu le bonheur de vous inſpirer. Je l'aime beaucoup, mais je ſuis incapable de trahir votre ſecret en ſa faveur.

Le déſordre où j'étois ne me permit pas d'uſer plus long-temps de réſerve avec elle. Je lui découvris tout ce qui s'étoit paſſé dans mon ame depuis ſix mois, & la conjurai de ne pas abuſer de ma confiance. Elle me raconta à ſon tour tout ce que ſon frere lui avoit dit. Hélas! ajouta-t-elle, il n'oſe vous déclarer ſa paſſion, convaincu qu'il vous déplaît. Vous venez d'en voir la preuve. Je ſuis perſuadée qu'il eſt maintenant

dans la plus vive affliction ; il croit même que vous aimez Orzinville, qui vient ici quelquefois ; & je ne doute pas qu'il n'attribue le trouble où il vous a vue, à l'aveu qu'il imagine peut-être que vous m'en faiſiez. J'aurois pu le détromper ; car je m'étois bien apperçue que ce n'étoit pas Orzinville qui occupoit votre cœur ; mais j'aurois cru manquer à l'amitié en révélant votre ſecret ſans votre conſentement, quoique vous ne me l'euſſiez pas confié. Jugez, après cette marque d'attachement de ma part, ſi vous devez compter ſur ma diſcrétion. Je vous aſſure même, ajouta-t-elle, qu'elle m'a bien coûté quelquefois, quand je voyois mon frere dans la plus grande douleur, & que je pouvois le conſoler ſi aiſément. Ma mere, qui m'envoya chercher dans ce moment, interrompit une converſation où je trouvois tant de charmes. J'embraſſai tendrement Mademoiſelle d'Ozincour, & la conjurai de ne rien dé-

couvrir de mes ſentiments à ſon frere ; après quoi nous nous ſéparâmes, & je n'eus plus d'occaſion de lui parler tête à tête de pluſieurs jours, parce qu'elle fut obligée de partir le lendemain matin avec ſon pere, auquel il étoit ſurvenu quelques affaires. Ozincour partit auſſi avec eux. La triſteſſe où je l'avois vu plongé, depuis qu'il m'avoit trouvée dans la chambre de ſa ſœur, me touchoit ſenſiblement. J'avois paſſé une nuit fort agitée. Je me rappellois avec un ſecret plaiſir, mêlé cependant de trouble & d'inquiétude, tout ce que Mademoiſelle d'Ozincour m'avoit dit de l'amour de ſon frere pour moi, & ce que je lui avois appris moi-même de l'état de mon ame ; car je ſentois bien que mon goût pour lui étoit d'une autre nature que celui que j'avois pour ſa ſœur, ſans que je puſſe dire en quoi ils différoient. Tout étoit nouveau pour moi dans la ſituation où je me trouvois. J'aimois & j'étois aimée. J'avois de la

joie, du trouble, de la crainte. Mes idées ſe confondoient ; je ne pouvois m'arrêter à aucune, & tous ces divers mouvements ne me laiſſoient pas la liberté de me déterminer ſur la conduite que je devois tenir. ; la ſeule choſe que je viſſe clairement, c'eſt qu'il ne falloit pas que M. d'Ozincour s'apperçût du penchant que j'avois pour lui ; & la ſeule que je ſentiſſe, c'eſt qu'il m'étoit cher, & qu'il me ſeroit bien difficile de le lui cacher. Cependant je me promis bien d'y faire tous mes efforts. Ce fut dans cette réſolution que je me levai, pour le voir du moins encore un moment avant ſon départ. Je deſcendis auſſi-tôt avec précipitation, ſous prétexte de dire adieu à Mademoiſelle d'Ozincour. Elle étoit, en effet, prête à monter en carroſſe avec ſon pere & ſon frere. La préſence de ce dernier me fit rougir ; je croyois qu'il liſoit dans mon cœur, & mon embarras étoit extrême. Je le trouvai changé ; je lui

parus abattue, ſans doute : je devois l'être, n'ayant pas fermé l'œil de la nuit ; car il me dit, les yeux baiſſés, avec une voix entrecoupée : Vous avez l'air d'avoir mal repoſé : j'ai ſûrement encore moins dormi que vous ; mais ce qui cauſe ma peine vous rendra probablement la tranquillité dans peu de jours. En prononçant ces derniers mots, il ſoupira & me quitta. Je reſtai immobile, & mon trouble fut ſi grand, que Mademoiſelle d'Ozincour m'embraſſa, & que ſon pere me dit adieu ſans que je paruſſe y faire atention, & ſans proférer une ſeule parole. Revenue enfin à moi-même, je remontai dans ma chambre, & me laiſſant aller dans un fauteuil, je fondis en larmes pendant plus d'une heure. Ce que m'avoit dit Ozincour en partant, ne me prouvoit que trop ce que ſa ſœur m'avoit appris de ſa jalouſie contre Orzinville. Nous l'attendions, en effet, le ſurlendemain, & il le ſavoit ; on avoit

parlé devant lui de ſa prochaine arrivée. De ce moment, je pris pour Orzinville une averſion inſurmontable, & je me promis bien de la lui témoigner quand il ſe trouveroit avec Ozincour : du moins, diſois-je, je puis me permettre cette légere ſatisfaction ; ce n'eſt point une marque d'amour que de détromper quelqu'un d'une erreur qui le rend malheureux. Je ne tardai pas à me trouver dans le cas d'exécuter mon projet. Orzinville arriva deux jours après, comme il l'avoit promis. Mon pere propoſa de nous mener le lendemain dîner tous enſemble chez M. d'Ozincour. Ma mere y conſentit, ainſi qu'Orzinville, & nous partîmes tous quatre. J'étois dans la plus grande joie ; j'allois voir mon amant, mon amie, & je devois avoir occaſion de prouver à Ozincour le peu de cas que je faiſois de ſon prétendu rival. Le premier vint au-devant de nous : il pâlit en voyant Orzinville. L'état où il me parut me fit

tant de peine, & augmenta tellement l'éloignement que j'avois déjà pour Orzinville, que je penſai refuſer d'accepter la main qu'il me préſentoit pour deſcendre de carroſſe. Je ne pus cauſer qu'un inſtant avec Mademoiſelle d'Ozincour, parce qu'elle fut obligée de faire les honneurs à la compagnie qui venoit d'arriver. Elle me dit ſeulement que ſon frere étoit d'une triſteſſe dont rien ne pouvoit le tirer; qu'elle l'avoit même vu très-peu depuis notre ſéparation, parce qu'il paſſoit preſque toute la journée à ſe promener ſeul. Il ne lui fut pas poſſible de s'entretenir plus long-temps avec moi. Nous allâmes nous mettre à table. Orzinville s'approcha pour s'aſſeoir auprès de moi. L'accablement où je voyois Ozincour, & celui où j'étois moi-même, ne me permirent pas de le ſouffrir. Je feignis que des odeurs qu'avoit Orzinville me portoient à la tête, & je me délivrai de lui par ce moyen. Il en parut pénétré

de douleur. Pour moi, j'étois ſi contente d'avoir ôté à Ozincour ce ſujet de jalouſie, qu'il me ſembla que je n'avois pas beſoin qu'il le remplaçât auprès de moi pour être au comble de mes vœux. Cependant comme tout le monde étoit déjà aſſis, il offrit ſa place à Orzinville, & vint prendre la ſienne, non ſans trouble de ſa part, & encore plus de la mienne. Nous ne mangeâmes ni l'un ni l'autre; nous ne nous parlâmes pas non plus : mais nos yeux s'étant rencontrés par haſard, nous n'eûmes jamais la force de les détourner. Je ne ſais ce que les miens lui dirent; mais s'ils furent les interpretes fideles de ce que mon cœur éprouvoit alors, il dut être ſûr de ſon bonheur. Pour les ſiens, ils étoient pleins d'une langueur ſi douce & ſi tendre, qu'ils firent dans mon ame une impreſſion qui ne s'effacera jamais. Hélas! ce moment, trop cher à mon ſouvenir, eſt le premier & le dernier où j'aie éprouvé ce délire ſi

vanté, où l'on n'exiſte plus que pour l'objet qu'on aime.

A peine ſortions-nous de table, que mon pere reſſentit les premieres atteintes de la cruelle maladie qui nous l'a enlevé. Nous partîmes auſſi-tôt, & depuis ce jour fatal, je n'ai pas revu M. d'Ozincour.

Vous ſavez qu'on nous mit aſſez promptement au couvent après la mort de mon pere. Je ne pus voir Mademoiſelle d'Ozincour que la veille de notre départ; & l'on nous laiſſa même ſi peu de temps ſeules, qu'à peine eûmes-nous celui de convenir des moyens que nous prendrions pour nous donner réciproquement de nos nouvelles, ſans que nos lettres puſſent être vues. Nous réglâmes enfin que je préviendrois Madame de Courville, & que ce ſeroit elle qui ſe chargeroit de cette négociation auprès de l'Abbeſſe du couvent où j'allois entrer. Je lui en parlai en effet, & elle ne fut point ſurpriſe que je deſi-

raſſe d'avoir un commerce libre avec la ſeule amie que j'euſſe au monde. Ma triſte ſituation lui faiſoit tant de pitié, que la bonté naturelle de ſon cœur ne lui permit pas de me refuſer l'unique conſolation qui pût me reſter. En conſéquence, ſon premier ſoin, dès qu'elle nous eut préſentées à l'Abbeſſe, fut de la prévenir qu'elle ſeroit quelquefois obligée de m'écrire pour des affaires de famille, qui ne devoient être ſues que de moi; qu'ainſi elle la prioit de trouver bon qu'elle lui adreſſât les lettres qu'elle m'écriroit ſous une double enveloppe, & de me les rendre ſans les ouvrir, de même que celles que je lui écrirois. Elle aimoit trop Madame de Courville, & avoit trop de confiance en elle, pour ne lui pas accorder ſa demande; & j'ai joui pendant quelque-temps du ſeul plaiſir que je puſſe avoir, étant ſéparée de tout ce qui m'étoit cher. Mademoiſelle d'Ozincour m'écrivoit ſouvent; mais comme elle n'oſoit me par-

ler de ſon frere que d'une maniere vague, dans la crainte que la curioſité, ſi naturelle aux femmes, & ſur-tout aux Religieuſes, ne fît manquer de parole à notre Abbeſſe, elle me manda par un petit billet, que Madame de Courville me remit elle-même, de tâcher de trouver une adreſſe plus ſûre.

Je fus pluſieurs jours ſans oſer m'ouvrir à perſonne, craignant l'indiſcrétion de celle à laquelle je me confierois; mais l'extrême deſir d'apprendre des détails ſur ce qui m'occupoit *uniquement*, me donna de la hardieſſe. Je me déterminai donc à m'adreſſer à une Touriere, qui me témoignoit beaucoup d'amitié. Elle me fit d'abord quelques difficultés; mais lui ayant aſſuré qu'elle ne devoit ſe faire aucun ſcrupule de m'accorder la grace que je lui demandois, puiſqu'il ne s'agiſſoit que de recevoir des lettres d'une de mes amies, elle ſe laiſſa gagner, à l'aide de quelques petits préſents, qui furent, à ce

que je crois, beaucoup plus perſuaſifs que toute mon éloquence.

J'écrivis dès le lendemain à Mademoiſelle d'Ozincour, & lui mandai qu'elle pouvoit déſormais adreſſer ſes lettres à la Touriere que j'avois miſe dans mes intérêts. Elle m'écrivit, en effet, par cette voie, & me marqua que ſon frere étoit dans une ſituation déplorable depuis mon départ; qu'il ne jouiſſoit plus d'un inſtant de repos; qu'il ne connoiſſoit plus ni travail, ni plaiſirs; qu'il n'étoit occupé que de la douleur de m'avoir perdue, & qu'il lui en parloit ſans ceſſe.

Quelque touchée que je fuſſe de l'état de M. d'Ozincour, il me conſoloit du mien. Il me ſemble que j'euſſe été fâchée qu'il fût plus tranquille. La Bruyere a eu raiſon de dire *qu'on vouloit faire tout le bonheur, ou, ſi cela ne ſe pouvoit ainſi, tout le malheur de ce qu'on aimoit.* Je défendois toujours à Mademoiſelle d'Ozincour de découvrir

à ſon frere mes ſentiments pour lui, & j'ai lieu de croire qu'elle ne m'a été que trop fidelle ; car il y a toute apparence que c'eſt la certitude où il eſt de mon indifférence pour lui, jointe aux bruits qui ont couru que je devois être Religieuſe, qui le détermine à ſe marier.

Comme ma ſœur diſoit ces dernieres paroles, on ouvrit bruſquement la porte de la chambre où nous étions, & nous vîmes entrer l'Abbeſſe, qui nous dit, avec un air fort effrayé, que ma mere étoit très-mal, qu'elle nous demandoit, & qu'il y avoit un carroſſe qui nous attendoit à la porte du couvent avec une de ſes femmes. Nous fûmes ſi frappées de cette nouvelle, que nous deſcendîmes ſur le champ, ſans penſer à emporter nos hardes. Nous montâmes précipitamment en voiture ; nous nous jettâmes au col de notre ancienne Gouvernante, que nous y trouvâmes, & lui demandâmes en pleurant qu'elle étoit la maladie de ma mere.

Cette pauvre fille fondoit elle-même en larmes de joie de nous revoir, & de la triſte ſituation de ſa Maîtreſſe, qui touchoit, diſoit-elle, à ſa derniere heure.

Quand elle fut un peu remiſe de l'émotion que notre vue lui avoit cauſée, elle nous dit que Madame de Valcourt avoit été attaquée ſubitement d'une fluxion de poitrine, accompagnée des ſymptomes les plus dangereux ; que l'ainé de mes freres ne la quittoit point ; qu'il lui avoit fait faire un teſtament, & qu'elle craignoit fort qu'il ne fût à notre déſavantage. Nous étions ſi affligées de l'état où l'on nous diſoit qu'étoit ma mere, malgré les preuves qu'elle nous avoit données de ſon indifférence, que l'intérêt ne nous occupoit point ; & nous aurions cédé ſans regret tout ce que nous avions droit de prétendre à ſa ſucceſſion pour la rappeller à la vie. La jeuneſſe eſt naturellement tendre & compâtiſſante, ſur-tout pour ſes proches, & ne penſe guere à la fortune.

On n'a pas d'idée du beſoin, quand on ne l'a pas éprouvé ; & le ſuperflu d'une fille de couvent eſt très-court. On peut avoir de la vanité dès le bas-âge, & *les grands noms*, ainſi que *les titres*, trouvent place, même dans le cœur d'un enfant, mais très-rarement l'amour de l'argent.

Nous ne penſions donc qu'au péril de ma mere, & le chemin nous parut d'une longueur inſupportable. Nous arrivâmes enfin ; mais, hélas ! il n'étoit plus temps, elle étoit à l'agonie, & nous reconnut à peine. Nous étions ſi ſaiſies, ma ſœur & moi, que nous n'eûmes pas la force de proférer une ſeule parole. Nous nous proſternâmes toutes deux au chevet de ſon lit ; nos ſanglots étoient nos ſeuls interpretes. Nous prîmes une de ſes mains que nous arroſâmes de nos larmes ; & je crois que nous ſerions reſtées dans cette ſituation juſqu'au dernier ſoupir de ma mere, ſi Madame de Courville ne fût ve-

nue nous arracher à un ſpectacle ſi douloureux : ce ne fut même qu'avec beaucoup de peine qu'elle y parvint. Elle nous fit enfin paſſer dans une autre chambre. Après nous avoir dit tout ce que peut dicter l'amitié à un cœur ſenſible & compâtiſſant, (non pour adoucir notre peine ; elle ſentoit bien que nous n'étions pas encore ſuſceptibles de conſolation ; mais pour nous témoigner combien elle partageoit la triſte ſituation de deux malheureuſes, dont l'avenir, encore plus que le préſent, la pénétroit de douleur,) elle nous embraſſa. Nous ne répondîmes à ſes careſſes que par des ſoupirs & des pleurs. Elle nous remit enſuite entre les mains de notre Gouvernante, en lui recommandant de ne pas nous laiſſer ſortir, & nous quitta pour aller rejoindre ma mere.

Nous reſtâmes ſtupidement, la tête appuyée ſur nos mains, ſans dire un ſeul mot. Peu de temps après, Madame de

Courville rentra, les larmes aux yeux. Nous comprîmes, à la maniere dont elle nous aborda, que ma mere venoit d'expirer. Nous jettâmes des cris lamentables, & nous nous précipitâmes dans ſes bras, ſans oſer lui faire aucune queſtion. Elle vit bien qu'elle n'avoit rien à nous apprendre, & confondit ſes pleurs avec les nôtres.

Nous étions dans ce moment affreux, dont l'amitié de Madame de Courville diminuoit l'horreur, par le vif intérêt qu'elle paroiſſoit prendre à notre malheur, lorſque Valcourt entra. Nos cris redoublerent à ſa vue, parce qu'elle nous confirmoit ce que nous ne regardions déjà que comme trop certain. Il avoit les yeux rouges & mouillés; mais nous étions alors dans un état trop violent pour obſerver que ſa douleur n'étoit que feinte. Je ne l'ai ſu que dans la ſuite par Madame de Courville. Il nous embraſſa aſſez froidement, & nous dit que nous venions de

perdre une mere auſſi tendre que reſpectable : qu'il en étoit pénétré de la plus vive affliction ; mais qu'il eſpéroit que nous nous ſervirions de conſolateurs réciproquement ; que pour lui, il tâcheroit de nous être utile dans tout ce qu'il pourroit, & que nous trouverions toujours en lui un pere, un frere & un ami. Nous le remerciâmes de ſes offres & de l'affection qu'il nous témoignoit, autant que notre cruelle ſituation put nous le permettre. Il nous dit enſuite que le ſpectacle qui nous environnoit étoit trop lugubre pour qu'il ne cherchât pas à nous en éloigner ; que d'ailleurs nous étions trop jeunes, l'une & l'autre, pour reſter avec lui, & qu'il croyoit à propos que nous retournaſſions au plutôt dans notre couvent.

Cette propoſition nous parut ſi dure, que nous nous jettâmes preſqu'en même-temps aux genoux de Madame de Courville, en lui diſant, avec une voix entrecoupée par nos ſanglots : Ah ! Ma-

dame, ne nous abandonnez pas, & ayez pitié de deux malheureuſes qui n'ont plus que vous pour reſſource. Cette femme, auſſi généreuſe que tendre, n'héſita pas un moment; & ſans nous laiſſer le temps de pourſuivre, elle nous releva, & nous dit en nous embraſſant: Non, mes enfants, je ne vous abandonnerai jamais; je vous ſervirai de mere juſqu'au dernier ſoupir; venez avec moi, & ſortez promptement d'un lieu où vous n'avez encore éprouvé que des peines en tout genre. Elle nous prit auſſi-tôt par la main, & après avoir ordonné à notre Gouvernante de faire tranſporter chez elle tout ce que nous avions laiſſé au couvent, & de venir nous joindre enſuite, elle dit à mon frere, en jettant ſur lui un regard d'indignation & de mépris: Adieu, Monſieur; je vous délivre, par l'éloignement de vos ſœurs, de deux témoins dont vous avez lieu de craindre la préſencee; mais je vous avertis qu'elles trou-

veront en moi une vigilante obſervatrice, qui veillera à leurs intérêts avec beaucoup plus d'attention qu'elles n'en auroient apporté elles-mêmes. Valcourt ne lui répondit rien, & ne daigna même pas lui préſenter la main pour deſcendre l'eſcalier, honteux, ſans doute, de ſe voir démaſqué. Comme nous étions prêtes à monter en carroſſe, nous vîmes accourir Beauchêne notre jeune frere, que nous avions été aſſez ſurpriſes de ne point trouver dans la maiſon; mais notre ſaiſiſſement avoit été ſi grand, depuis le moment de notre arrivée, que nous n'avions pas ſongé à demander la cauſe de ſon abſence. Il venoit en poſte de ſon Séminaire, où il n'avoit appris que de la veille la maladie de ma mere. Valcourt avoit eu ſoin de la lui cacher, dans la crainte, ſans doute, qu'il ne traverſât ſes projets; & j'ai ſu depuis que ma mere étoit morte fort indignée contre lui de l'indifférence qu'il lui avoit témoignée, en ne daignant pas venir

recevoir ſes derniers adieux ; car Valcourt l'avoit aſſurée qu'il avoit écrit à Beauchêne l'état où elle étoit, & qu'il l'avoit même preſſé de partir ſans délai pour ſe rendre auprès d'elle.

La conſternation où Beauchêne nous trouva, ainſi que tous les Domeſtiques, ne l'inſtruiſit que trop de ce qu'il craignoit d'apprendre, & ſans attendre notre réponſe, il nous dit en pleurant amérement : *Ma mere eſt donc morte ! je n'ai plus de mere* ! La ſurpriſe d'un événement auſſi peu attendu, jointe à l'excès de la douleur qu'elle lui cauſa, le firent tomber, après ces paroles, ſans connoiſſance à nos pieds. Nous nous empreſſâmes à le ſecourir, & le danger où il étoit, nous fit oublier pour quelques moments nos propres malheurs. Nous venions de perdre une mere ; mais nous craignions de perdre un frere, & la crainte nous affecte toujours plus vivement que le regret. Nos ſoins, heureuſement, ne furent point inutiles,

inutiles, & Beauchêne reprit bientôt l'uſage de ſes ſens. Il ſe plaignit amérement de ce que nous lui avions laiſſé ignorer l'état de Madame de Valcourt. Nous lui dîmes que nous n'en avions pas été inſtruites plutôt que lui, & que nous n'étions arrivées que pour la voir expirer. A ces mots, nous nous embraſſâmes tous trois étroitement; nos ſanglots redoublerent, & nos pleurs ſe confondirent. Les reproches de Beauchêne s'adreſſerent alors à Valcourt, qui s'excuſa ſur ce que ma mere lui avoit expreſſément défendu de lui faire part de ſa maladie, ainſi qu'à nous, en lui diſant que, malgré ſes ordres, il l'avoit cependant inſtruit de l'extrêmité où il la croyoit; qu'il étoit fort ſurpris qu'il n'eût pas reçu ſa lettre. Beauchêne étoit ſi accablé de ſa douleur, qu'il n'eut pas la force de lui répondre; mais je vis bien qu'il ajoutoit peu de foi aux proteſtations de Valcourt. Il nous demanda où nous allions : Madame de Courville,

qui avoit gardé le ſilence pendant toute cette ſcene attendriſſante, en étant elle-même très-émue, lui répondit qu'elle nous emmenoit, parce que Valcourt nous chaſſoit de la maiſon, & qu'elle prévoyoit qu'il pourroit bientôt éprouver le même ſort; que dans ce cas, dès qu'il auroit rendu les derniers devoirs à ſa mere, elle lui offroit un aſyle chez elle, juſqu'à ce qu'il ſe fût décidé ſur le parti qu'il vouloit prendre.

Cette propoſition obligeante méritoit, ſans doute, les plus grands remerciements de la part de Beauchêne; mais il étoit ſi conſterné de toutes les nouvelles accablantes qu'il venoit d'apprendre en un inſtant, qu'il en étoit tombé dans une eſpece de ſtupidité, dont il paroiſſoit que rien ne pouvoit le tirer. Il remercia cependant Madame de Courville en bégayant, mais d'une maniere aſſez froide. Cette derniere voulant nous arracher d'un lieu ſi fatal pour nous, nous preſſa de monter en carroſſe. No-

tre départ fit revenir Beauchêne de ſa léthargie ; il ſe jetta aux genoux de Madame de Courville, ſaiſit une de ſes mains qu'il baigna de ſes larmes, & lui témoigna, dans les termes les plus expreſſifs, ſa reconnoiſſance du ſervice important qu'elle vouloit bien nous rendre, ainſi qu'à lui. Il lui promit auſſi de venir nous joindre dans peu, puiſqu'elle vouloit bien le lui permettre ; enſuite il nous embraſſa tendrement en ſoupirant, & nous partîmes.

Notre voyage fut fort triſte. Lorſque nous fûmes arrivées, Madame de Courville nous mena dans la chambre qu'elle nous avoit deſtinée, & recommanda à une de ſes femmes de prendre ſoin de nous, juſqu'à ce que notre Gouvernante fût de retour du couvent ; enſuite elle nous quitta.

Dès que nous fûmes ſeules, nous nous jettâmes dans les bras l'une de l'autre en pleurant, & nous promîmes bien de ne pas nous ſéparer. Madame de

Courville vint enſuite nous retrouver, & nous fit mille careſſes, en nous priant de regarder déſormais ſa maiſon comme la nôtre. Elle nous répéta pluſieurs fois que nous pourrions y demeurer tant que nous voudrions. Nous lui témoignâmes toute notre reconnoiſſance de ſes bontés & de ſes offres, & lui dîmes que nous eſpérions ne lui pas être long-temps à charge, étant dans la réſolution de nous mettre dans un couvent, juſqu'à ce que l'âge nous permît de vivre décemment dans le monde.

Ma ſœur, qui deſiroit ardemment d'apprendre des nouvelles des deux perſonnes qui lui étoient les plus cheres, demanda à Madame de Courville où étoit Mademoiſelle d'Ozincour, dont le ſilence l'inquiétoit beaucoup, parce que depuis plus d'un mois, qu'elle lui avoit écrit pluſieurs lettres, elle n'en avoit aucune réponſe. Hélas! lui répondit Madame de Courville, toute ſa famille eſt dans l'agitation, & votre

amie eſt bien à plaindre. M. d'Ozincour, ſur la découverte d'anciens titres, a intenté au Marquis de Ferval un procès fort important, à l'occaſion d'une ſubſtitution d'où dépend preſque toute ſa fortune. Il eſt allé à Paris, pour être à portée de ſolliciter lui-même cette affaire. Comme il craignoit que ſa fille qu'il avoit deſtinée au fils du Marquis, & qu'elle aimoit autant qu'elle en étoit aimée, n'entretînt un commerce de lettres avec lui, il l'a miſe dans un couvent en arrivant, lui a défendu de parler à perſonne, & de recevoir aucune lettre, ne voulant même qu'elle n'en écrivit qu'à lui ſeul; car il craignoit l'amitié de ſon frere pour elle, & que, par ſon moyen, elle ne pût avoir des nouvelles du jeune Comte de Ferval, & lui en faire donner des ſiennes. Voilà probablement la cauſe du ſilence de Mademoiſelle d'Ozincour, lequel, comme vous le voyez, eſt très-involontaire. Je ſuis fort touchée de ſon ſort, ajouta-

t-elle ; c'eſt une fille de mérite, tout-à-fait aimable, & le Comte de Ferval eſt, de ſon côté, un excellent ſujet, qui l'eût rendu fort heureuſe. Mais je les vois malheureuſement dans la triſte néceſſité de renoncer l'un à l'autre ; car quel que ſoit l'événement du procès qui diviſe leur famille, il ne me paroît pas probable que leurs parents conſentent jamais à leur union.

Ce récit pénétra ma ſœur de la douleur la plus vive. Elle aimoit tendrement Mademoiſelle d'Ozincour, & ſentoit par elle-même combien il étoit affreux d'être ſéparé pour jamais de ce qu'on aime. Le préſent & l'avenir l'attendriſſoient également ſur le ſort de ſon amie, & elle eût voulu pouvoir partir à l'inſtant pour l'aller joindre, en louant un appartement pour nous dans le couvent où elle étoit. Madame de Courville lui fit obſerver que cette démarche ſeroit très-imprudente & très-déplacée dans la poſition où nous

nous trouvions, à cauſe des affaires que nous avions à régler avec Valcourt. Ma ſœur ſe rendit à ces raiſons, & n'inſiſta pas davantage.

Je ſentis bien que malgré l'attachement que ma ſœur avoit pour Mademoiſelle d'Ozincour, ce n'étoit pas le ſeul motif du deſir qu'elle avoit témoigné d'aller demeurer avec elle, & que ſon frere y avoit la meilleure part. Elle n'avoit oſé parler de lui à Madame de Courville, malgré la curioſité extrême qu'elle avoit de ſavoir ſi la nouvelle de ſon prétendu mariage étoit fondée, dans la crainte de rougir en prononçant ſon nom, & de dévoiler ſes ſentiments. Cependant l'amour l'emporta; & comme nous étions prêtes à nous aller coucher, ma ſœur, après avoir fait de nouvelles queſtions à Madame de Courville ſur Mademoiſelle d'Ozincour, ſe retira un peu derriere elle, & lui demanda en balbutiant, s'il étoit vrai qu'Ozincour fût ſur le point de ſe marier, comme

elle l'avoit entendu dire. Madame de Courville lui répondit que le bruit en avoit couru avant le procès de son pere, mais qu'il n'y avoit pas d'apparence que M. d'Ozincour pensât à aucun établissement pour son fils ni pour sa fille, jusqu'à ce que son procès fût jugé. Madame de Courville nous quitta en finissant ces derniers mots, & délivra ma sœur d'un grand embarras; car son trouble étoit extrême, & il eût découvert ce qu'elle vouloit cacher, si Madame de Courville fût restée plus long-temps.

Dès qu'elle fut retirée, ma sœur, malgré la douleur sincere qu'elle ressentoit de la mort de ma mere, ne put s'empêcher de me témoigner une secrete joie de ce qu'elle venoit d'apprendre. Comme elle prévoyoit bien qu'il nous resteroit peu de fortune, elle craignoit que les richesses de M. d'Ozincour ne fussent un obstacle à leur mariage, & sans Mademoiselle d'Ozincour, elle m'avoua qu'elle auroit de-

ſiré que ſon pere perdît ſon procès : mais l'amitié dans ſon cœur combattoit l'amour, & elle ne ſavoit ce qu'elle ſouhaitoit.

Nous dormîmes peu ; la journée du lendemain ne fut employée qu'à des occupations fort triſtes, puiſqu'il ne fut queſtion que de notre deuil. Pluſieurs jours ſe paſſerent ſans que nous entendiſſions parler de mes freres : à la fin, Beauchêne arriva. Il remit à ma ſœur une lettre de Valcourt ; elle ne contenoit que des politeſſes vagues pour nous deux, plutôt que des témoignages d'amitié. Il lui marquoit en même-temps que Beauchêne nous apprendroit les dernieres volontés de ma mere. Ce dernier nous dit, en effet, qu'il en étoit inſtruit par l'ouverture du teſtament, dont il avoit fait la lecture, & que nous étions tous trois réduits à notre légitime.

Cette légitime étoit modique, ma mere ayant tout ſon bien en Normandie, où Valcourt lui avoit fait acheter

deux terres conſidérables depuis la mort de mon pere ; ce dernier d'ailleurs n'étoit pas riche : toute ſa fortune conſiſtoit en fonds de terres, dans leſquels mon frere ainé avoit encore un avantage. Ainſi Valcourt devenoit preſque l'unique héritier de tout le bien de notre maiſon, tandis qu'il ne nous en reſtoit qu'un très-médiocre. Beauchêne m'en parut peu touché pour lui-même, ayant pris le parti, à ce qu'il nous dit, de reſter dans l'état qu'on lui avoit fait embraſſer : mais il en étoit très-affecté pour nous, parce qu'il ſentoit bien que nous nous établirions fort difficilement. Il nous témoigna à cette occaſion la tendreſſe la plus ſincere. Il avoit l'ame honnête & ſenſible, & Valcourt lui inſpiroit le plus grand mépris.

Nous fûmes moins affligées que lui de la nouvelle qu'il venoit de nous apprendre, parce que nous nous y attendions depuis long-temps. Madame de Courville, qui prenoit nos intérêts avec

chaleur, fut indignée des procédés de Valcourt, & ſe chargea de faire une conſultation ſur le teſtament de ma mere. Beauchêne avoit eu la précaution d'en prendre copie, pour examiner s'il n'y auroit point quelque nullité qui pût le faire caſſer, & nous remettre en poſſeſſion de nos droits, dont l'avarice inſatiable de Valcourt nous avoit privés. Mais ce dernier étoit trop adroit pour n'avoir pas pris toutes les précautions, afin que ce teſtament ne pût être attaqué. Les plus fameux Avocats, auxquels Madame de Courville voulut bien l'envoyer, répondirent tous unanimement, qu'il étoit fait ſelon les loix, & que nous perdrions infailliblement le procès que nous intenterions contre Valcourt pour le faire déclarer nul. Madame de Courville, en nous plaignant beaucoup, nous conſeilla de n'y pas penſer, & nous nous rendîmes ſans peine à ſon avis.

Il s'agiſſoit cependant de conſtater nos partages, tout injuſtes qu'ils étoient;

& ma mere ayant établi Valcourt pour notre tuteur par ſes dernieres volontés, nous ne pouvions en demander un autre, ſans nous expoſer à des chicanes interminables; car il auroit probablement ſoutenu ſon droit, d'autant plus que nous n'avions point d'autre parent proche qui pût réclamer pour nous. Ainſi nous courions riſque de ne pas obtenir juſtice, & d'aliéner encore Valcourt contre nous. Nous nous voyions donc dépendants de tout point d'un frere dur & intéreſſé, qui nous avoit ravi ce qui nous étoit dû, & que nous avions cependant beſoin de ménager. En effet, ſentant bien les ſujets que nous avions de nous plaindre de lui, nous devions craindre qu'il ne cherchât à ſe venger de notre peu d'attachement pour lui, en nous mortifiant en toute occaſion, & en nous rendant la vie auſſi déſagréable qu'il le pourroit. Qu'attendre d'un homme en qui tout ſentiment d'humanité étoit éteint, & qui n'avoit

pas rougi d'en donner des preuves dans un moment où les tyrans mêmes éprouvent le pouvoir de la nature?

Beauchêne ne reſta qu'une quinzaine de jours avec nous, après quoi il s'en retourna à ſon Séminaire, à notre grand regret; car nous l'aimions fort toutes deux. Il nous pria, en nous quittant, de lui donner ſouvent de nos nouvelles, & nous dit que toutes les fois que nous aurions beſoin de lui, nous pouvions être ſûres qu'il s'y emploieroit de tout ſon pouvoir. Il renouvella ſes remerciements à Madame de Courville; la ſupplia de vouloir bien nous continuer ſes bontés, qui nous devenoient de jour en jour plus néceſſaires; & après nous avoir embraſſées tendrement, il partit.

Nous menions chez Madame de Courville une vie très-douce, & auſſi agréable qu'il étoit poſſible dans la poſition où nous étions. Elle tâchoit, par ſes ſoins & ſon amitié, de nous faire oublier nos infortunes; elle cherchoit

même à nous procurer tous les amuſements de notre âge. Elle avoit une très-bonne maiſon à Paris comme à la campagne, où ſe raſſembloit la meilleure compagnie en hommes & en femmes, que la bonté de ſon caractere & la douceur de ſon eſprit y attiroient. Madame de Courville avoit environ quarante ans; elle étoit veuve depuis l'âge de vingt-deux ans, d'un homme de condition fort riche. Cet homme étant très-vieux lorſqu'il l'épouſa, lui avoit donné, par ſon contrat de mariage, *la plus* grande partie de ſon bien, au cas qu'il mourût ſans enfants. Elle n'en eut point, & reſta en poſſeſſion d'une fortune conſidérable. M. de Courville avoit rendu ſa femme fort heureuſe, malgré la grande diſproportion d'âge qui étoit entr'eux; & Madame de Courville, de ſon côté n'avoit rien négligé pour ſe conformer aux goûts de ſon mari, & pour faire ſon bonheur. Elle avoit mené la conduite la plus irréprochable; &

depuis la mort de M. de Courville, quoique jeune & belle, ſa réputation étoit reſtée intacte, & elle n'avoit jamais penſé à ſe remarier. On la regardoit comme un modele de vertu : vertu d'autant plus aimable qu'elle n'étoit point accompagnée de cette ſévérité qui s'effarouche des amuſements les plus innocents, & qui transforme la ſageſſe en pruderie. La paix du cœur ſe peint ſur le viſage quand on a l'ame pure ; nul mouvement étranger n'en altere la ſérénité. La naïveté regne dans les diſcours, & leur donne un nouveau charme. La franchiſe eſt un hommage continuel qu'on rend à la vérité, quand elle eſt gravée dans le cœur.

Telle étoit Madame de Courville ; & nous avions encore à bénir notre deſtinée au milieu de tous nos malheurs, puiſqu'elle nous avoit ménagé une amie & une conductrice ſemblable au portrait que je viens de tracer.

M. d'Orzinville, dont j'ai parlé au

commencement de cette Hiſtoire, & qui étoit l'objet de la jalouſie d'Ozincour, n'eut pas plutôt appris notre infortune, qu'il vint auſſi-tôt chez Madame de Courville, où l'on lui avoit dit que nous étions depuis la mort de ma mere. Il nous offrit très-obligeamment ſes ſervices dans tout ce qui pourroit dépendre de lui. Il revint pluſieurs fois pendant le ſéjour que nous fimes dans le château de notre protectrice. Il étoit fort occupé de ma ſœur ; il ne laiſſoit échapper aucune occaſion de lui témoigner le goût qu'il avoit pour elle : mais loin de lui en ſavoir gré, elle paroiſſoit ſouvent en être importunée, & je trouvois même qu'elle le lui marquoit trop. Je lui en faiſois quelquefois des reproches; mais prévenue en faveur d'Ozincour, elle m'avouoit qu'Orzinville étant l'objet de la jalouſie de ſon amant, il lui étoit plus déſagréable qu'aucun autre.

Je concevois peu cet excès de déli-

cateſſe, parce qu'aucun être encore n'avoit touché mon cœur, & que le ſeul deſir que j'euſſe étoit de plaire indifféremment à tous ceux que je voyois. Je ſentois bien, à la vérité, que ce deſir étoit plus vif pour les hommes que pour les femmes, & que j'apportois plus de ſoin pour paroître aimable aux yeux des premiers, que pour faire cette impreſſion ſur les dernieres. Dans ce deſſein, je cherchois à cultiver les talents que j'avois reçus de la nature, & à m'inſtruire de tout ce qui pouvoit ſervir à me faire briller dans le monde. J'étois moins occupée de ma parure, ou du moins j'affectois de ne l'être pas, parce que je me perſuadois que ce ſeroit un mérite de plus de mépriſer (du moins en apparence) ces vains ornements, dont le plus grand nombre des femmes fait tant de cas; mais malgré cette prétendue indifférence, je paſſois ſouvent plus de temps à ma toilette, pour me donner un air négligé, ſans cependant que mes

charmes en ſouffriſſent, que les autres femmes n'y en emploient pour faire valoir leurs appas : en un mot (car il faut l'avouer) j'étois plus coquette qu'aucune autre, puiſque j'avois l'art de voiler ma coquetterie des dehors de la ſimplicité & de la modeſtie ; tandis que les autres le ſont au moins ouvertement, & qu'on peut s'en méfier, n'apportant aucun ſoin pour cacher le projet qu'elles ont de ſéduire ceux pour leſquels elles ont fait tant de frais.

Je portois ce deſir rafiné de plaire juſques dans mes occupations les plus ſérieuſes ; car je n'étudiois point pour m'inſtruire, mais pour me faire admirer : j'en conviens en rougiſſant ; je n'avois de goût pour rien, & j'ai reconnu dans la ſuite, en obſervant les autres femmes, la vérité de ce que le fameux Citoyen de Geneve a écrit d'elles, dans ſa lettre ſur les ſpectacles (1).

(1) Les femmes, en général, n'aiment au-

Je ne m'amuſois donc d'aucun des objets qui paroiſſoient m'intéreſſer le plus; & j'avois même ſouvent beſoin, au milieu de mes occupations, de me repréſenter l'effet que produiroit *l'étalage* de mon ſavoir, pour m'aider à ſoutenir & à dévorer mon ennui. On conçoit aiſément qu'avec de pareilles vues, & un dégoût auſſi marqué pour l'étude, je ne faiſois qu'effleurer toutes les ſciences : auſſi mon travail ne conſiſtoit-il guere qu'à retenir les titres des livres, ſoit anciens, ſoit modernes, ſur toutes les branches de la Phyſique, de l'Hiſtoire & des Belles-Lettres, afin d'acquérir celui de Savante, dont j'étois fort avide. La *nomenclature* compoſoit donc la plus grande partie de mes connoiſſances. J'y joignois quelques définitions vagues, propres à éblouir le vulgaire, & à me faire une réputation à laquelle

---

cun art, ne ſe connoiſſent à aucun, & n'ont aucun génie. *Pag. 193, note.*

j'aſpirois avec une ardeur ſans égale. Pour tout dire enfin, je ſavois beaucoup *de mots*, & très-peu *de choſes*. Mais comme j'avois de l'eſprit, & le tact très-fin, j'examinois avec ſoin ceux à qui je m'adreſſois, avant de m'expoſer à entrer *en lice*; & lorſqu'un homme véritablement inſtruit cherchoit à lier converſation avec moi, & à me faire des queſtions pour s'aſſurer de mon ſavoir, je baiſſois auſſi-tôt les yeux, & feignois de ne vouloir pas répondre par modeſtie. Cette retenue étudiée *donnoit* un nouveau luſtre à ma prétendue érudition, & l'on me faiſoit honneur d'un mérite qui n'étoit dû qu'à mon ignorance. Par cette ruſe, mon amour-propre étoit pleinement ſatisfait, & je m'imaginois que d'ailleurs, étant jolie, je verrois bientôt tous les hommes à mes pieds, ſans qu'aucun eût droit de toucher mon cœur, car l'état de ma ſœur ne me faiſoit nulle envie. Elle ſoupiroit ſans ceſſe & ne prenoit plaiſir

à rien. Auſſi me promis-je bien de ne jamais perdre ma liberté, contente de la faire perdre aux autres. Mais les projets ſur cet article ſont auſſi vains que ceux d'aimer toujours le même objet; l'amour s'en rit, & la nature ne perd point ſes droits.

A l'aide de toutes ces petites prétentions, je paſſai bientôt pour un prodige, & d'autant plus ſurprenant, que tout le monde diſoit que je joignois la ſimplicité aux connoiſſances les plus étendues, & que ma modeſtie, ſurpaſſoit encore, s'il étoit poſſible, mon mérite & mes talents. On ne concevoit pas comment une jeune fille, qui n'étoit jamais ſortie de ſon couvent, avoit pu lire tous les livres que je citois, & les avoit entendus. Si l'on eût ſu que toute ma ſcience ſe réduiſoit à avoir appris par cœur les titres des livres de feu M. de Courville, qui avoit une Bibliotheque très-conſidérable, & très-bien compoſée, j'euſſe perdu ſans doute

beaucoup plus que je n'avois acquis : mais heureuſement ce ſecret n'étoit connu que de moi, & je l'avois même caché à ma ſœur. Comme ſa paſſion d'ailleurs l'occupoit toute entiere, elle prenoit peu garde à ce que je faiſois. Cette réputation, dont on parloit tant, & que j'avois ſi injuſtement uſurpée, a beaucoup ſervi dans la ſuite à m'éclairer ſur celle des autres. J'ai obſervé, en effet, que les perſonnes qu'on vante le plus, ſont ordinairement celles qui en ſont le moins dignes, & que le véritable ſavoir étoit preſque toujours éclipſé par ſon ſimulacre.

La ſaiſon commençant à s'avancer, Madame de Courville nous dit que ſon projet étoit de retourner bientôt à Paris, & qu'elle ſe flattoit que nous l'y ſuivrions. Nous fûmes enchantées de cette propoſition, mais par des motifs très-différents. Ma ſœur ne penſoit qu'à Monſieur & à Mademoiſelle d'Ozincour, qu'elle eſpéroit voir dans cette ville; &

moi, je ne ſongeois qu'au plaiſir d'aller briller ſur un plus grand théatre, & de jouir de la renommée, qui m'y avoit déjà devancée ; car tous ceux qui étoient venus dîner ou paſſer quelques jours chez Madame de Courville, avoient remporté de moi la plus haute idée.

Valcourt n'avoit pas daigné nous venir voir pendant le long ſéjour que nous avions fait chez Madame de Courville, ni la remercier de ſes bontés pour nous, ce qui nous avoit paru fort étrange. Il s'étoit ſeulement contenté de nous envoyer quelqu'argent par ſon homme d'affaires, & avoit mandé à ma ſœur que lorſqu'elle en auroit beſoin, pour elle ou pour moi, elle pouvoit s'adreſſer à lui, juſqu'à ce que nos partages fuſſent réglés, & qu'il ne manqueroit pas de lui en faire tenir.

Nous partîmes peu de jours après, & allâmes loger chez Madame de Courville, comme elle avoit eu la bonté de nous le propoſer, juſqu'à ce que ma

sœur eût loué un appartement dans le couvent où étoit Mademoiselle d'Ozincour; car c'étoit-là l'objet de ses desirs.

Dès le lendemain, ma sœur n'eut rien de plus pressé que de voler à Belle-Chasse, où étoit son amie; mais quelque instance qu'elle fît, elle ne put jamais obtenir la permission de la voir, & on lui dit que sans une lettre de M. d'Ozincour, personne ne lui parloit. Ma sœur revint désespérée, & écrivit sur le champ à M. d'Ozincour, pour le supplier de ne pas lui refuser le seul plaisir dont elle pût jouir, après tous les malheurs qu'elle venoit d'essuyer. Il répondit à ma sœur qu'il ne manqueroit pas d'avoir l'honneur de lui rendre ses devoirs dans la journée, & vint en effet sur le soir, accompagné de son fils.

La vue de ce dernier, à la visite duquel ma sœur ne s'attendoit point, fit sur elle une telle impression, qu'après s'être

s'être levée pour faire la révérence, elle retomba auſſi-tôt ſur ſon ſiege. Elle voulut en vain ſe forcer pour cacher ſon émotion, elle n'en fut pas la maîtreſſe : un tremblement univerſel s'empara de tous ſes membres, & elle fut obligée de ſortir, ſous prétexte d'aller prendre l'air. Elle me prit par-deſſous le bras, & nous paſſâmes dans un petit cabinet à côté. Madame de Courville, effrayée de l'état de ma ſœur, voulut la ſuivre ; elle s'empreſſa pour la ſecourir, & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que nous l'engageâmes enfin à nous laiſſer ſeules. Un témoin dans ce moment étoit en effet un ſupplice pour ma ſœur. La liberté où elle ſe trouva alors, la rappella bien plutôt à elle-même, que toutes les eaux ſpiritueuſes qu'on lui avoit données. Elle me répéta pluſieurs fois, avec une voix entrecoupée, & en me ſerrant étroitement dans ſes bras : Eſt-ce bien lui que j'ai revu ? Mes yeux ne m'ont-ils point trompée ?

Ma ſœur, eſt-ce bien Ozincour qui m'eſt rendu ? Oui, c'eſt bien lui ; mes yeux pourroient me tromper, mais non pas mon cœur. S'il eſt fidele, ajouta-t-elle, s'il m'aime toujours, duſſé-je ne jamais être à lui, mon amour ſuffira à mon bonheur.

Quand ma ſœur ſe crut aſſez remiſe de ſon trouble pour reparoître, nous rentrâmes. Ses jambes trembloient encore, & le cœur lui battoit. Mais le deſir de revoir ſon amant lui donna des forces, & elle vint s'aſſeoir auprès de Madame de Courville ; cette derniere lui demanda comment elle ſe trouvoit, & accompagna cette queſtion de beaucoup de careſſes. Tous ceux qui étoient préſents s'empreſſerent autour de ma ſœur pour s'informer de ſa ſanté ; il n'y eut que M. d'Ozincour le fils qui n'oſa s'approcher comme les autres, & qui attendit qu'elle fût délivrée de cette foule importune, pour lui demander en tremblant de ſes nouvelles, les yeux

baiſſés, & l'air ſi troublé, qu'il me fit la plus grande pitié. Ma ſœur lui répondit, ſans oſer lever les ſiens ſur lui, & d'un ſon de voix mal-aſſuré, qu'elle ſe trouvoit beaucoup mieux. Enſuite il s'aſſit auprès d'elle, mais ils ne ſe parlerent tous deux que par monoſyllabes.

Après quelques moments, le Marquis d'Ozincour s'approcha de ma ſœur, lui parla de la perte qu'elle avoit faite, de la part qu'il y avoit priſe, & de la cruelle ſituation où il ſe trouvoit lui-même. Enſuite il la remercia de l'amitié qu'elle vouloit bien conſerver pour ſa fille, & lui propoſa de l'accompagner à ſon couvent dès le lendemain. Ce n'étoit pas-là l'intention de ma ſœur, qui auroit deſiré de voir ſon amie ſeule; mais elle n'oſa refuſer, & accepta l'offre Ce dernier vint, en effet, le lendemain prendre ma ſœur & ſa femme-de-chambre, pour les mener à Belle-Chaſſe. Les deux amies furent enchantées de ſe revoir, quoique la préſence de M. d'O-

zincour les gênât beaucoup. Ma sœur demanda à Mademoiselle d'Ozincour s'il n'y avoit point pour lors d'appartement vacant où nous pussions loger toutes deux. Son amie lui dit qu'il n'y en avoit point pour le moment, mais qu'il s'en trouveroit un dans six mois; ce qui déplut fort à ma sœur, qui auroit desiré pouvoir y entrer dès la semaine suivante. Cependant elle prévint Mademoiselle d'Ozincour qu'elle viendroit le voir incessamment; son dessein étoit de se procurer l'occasion d'entretenir son amie en particulier.

Quand elle fut de retour, elle dit à Madame de Courville qu'elle lui demandoit mille excuses de l'importuner si long-temps; mais que ne pouvant louer que dans six mois l'appartement qu'elle desiroit avoir à Belle-Chasse, à cause de Mademoiselle d'Ozincour, elle craignoit que son séjour chez elle ne la gênât. Madame de Courville lui répéta en l'embrassant ce qu'elle lui avoit déjà répété

pluſieurs fois, & l'aſſura que loin de lui être à charge, nous lui cauſerions la plus grande peine en la quittant.

On a vu plus haut que Madame de Courville étoit très-répandue dans le monde, & qu'elle raſſembloit la meilleure compagnie chez elle. J'y menois la vie la plus agréable, parce que j'y étois très-fêtée, & que chacun cherchoit à m'entretenir, pour ſavoir ſi je méritois en effet la réputation que j'avois acquiſe. On étoit moins occupé de ma ſœur, qui ſe livroit moins que moi, parloit peu, & ne deſiroit point qu'on s'occupât d'elle. Les hommes prodiguent ſans ceſſe des louanges aux femmes modeſtes & ſans art; mais elles ne produiſent en eux qu'une admiration ſtérile, & ils ne recherchent & n'aiment en effet que les coquettes. Je m'en étois bien apperçue, & je préférai ſans balancer l'avantage de plaire, à celui d'être froidement eſtimée. Mes graces, & les agréments de ma figure, s'étoient

développés avec l'âge, & je comptois mes jours par mes conquêtes.

La frivolité faiſant la baſe de mon caractere, je n'avois de goût que pour ceux qui me reſſembloient; j'avois pris en conſéquence tous les gens de robe en *grippe*; la pédanterie gauche & importante que j'avois cru remarquer dans quelques-uns d'entr'eux, formoit à mes yeux un contraſte ſi ridicule avec leurs fades douceurs, que je me faiſois un plaiſir de les humilier en toute occaſion.

Un jeune Magiſtrat, qui me rendoit des ſoins depuis quelque-temps, me parut plus propre qu'aucun autre à repréſenter pour tous ſes confreres. Mes vues ſe tournerent bientôt uniquement ſur lui, & je ne fus plus coquette avec les autres, qu'autant qu'il étoit néceſſaire pour exciter ſa jalouſie.

Il crut que pour parvenir à plaire à un *prodige féminin*, qui réuniſſoit, diſoit-on, la ſcience au bel-eſprit, il fal-

loit faire *parade* à ſes yeux de l'une & de l'autre ; en conſéquence, il ajouta à ſes autres prétentions la plus ſotte de toutes, celle de parler à tout propos de ce qu'il n'entendoit pas ; les grands noms d'Ariſtote, de Platon, d'Homere, de Sophocle, & d'autres ſemblables perſonnages illuſtres, étoient toujours dans ſa bouche ; mais comme il les citoit, non-ſeulement ſans les avoir lus, mais ſans ſavoir même quels genres ils avoient traités, Platon étoit, ſelon lui, un grand Phyſicien, Homere un éleve de Melpomene, & Sophocle un Philoſophe. Ces mépriſes groſſieres le rendoient ſouvent l'objet de la plaiſanterie de ceux devant leſquels il étaloit ſon érudition ; & comme j'avois formé le projet de le déſoler, je paroiſſois le prendre ſous ma protection, pour l'enchaîner plus ſûrement à mon char, & le rendre la victime de ſes ridicules. Sa fatuité & ſa platitude étoient pouſſées à un ſi haut point, qu'il ſe flatta bientôt de m'a-

voir plu, parce que j'avois paru prendre ſon parti dans pluſieurs occaſions, où la ſimple lueur du ſens commun lui eût évidemment prouvé que je me moquois de lui.

Ayant appris un jour que c'étoit ma fête le lendemain, il nous quitta bruſquement, & dit à Madame de Courville qu'il ſe rappelloit un engagement qui le priveroit du plaiſir de paſſer la ſoirée chez elle, comme elle avoit eu la bonté de l'en prier.

Le lendemain à mon réveil, on m'apporta un bouquet compoſé des fleurs les plus rares pour la ſaiſon, accompagné d'une petite piece de vers qui avoit pour titre : *Bouquet à Iris*; le tout avoit été remis pour moi à la porte de Madame de Courville par un inconnu, qui s'étoit ſauvé ſi vîte après avoir fait ſa commiſſion, qu'on n'avoit pas même pu le ſuivre; mais l'empreinte de mon original étoit trop bien marquée dans le Madrigal qu'il m'avoit

adreſſé, pour que je puſſe l'y méconnoître. Je réſolus donc de m'en divertir, & il ne manqua pas de m'en fournir l'occaſion dès le ſoir même.

Il vint d'aſſez bonne heure chez Madame de Courville, ſous prétexte de réparer ſon tort de la veille; mais bien plus, à ce que je crois, pour ſavoir l'effet qu'avoit produit ſa galanterie poétique. Il avoit l'air triomphant, ſe flattant, ſans doute, que je l'avois deviné, & ſur-tout admiré, & que ſi j'avois balancé juſqu'alors à me déclarer en ſa faveur, le nouveau talent qu'il venoit de faire briller à mes yeux, acheveroit de me décider. Jamais il n'avoit été ſi content de lui, & jamais par conſéquent il ne m'avoit paru ſi ridicule. Il s'approcha de moi, me dit mille galanteries, plus fades les unes que les autres, ſur les agrémens de ma figure, ſur mes graces & ſur ma parure; rien ne fut oublié: il trouva ſeulement qu'il manquoit un bouquet à mon ajuſte-

ment. Je lui répondis en ſouriant, que j'en avois tant reçu le matin, que pour ne point faire de jaloux, j'avois pris le parti de n'en mettre aucun. Mais, me dit-il, n'y a-t-il point de mortel aſſez heureux pour vous faire ſacrifier cette crainte? C'eſt un bonheur de plus pour celui dont on agrée l'hommage, de triompher de ſes rivaux, & de jouir à leurs yeux de ſa victoire; j'en connois un, ajouta-t-il avec un air tendre, qui, par ſon attachement & ſa ſoumiſſion, ſeroit digne, ſans doute, de cette préférence, que vous vous efforcez en vain de lui cacher.

J'avois ſimplement réſolu de m'amuſer de ce plat perſonnage; mais ſa ſotte vanité me parut mériter une punition exemplaire, & une humiliation publique. Je lui répondis que j'ignorois quel étoit celui qu'il avoit intention de me déſigner, mais que s'il exiſtoit, il n'étoit ſûrement ni fat, ni impudent, & que ceux qui l'étoient, ne devoient pas

même prétendre à être mes confidents. En même-temps je me levai ſans attendre ſa réponſe ; & comme pluſieurs perſonnes entrerent alors chez Madame de Courville, je ſaiſis ce moment pour parler du Madrigal que j'avois reçu le matin. Je ne fis aucune difficulté de le montrer, & même de le lire, après avoir dit que je n'en connoiſſois pas l'auteur. Il eſſuya la critique la plus ſanglante de la part de toute la compagnie, & de moi en particulier, qui ne négligeai rien pour en faire ſentir toute l'abſurdité, & même les fautes de grammaire & de verſification. Mon petit Poëte fut moqué, baffoué & ridiculiſé dans toutes les formes, ſans oſer ſe plaindre, parce qu'il n'avoit garde de ſe nommer. Je tournois quelquefois les yeux ſur lui avec un ſourire ironique, en lui reprochant de ne pas donner ſon avis comme les autres, dans une matiere ſur laquelle il parleroit en maître, s'il vouloit ; j'allai même juſqu'à le preſ-

ſer. Il étoit bouffi de colere, & prêt à perdre contenance. Son état, je l'avoue, ne m'inſpira aucune pitié. Pour achever de remplir mon projet, je lui dis, comme il ſe levoit pour ſortir, (ne pouvant plus ſoutenir, ſans doute, le rôle qu'il jouoit) que la modeſtie étoit, ſans contredit, une des vertus les plus eſtimables, mais qu'il ne falloit pas la pouſſer au point de ne pouvoir pas entendre les louanges trop bien méritées qu'on accordoit à ſon eſprit & à ſes talents : j'ajoutai que, ſans doute, il ne ſe retiroit que parce qu'il ſentoit combien un amant tel que lui étoit dangereux ; & qu'il avoit la généroſité de m'épargner la honte d'avouer ma défaite par ma rougeur. En finiſſant ces mots, je lui rendis ſes vers, & lui dis : Conſolez-vous, Monſieur ; vous en ferez de meilleurs une autre fois, lorſque l'objet ſera digne d'échauffer votre verve. A l'égard du bouquet, je ne puis vous le rendre de même, parce

que j'en ai fait don à ma femme-de-chambre ; il faut bien que les attraits de la maîtreſſe valent quelque choſe à la ſuivante. Mon homme reſta ſi conſterné & ſi confus de la ſcene humiliante qu'il venoit d'eſſuyer, qu'il ſortit auſſitôt, ſans proférer une ſeule parole ; & depuis ce jour, je ne l'ai point revu chez Madame de Courville. Après ſon départ, elle me fit doucement des reproches ſur ce qui venoit de ſe paſſer ; mais dès que je lui eus dit le ſujet qui m'avoit animée, elle m'excuſa d'autant plus volontiers, que le perſonnage que j'avois ſi mal traité lui étoit non-ſeulement indifférent, mais que ſes prétentions lui avoient fort déplu.

M. d'Ozincour le fils venoit aſſez ſouvent chez Madame de Courville, & je voyois bien qu'il cherchoit à parler à ma ſœur en particulier. Elle l'évitoit quelquefois, parce qu'elle ſe craignoit, & d'autres fois auſſi elle l'écoutoit. Leurs converſations ne rouloient, à ce qu'elle

me disoit, que sur leurs affaires réciproques, & sur l'espece de prison où M. d'Ozincour le pere tenoit sa fille. Son fils, qui aimoit tendrement sa sœur, en étoit dans la plus vive affliction. Il recevoit souvent des lettres du Comte de Ferval à l'insu de son pere; il lui témoignoit sa douleur du procès qui divisoit leurs familles : il craignoit que l'espoir qu'il avoit eu d'épouser Mademoiselle d'Ozincour ne fût détruit pour jamais. Il se reprochoit d'ailleurs d'être cause que celle qu'il aimoit étoit privée de toute consolation : car il savoit bien que c'étoit pour rompre toute espece de liaison entr'eux que M. d'Ozincour retenoit sa fille dans la captivité la plus rigoureuse : en effet, elle n'avoit pas même la liberté de voir son frere en particulier, ni d'en recevoir des lettres.

Un jour qu'il y avoit beaucoup de monde à souper chez Madame de Courville, Ozincour le fils en étoit; elle lui

propoſa de faire un tri avec ma ſœur & moi. Il eſt aiſé de juger qu'il accepta cette partie ſans héſiter. Nous nous mîmes donc à jouer ; mais M. d'Ozincour paroiſſoit rêveur & diſtrait, & n'étoit nullement à ſon jeu ; ma ſœur n'y étoit guere davantage ; Ozincour la regardoit quelquefois en ſoupirant : ma ſœur auſſi-tôt baiſſoit les yeux, & rougiſſoit ; leur diſtraction & leur embarras ne faiſoient qu'augmenter, & le jeu n'en alloit pas mieux ; mon occupation à les obſerver, détournoit auſſi mon attention ; de maniere que nous parvînmes bientôt tous trois à ne plus ſavoir ce que nous faiſions. Je leur propoſai de laiſſer la partie, ils y conſentirent, & je me levai pour m'aller chauffer. Ozincour, par ce moyen, ſe trouva ſeul avec ma ſœur ; il en profita pour lui remettre une lettre de Mademoiſelle d'Ozincour, qu'elle avoit trouvé moyen, lui dit-il, de lui faire tenir. Ma ſœur ne fit aucune difficulté de la prendre ; &

brûlant du desir de la lire, elle passa aussi-tôt dans une garderobe pour voir ce qu'elle contenoit; mais quelle fut sa surprise en l'ouvrant de ne point reconnoître l'écriture de son amie, & d'y trouver ces mots!

» L'état où je suis, Mademoiselle, est » trop violent, pour pouvoir garder » plus long-temps le silence. Abandonné » à moi-même, sans conseil, sans se- » cours, privé de l'unique consolation » que j'eusse dans mes malheurs, puis- » que ma sœur m'est enlevée, j'ai re- » cours à votre pitié pour me tirer de » ma cruelle incertitude. Je n'ai rien » fait, je le sens bien, pour mériter vo- » tre cœur; & malgré l'ardeur qui me » consume depuis long-temps, je n'ose » même aspirer encore à le toucher; » mais d'en voir un autre possesseur, » est un genre de tourment que je n'ai » pas la force de soutenir. Daignez donc » avoir compassion d'un malheureux,

» qui, ſans être digne de vos bontés, » ne doit pas au moins être puni pour » vous avoir adorée ſans vous le dire. » Je ne puis douter que je n'aie un ri- » val; j'ignore s'il eſt plus heureux que » moi. S'il a le bonheur d'être aimé de » vous, je reſpecterai votre choix, & » ne chercherai point à troubler ſa fé- » licité; mais ne refuſez pas de m'inſ- » truire de mon ſort; c'eſt la ſeule fa- » veur que vous demande le plus amou- » reux & le plus infortuné des hom- » mes.

» Pardonnez-moi, Mademoiſelle, le » léger ſtratagême que j'ai employé » pour vous engager à recevoir cette » lettre. On peut excuſer un malheu- » reux réduit au déſeſpoir «.

Ma ſœur ne put lire cette lettre, comme il eſt aiſé de le juger, ſans la plus vive émotion. Son premier mouvement fut de monter dans ſa chambre, n'oſant plus reparoître devant M. d'O-

zincour, dans l'état de trouble & d'agitation où elle étoit. Elle me fit dire que s'étant trouvée un peu incommodée, elle étoit allée ſe coucher, & me prioit de faire ſes excuſes à Madame de Courville. J'exécutai ſur le champ ſa commiſſion. Je demandai en même-temps la permiſſion de quitter la compagnie, & je montai promptement dans la chambre de ma ſœur, fort inquiete de l'indiſpoſition ſubite qui lui étoit ſurvenue. Je fus frappée du tremblement où je la vis. Je lui demandai avec *empreſſement* ce qu'elle avoit; elle me dit que ce n'étoit qu'un peu de mal-aiſe; qu'elle alloit ſe mettre au lit, & eſpéroit qu'elle ſe porteroit mieux le lendemain; mais que puiſque j'avois eu la complaiſance de la venir joindre, elle me prioit de reſter auprès d'elle juſqu'à ce qu'elle s'endormît. Quand elle fut couchée, elle renvoya ſa femme-de-chambre, & me pria de m'approcher de ſon lit.

Dès que nous fûmes ſeules, elle me

raconta ce qui s'étoit paſſé entre elle & M. d'Ozincour, & me donna à lire la lettre qu'il lui avoit remiſe. La joie que lui cauſoit cette lettre, l'embarras d'y répondre, la peine qu'elle reſſentoit de l'état de ſon amant, tous ces divers mouvements, qui l'agitoient tour-à-tour, l'avoient tellement troublée, qu'elle n'étoit plus à elle. Elle ſoupiroit & m'embraſſoit : ſa voix étoit entrecoupée, & ſes diſcours n'avoient aucune ſuite. Tantôt elle vouloit tirer Ozincour de l'erreur qui le tourmentoit ; tantôt elle vouloit lui témoigner de la colere d'avoir oſé lui déclarer ſes ſentiments ; tantôt enfin, elle croyoit qu'il étoit plus prudent de garder le ſilence, & d'attendre qu'il lui parlât le premier. En un mot, elle ne ſavoit à quoi ſe réſoudre ; & nous nous ſéparâmes à près de deux heures, ſans qu'elle eût pris aucun parti.

Comme il étoit fort tard lorſque je me couchai ; je ne me levai qu'à dix heures le lendemain. Ma femme-de-

chambre me dit que ma ſœur s'étoit trouvée fort incommodée pendant la nuit; qu'elle avoit un grand mal de tête & un peu d'émotion. Je paſſai promptement chez elle; Madame de Courville y étoit déjà. Ma ſœur me parut fort abattue; elle avoit mal aux reins, & même un peu d'envie de vomir. Madame de Courville envoya auſſi-tôt chercher ſon Médecin; lorſqu'il arriva, ſa fievre étoit aſſez forte. Après avoir examiné ma ſœur avec attention, il nous dit qu'elle avoit les ſymptomes de la petite vérole. Cette nouvelle me fit la plus vive impreſſion. La mort de ma ſœur, que j'aimois tendrement, ſe préſenta à mon imagination, & je me mis à pleurer. Madame de Courville m'emmena chez elle, pour dérober à la malade la vue de mon affliction.

Quand je me fus un peu remiſe, & que j'eus aſſez pris ſur moi pour cacher à ma ſœur mon inquiétude & ma douleur, je rentrai auprès d'elle. Je la trou-

vai fort agitée : elle voulut me parler de M. d'Ozincour, mais je crus m'appercevoir que ſa tête s'embarraſſoit. Je cherchai vainement à la calmer. Sur le ſoir, la fievre étoit fort augmentée, & quelques boutons commençant à paroître, nous ne doutâmes plus qu'elle n'eût en effet la maladie que le Médecin nous avoit annoncée. Elle en eut probablement quelque ſoupçon ; car elle me défendit d'approcher de ſon lit ; & lorſque ſon Médecin arriva, elle lui demanda ſi elle n'avoit pas la petite vérole ; qu'il pouvoit le lui déclarer, parce qu'elle n'en avoit nulle peur ; mais qu'attendu que je ne l'avois jamais eue, elle exigeoit que je ne la viſſe plus. Son Médecin la trouvant ſi ferme, lui avoua qu'elle ne ſe trompoit point. Elle me dit auſſi-tôt avec vivacité : Adieu, ma ſœur ; *conſervez toujours dans votre cœur le ſouvenir de l'amie la plus tendre que vous puiſſiez jamais avoir. Sortez promptement de ma chambre, de grace, ainſi que*

Madame de Courville, & n'y rentrez toutes deux, que lorſque je ſerai guérie. Je voulus inſiſter, & m'approchai de ſon lit pour la ſupplier de ne pas exiger de moi un pareil ſacrifice ; mais elle fut inflexible, & m'ajouta, avec une tendreſſe héroïque qui me perça le cœur, que ſi je ne la quittois pas à l'inſtant, je mettrois ſa vie en péril, parce qu'elle ſe leveroit pour aller chercher ailleurs un autre aſyle, où elle fût au moins à l'abri de l'inquiétude de me communiquer ſon mal. Elle prononça ces derniers mots avec tant d'émotion & de véhémence, que je n'oſai lui réſiſter plus long-temps. Son Médecin même m'y exhorta, & je ſortis en fondant en larmes. Le Comte d'Ozincour vint le lendemain : on lui dit à la porte que Madame de Courville ne voyoit perſonne, parce que ma ſœur avoit la petite vérole. Cette triſte nouvelle le frappa come un coup de foudre, & peu s'en fallut qu'il ne ſe trouvât mal. Il de-

manda en grace au Portier de le laiſſer au moins entrer pour me parler un moment. On vint m'inſtruire des inſtances qu'il avoit faites pour obtenir la permiſſion de me voir. Je ne crus pas lui devoir refuſer la conſolation de l'informer moi-même de l'état de ma ſœur. Il entra dans ma chambre ſi pâle & ſi tremblant, qu'il me fit la plus grande pitié. Ses yeux ſe remplirent de larmes, ainſi que les miens, & nous pleurâmes quelque-temps tous deux, ſans avoir la force, ni l'un ni l'autre, de proférer une ſeule parole.

Ozincour fut le premier qui rompit le ſilence. Il me fit cent queſtions ſucceſſives ſur la ſituation de ma ſœur, ſans attendre mes réponſes. Le déſordre de ſon ame ſe peignoit ſur ſon viſage & dans tous ſes diſcours. J'en fus ſi vivement affectée, que j'en oubliai pour quelques moments ma propre affliction, & que je ne fus plus occupée que de la ſienne, & du ſoin de le raſſurer. Dès

qu'il fut un peu remis de ſon trouble, je lui rendis un compte exact de la maladie de ma ſœur, en lui cachant cependant une partie de mes juſtes alarmes. Je lui dis qu'elle étoit auſſi bien qu'elle pouvoit être dans ſa poſition, & qu'il y avoit tout lieu d'eſpérer que nous la conſerverions. Je remarquois le calme & la ſérénité ſe répandre ſur ſon viſage, à meſure que je parlois, & j'eus la ſatisfaction de le voir plus tranquille lorſqu'il me quitta. Il me demanda en ſortant la permiſſion de venir s'informer à moi-même de l'état de ma ſœur. Quand je n'aurois pas cru devoir lui accorder cette grace par le ſeul principe de l'humanité, je ſentis que l'intérêt que ſa douleur m'avoit fait prendre à lui, ne m'auroit pas permis de la lui refuſer. Je lui promis, en conſéquence, que je le recevrois toujours avec plaiſir, & que ce ſeroit même une conſolation pour moi de parler de ma ſœur avec une perſonne qui lui étoit ſi attachée;

chée ; après quoi nous nous ſéparâmes.

Quand je fus ſeule, l'état où je venois de voir le Comte d'Ozincour ſe repréſenta à mon imagination ſous l'aſpect le plus ſéduiſant, & je conçus, pour la premiere fois, combien il étoit doux d'être aimée. Juſqu'à ce moment, uniquement occupée à ſatisfaire mon amour-propre & ma vanité, j'avois été plutôt flattée que touchée de l'idée d'inſpirer une grande paſſion ; mais la gloire de plaire me parut alors ſi inférieure au bonheur d'aimer, que loin de plaindre ma ſœur, comme j'avois fait juſqu'à préſent, & peut-être de m'en moquer intérieurement, j'enviai ſon ſort ; je trouvai que les chagrins même, inſéparables d'un véritable attachement, étoient préférables à tous les avantages que je me promettois de la jouiſſance frivole & inſipide des éloges & des hommages des hommes.

Ces réflexions furent interrompues

par les mauvaiſes nouvelles qu'on vint m'apprendre de l'état de ma ſœur. Elle étoit plus mal que la veille, & ſon Médecin me dit que la petite vérole étant confluente & d'une mauvaiſe eſpece, il ne répondoit de rien ; qu'il craignoit même que ſa tête ne s'embarraſſât. En effet elle eut le tranſport la nuit ſuivante. Je ne fermai pas l'œil, & je paſſai les heures les plus cruelles. Ma ſœur fut ſi mal le lendemain, qu'on nous avertit qu'il falloit profiter du moment où elle avoit ſa connoiſſance, pour la confeſſer & lui faire recevoir ſes Sacrements. Que devins-je dans ce moment ! Je perdis la tête ; & oubliant la promeſſe que je lui avois faite de ne la pas voir qu'elle ne fût guérie, je courus dans ſa chambre comme une écervelée, en fondant en larmes. J'approchai de ſon lit toute tremblante ; mais dès qu'elle me vit, elle jetta un cri douloureux qui me perça le cœur, & me reprocha de lui avoir manqué de parole. Elle ajouta enſuite

avec vivacité, que ſi je ne ſortois promptement, je ſerois cauſe de ſa mort. Sa garde me força de me retirer, & je rentrai chez moi en faiſant des cris lamentables.

Ma ſœur apprit avec la plus grande fermeté qu'il étoit à propos qu'elle ſe confeſſât. Elle s'y détermina auſſi-tôt, ſans témoigner le plus léger regret à la vie, ni la moindre foibleſſe, ſe réſignant ſans effort à la volonté ſuprême. Comme on lui apportoit les Sacrements, M. d'Ozincour arriva, & ce fut le premier ſpectacle qui frappa ſes regards en entrant dans la cour. Il s'évanouit à cette vue: on le porta auſſi-tôt dans l'appartement de Madame de Courville, où cette derniere m'avoit entraînée, pour ne pas me laiſſer à moi-même dans cet affreux moment. L'état où je vis arriver Ozincour, me tira de l'accablement où la douleur m'avoit plongée. Le deſir de lui procurer du ſecours ranima mon courage: c'étoit d'ailleurs donner

à ma ſœur le ſeul témoignage de tendreſſe qui reſtât en mon pouvoir, que de m'occuper à conſerver les jours de ce qui lui étoit le plus cher, puiſqu'elle m'en interdiſoit tout autre. Cette idée me fit prendre l'intérêt le plus vif à M. d'Ozincour. Mes ſoins ne furent point inutiles, & il recouvra bientôt l'uſage de ſes ſens; mais ce ne fut que pour retomber dans une ſituation mille fois plus affreuſe que l'état d'inſenſibilité dont on l'avoit tiré; auſſi me reprocha-t-il ma barbare humanité. Il paſſa plus de deux heures chez Madame de Courville dans ce cruel déſeſpoir. Elle apprit, par cet événement, l'attachement que le Comte avoit pour ma ſœur. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que nous l'engageâmes à ſe retirer. Il vouloit, diſoit-il, attendre la mort de ma ſœur, mourir en même-temps qu'elle, ou du moins dans le même lieu. Madame de Courville vint cependant à bout de le perſuader, en lui repréſen-

tant que la décence exigeoit qu'il ſortît.

Ma ſœur fut très-agitée la nuit ſuivante, & je ne le fus guere moins qu'elle. Cependant ſon Médecin la trouva beaucoup mieux le lendemain, & me dit qu'il n'avoit pas perdu toute eſpérance de la ſauver. M. d'Ozincour vint me voir l'après-midi. Je le trouvai changé de la ſecouſſe violente que ſon ame avoit éprouvée la veille; mais les bonnes nouvelles que je lui donnai le ranimerent, & changerent cet air ſombre & morne qu'il avoit en entrant dans ma chambre, en une langueur tendre, qui ne diminua pas l'intérêt qu'il m'avoit inſpiré les deux jours précédents. Nous deſcendîmes chez Madame de Courville quelques moments après qu'il fut arrivé. Il nous remercia toutes les deux des ſoins que nous avions bien voulu prendre de lui, & nous témoigna ſa reconnoiſſance dans les termes les plus expreſſifs.

Le meilleur état de ma ſœur s'étant

ſoutenu pendant pluſieurs jours, & nul accident n'étant ſurvenu, ſon Médecin la regarda bientôt comme hors d'affaire, & je commençai enfin à reſpirer. J'avois caché à mon frere l'Abbé la maladie de ma ſœur, pour ne pas lui donner d'inquiétude; mais je la lui mandai dès qu'il n'y eut plus à craindre pour ſa vie. Ce tendre frere quitta auſſi-tôt ſon Séminaire, & vint nous trouver pour nous en témoigner ſa joie. Il vit même ma ſœur, qui ne fit point de difficulté de le recevoir; comme il avoit déjà eu la petite vérole, elle craignoit moins de la lui communiquer. Ce fut même pour elle une grande conſolation dans ſa convaleſcence: il paſſoit auprès d'elle la plus grande partie des journées. Pour Valcourt, quoiqu'on l'eût inſtruit dès le commencement du danger ou avoit été ma ſœur, à peine nous écrivit-il deux ou trois fois; mais comme nous comptions peu ſur ſon amitié, nous ne fûmes que médiocrement ſenſibles à ces marques d'indifférence.

M. d'Ozincour n'avoit pas été un ſeul jour ſans venir paſſer deux heures au moins chez Madame de Courville, pour s'informer des progrès de la convaleſcence de ma ſœur. Quelquefois Madame de Courville n'y étoit pas, mais je ne l'en recevois pas moins; j'attendois même avec impatience l'heure à laquelle il avoit coutume d'arriver, & je n'avois plus d'autre plaiſir que celui de le voir. La beauté de ſon ame, la douceur de ſon caractere, & les charmes ſimples de ſa converſation, avoient encore augmenté l'intérêt que ſon attachement pour ma ſœur m'avoit d'abord inſpiré. Loin de la blâmer de s'être laiſſée toucher, je la félicitois intérieurement de ſa conquête, & je ne concevois pas comment elle avoit pu juſqu'alors cacher l'état de ſon cœur à un objet ſi digne d'y régner.

Quand le temps que ma ſœur m'avoit preſcrit pour vivre ſéparée d'elle, fut écoulé, je me hâtai de profiter d'un

bien dont j'avois été privée malgré moi pendant ſi long-temps. Notre premiere entrevue fut très-touchante ; nous pleurâmes beaucoup en nous embraſſant ; mais les larmes que le ſentiment fait répandre ont tant de charmes, qu'aucun autre plaiſir ne peut leur être comparé ; malheureux ceux dont l'ame féroce ou inſenſible eſt incapable de les goûter ! Ils ignorent juſqu'à quel point nous pouvons nous rapprocher de la Divinité : ils ne connoiſſent pas le bonheur.

Quand ces premiers moments d'un attendriſſement réciproque furent paſſés, je peignis à ma ſœur le déſeſpoir affreux où j'avois vu ſon amant ; je n'oubliai pas la plus légere circonſtance ; c'eût été un vol fait à ſa tendreſſe. L'attention avec laquelle elle m'écoutoit, pour ne pas perdre une ſeule de mes paroles, me le prouvoit aſſez. Je voyois même qu'elle feignoit quelquefois de ne m'avoir pas bien entendue, pour me

faire répéter ce qu'elle ne pouvoit trop entendre. Je m'apperçus que mon récit l'attendriſſoit, & que ſes yeux ſe rempliſſoient de larmes; ſon émotion étoit extrême, elle ſe communiqua bientôt à mon ame. Je jouiſſois de ſon bonheur; il m'étoit devenu propre par l'amitié que j'avois pour elle. Mon cœur partageoit la joie pure que le ſien reſſentoit d'être aimée d'un homme ſi digne de ſon attachement; & les moments que je paſſai avec elle dans cet entretien, ſont les plus doux que j'aie goûtés de ma vie.

Ma ſœur me demanda ſi Mademoiſelle d'Ozincour avoit été inſtruite de ſa maladie. Je lui répondis que ſon frere m'avoit dit que ſa ſœur n'ayant la permiſſion, ni de ſortir, ni de voir perſonne, ni même de recevoir des lettres de qui que ce fût, il avoit ſupplié ſon pere de lui laiſſer ignorer une nouvelle qui lui auroit cauſé la plus vive inquiétude. Elle voulut ſavoir auſſi où en étoit

le procès du pere de M. d'Ozincour, & s'il ſeroit bientôt jugé. Je lui répondis que ſa partie adverſe en retardoit le rapport, ſous prétexte qu'elle avoit de nouvelles pieces à produire, & qu'on en ſavoit pas quand cette affaire ſeroit terminée ; ce qui affligeoit beaucoup le Comte, particuliérement à cauſe de ſa ſœur, qu'il aimoit tendrement, & qui paſſoit ſes jours dans une véritable captivité

Ozincour n'avoit pas diſcontinué de venir ſouvent chez Madame de Courville depuis la convaleſcence de ma ſœur. Il deſiroit ardemment de la voir, & m'avoit pluſieurs fois ſuppliée de lui obtenir cette grace. Ma ſœur redoutoit cette premiere entrevue, quoiqu'elle la ſouhaitât beaucoup ; mais le changement dont elle étoit, les rougeurs dont ſon viſage étoit couvert, & qui annonçoient même qu'elle pourroit être marquée, lui faiſoient craindre qu'en revoyant ſon amant, elle ne le perdît pour jamais.

En conſéquence, elle éloignoit chaque jour ce moment critique, qui devoit décider du ſort de ſa vie.

Cependant comme je la preſſois ſouvent de conſentir à recevoir Ozincour, j'étois touchée de pitié pour lui. Quand ce ne ſeroit, lui diſois-je, que pour un quart-d'heure, & lorſque le jour ſera ſur ſon déclin, afin qu'il ne puiſſe pas diſtinguer les ravages que la petite vérole a faits à vos attraits; elle ſe rendit enfin à mes prieres, & plus encore, peut-être, à l'envie qu'elle avoit de le revoir. L'amour-propre a, ſans contredit, le plus grand empire ſur les femmes; mais l'amour, dans un cœur qui aime pour la premiere fois, ſait le ſubjuguer. Elle me dit donc en tremblant, qu'elle recevroit Ozincour le ſurlendemain, s'il venoit chez Madame de Courville. Ce jour, ſi craint & ſi deſiré en même-temps, arriva enfin: on annonça le Comte, & je m'empreſſai de lui apprendre que ma ſœur conſentoit à le

voir. Il fut si transporté de cette faveur, à laquelle il ne s'attendoit pas si-tôt, qu'il se prosterna à mes pieds pour m'en remercier, en présence même de Madame de Courville. Cette derniere se chargea de le présenter à ma sœur, & nous montâmes sur le champ tous trois chez elle. Ozincour étoit si troublé & si tremblant, lorsqu'il entra, que j'en fus véritablement touchée. Comme il faisoit fort sombre dans la chambre, parce que ma sœur avoit eu soin d'en faire fermer les volets en partie, de crainte que le Comte ne la vît, je ne pus pas appercevoir l'impression que la présence de son amant faisoit sur elle : mais j'ai lieu de croire que son état différoit peu de celui de M. d'Ozincour. Il voulut lui parler, mais les paroles expirerent sur ses levres, & il se passa plus d'un quart-d'heure sans qu'il pût articuler une seule phrase. Ma sœur n'osoit rien dire, ni moi non plus ; & sans Madame de Courville, qui rompit le silence la premiere,

nous aurions fait une ſcene muette, aſſez extraordinaire en pareille occaſion.

Enfin Ozincour témoigna à ma ſœur toute l'inquiétude qu'elle lui avoit cauſée, & la joie qu'il reſſentoit de la voir rétablie après d'auſſi vives alarmes. Le trouble & l'embarras de ma ſœur ne lui permirent de répondre que par monoſyllabes, & la converſation tomboit à chaque inſtant, malgré les ſoins de Madame de Courville pour la relever. Pour moi, je ne proférai pas un ſeul mot; j'étois plongée dans une langueur tendre, que la vue de ma ſœur & du Comte répandoit dans mon ame. Au bout de quelque-temps, Madame de Courville craignant que ma ſœur ne fût incommodée d'une viſite plus longue, engagea Ozincour à la quitter; ce qu'il fit, après avoir obtenu d'elle la permiſſion de venir la revoir.

Quand ma ſœur fut ſeule avec moi, elle ſe dédommagea bien de la con-

trainte où elle avoit été pendant qu'Ozincour étoit reſté avec elle. Elle ne ceſſa de me parler de lui pendant plus d'une heure : elle ne pouvoit contenir ſa joie, & me la témoigna de la maniere la plus expreſſive.

Dès que je fus retirée dans ma chambre, le tableau touchant que je venois de voir ſe retraça à mon imagination de la façon la plus vive : il l'échauffa ; l'amour me parut le ſouverain bien. J'enviai le ſort de ma ſœur, & quelque choſe que je fiſſe pour chaſſer cette idée importune, elle me pourſuivit toute la nuit. & je ne pus fermer l'œil un ſeul inſtant. Ma ſœur me trouva changée & abattue le lendemain ; elle m'en demanda la cauſe avec le plus tendre intérêt ; mais j'étois ſi honteuſe de mon état, que je n'oſai jamais le lui avouer.

Je paſſai pluſieurs jours dans cette cruelle ſituation. Je n'étois point à moi-même ; & quoiqu'uniquement occupée des penſées qui me ſuivoient par-tout,

j'attendois cependant tous les jours avec impatience le moment où je pouvois être ſeule, pour m'abandonner à ma rêverie, & me livrer ſans contrainte à cet état de mélancolie, qui, tout triſte qu'il étoit, avoit cependant pour moi des charmes dont j'avois peine à m'arracher.

Depuis que la ſanté de ma ſœur étoit raffermie, Madame de Courville la menoit quelquefois promener avec moi dans des lieux écartés, pour lui faire prendre l'air, & ſouvent Ozincour étoit de la partie. Madame de Courville le regardant comme un très-bon parti pour ma ſœur, ne craignoit point qu'elle prît du goût pour lui, (car elle n'étoit point encore dans ſa confidence). Ces fréquentes promenades avoient commencé par m'ennuyer, & finirent enfin par me déplaire. L'occupation de ma ſœur pour le Comte, & celle de ce dernier pour elle, m'étoient devenues inſupportables. J'en avois de l'humeur, &

je ne pouvois même m'empêcher de la leur témoigner ; mais leurs ames étoient ſi remplies de leurs ſentiments réciproques, qu'ils ne s'en appercevoient pas.

Ma ſœur dit enfin à Ozincour qu'elle n'aimoit pas M. d'Orzinville, & que ſi elle avoit à défendre ſon cœur ce n'étoit pas contre lui. L'eſpérance que cet aveu donna au Comte, le combla de joie, & il le témoigna à ma ſœur avec les tranſports de la plus vive reconnoiſſance. Elle étoit enchantée de voir que la perte de ſes attraits n'avoit rien diminué de l'ardeur de ſon amant, & me rendoit compte, avec raviſſement, de ſes entretiens avec Ozincour. Ces récits portoient le poiſon dans mon ame ; ils m'enivrerent & me perdirent. J'évitai bientôt ces fatales converſations, qui excitoient en moi le trouble le plus violent. Je craignois de me trouver tête-à-tête avec ma ſœur, mais je redoutois encore davantage de la voir avec le Comte. Bien-

tôt il ne me fut plus poſſible de ſoutenir la vue de ce couple ſi funeſte à mon repos. Dès qu'Ozincour arrivoit, je cherchois un prétexte, & me ſauvois dans ma chambre, comme dans le ſeul aſyle où je puſſe être en ſûreté contre ma foibleſſe : mais leur image m'y ſuivoit, & j'y paſſois des heures entieres à pleurer. Je ne me connoiſſois plus. Enfin, il faut l'avouer, j'étois jalouſe de ma ſœur.

J'avois été long-temps à me refuſer à moi-même l'aveu d'un crime que ma raiſon déſavouoit; mais mon cœur étoit trop coupable, pour pouvoir me le diſſimuler davantage. Que cette découverte fut horrible pour moi ! Les expreſſions ſont trop foibles pour rendre ce que je ſentis, quand le voile de la compaſſion, qui, juſqu'à ce moment, avoit couvert ma paſſion naiſſante, fut enfin déchiré. J'éprouvois tour à tour tout ce que la crainte & les deſirs, les remords & le déſeſpoir ont de plus terrible, ſans que

ces ſentiments puſſent avoir aſſez d'empire ſur moi pour me faire prendre aucun parti. Je rougiſſois de honte, en brûlant d'amour, & le temps que mon feu avoit été ſans ſe déclarer, n'avoit ſervi qu'à le rendre plus ardent. Quoi! diſois-je, cette ſœur, qui avoit fait juſqu'à préſent mes délices, va donc être pour moi un objet de haine? Elle en eſt d'autant plus digne, qu'elle m'eſt préférée, que je ne puis en douter, & que j'ai même été la premiere à favoriſer ſa paſſion. Non.... je ne la laiſſerai pas jouir en paix du bonheur de poſſéder le cœur de M. d'Ozincour. Il faut le lui ravir, ou mourir de douleur... Qui, moi! haïr ma ſœur! lui enlever ſon amant!.... Ah! périſſe plutôt le fatal objet de mon amour, & moi-même! Je ne ſaurois ſoutenir ces affreuſes idées... Mon ſang ſe glace dans mes veines d'avoir ſeulement pu leur donner accès dans mon eſprit. Non, ſi j'ai formé malgré moi de coupables deſirs, ma mort

vengera ma ſœur d'un crime involontaire : mais je mourrai au moins ſans l'avoir trahie.

Cet état étoit trop violent pour que ma ſanté n'en fût pas bientôt altérée ; ma ſœur ne paroiſſoit pas devant moi, que le combat intérieur que j'éprouvois ne me cauſât un tremblement univerſel, & la vue du Comte ne ſervoit qu'à l'augmenter encore. Je ne mangeois plus, je ne dormois plus, j'étois d'une pâleur & d'un abattement extrêmes ; & ſans avoir aucune maladie caractériſée, j'étois en effet plus malade que ſi j'euſſe eu tous les maux enſemble ; tout le monde s'en appercevoit ; Ozincour & ma ſœur m'en marquoient la plus tendre inquiétude. Hélas ! ils étoient bien loin de croire qu'ils fuſſent l'unique cauſe de mon tourment ! Ils me plaignoient, parce qu'ils me croyoient innocente ; mais quoique je fuſſe coupable, je n'en étois que plus digne de leur compaſſion.

Les tendres inſtances de M. d'Ozincour arracherent enfin à ma ſœur ſon ſecret : elle me l'avoua en rougiſſant, & cet aveu ne fit qu'accroître mon ſupplice. La paſſion, qui fait paroître tout poſſible, la flattoit qu'elle pourroit peut-être épouſer ſon amant ; en conſéquence, elle n'avoit plus le même deſir d'aller s'enfermer avec Mademoiſelle d'Ozincour pour la conſoler, d'autant plus qu'elle ſentoit bien que la bienſéance ne lui permettroit pas de voir ſon frere auſſi ſouvent à la grille que chez Madame de Courville. L'amour l'emporta dans ſon cœur ſur l'amitié : eh ! balance-t-on jamais en pareille circonſtance? Elle ſe détermina donc à profiter des bontés de Madame de Courville, & à reſter chez elle tant qu'elle voudroit bien nous garder. Elle me fit part de ſon projet, ne doutant pas qu'il ne fût fort de mon goût, après l'éloignement qu'elle m'avoit vu pour le couvent. Mais il s'en falloit bien que je fuſſe dans

la même ſituation où j'étois pour lors; & la retraite, que je n'avois enviſagée qu'avec répugnance quelques mois auparavant, me parut alors le ſeul aſyle où je puſſe aller cacher mes pleurs & ma foibleſſe. La certitude d'y être ſans ma ſœur fut un motif de plus pour me faire ſouhaiter de m'y retirer plutôt que plus tard; cette idée même ſembla donner quelque relâche à mes maux. Je ne les verrai plus, au moins, me dis-je auſſi-tôt à moi-même. Hélas! c'eſt le ſeul bien que j'ai droit d'attendre. Je ne ſerai plus témoin de leur félicité, de cette félicité qui me tue, que j'ai l'injuſtice de leur envier, & qui tourne en poiſon pour moi ce qui devroit faire mon bonheur; que ſais-je même, l'abſence me les fera peut-être oublier. Plût au ciel! mais je n'oſe l'eſpérer. Je dis donc à ma ſœur que j'approuvois fort ſon projet, relativement à elle, mais que pour moi, j'avois fait mes réflexions, & que je la priois de trouver bon que

j'allaſſe occuper l'appartement qu'elle avoit eu deſſein de louer pour nous, quand il ſeroit vacant.

Ma ſœur me parut très-ſurpriſe de mon changement, & mit tout en uſage pour me déterminer à reſter avec elle chez Madame de Courville; mais il eſt aiſé de juger qu'elle étoit, de tout ce qui exiſtoit au monde, la perſonne la moins propre à me perſuader, puiſqu'elle étoit l'unique cauſe de ma réſolution : auſſi ne m'en fit-elle pas changer, & nous convînmes qu'elle en inſtruiroit Madame de Courville. Cette tendre mere (car c'en étoit une pour nous) employa toute ſon éloquence pour m'engager à demeurer auprès d'elle avec ma ſœur; elle y joignit les careſſes les plus capables de m'attendrir; mais je fus inébranlable.

Quand ma ſœur vit que j'étois abſolument déterminée à aller au couvent, elle vint le lendemain matin me trouver dans ma chambre, & me dit en

m'embraſſant qu'elle me prioit de lui pardonner, ſi dès la veille elle ne m'avoit pas propoſé de m'accompagner à Belle-Chaſſe; qu'à la vérité ſon attachement pour Ozincour l'avoit d'abord arrêtée; qu'elle ne m'en aimoit cependant pas moins; que pour m'en donner une preuve, elle avoit ſurmonté, pour ne pas ſe ſéparer de moi, ce que lui dictoit cette paſſion, & qu'elle étoit prête à me ſuivre. Les larmes lui vinrent aux yeux en finiſſant ces derniers mots, & je vis combien il en coûtoit à ſon cœur pour faire un pareil ſacrifice. Elle me toucha tellement, que je fus ſur le point de me jetter à ſes genoux, & de lui avouer ma foibleſſe; mais la honte me retint, & je me contentai de lui témoigner toute ma reconnoiſſance, en exigeant d'elle, comme une preuve d'amitié, de me laiſſer aller ſeule au couvent. Elle inſiſta de nouveau, avec une tendreſſe qui me pénétra juſqu'au fond de l'ame, & qui augmenta

encore mes remords : mais je fus inflexible. Enfin quand elle vit qu'elle ne pouvoit me perſuader, elle me quitta avec un air de triſteſſe, qui me convainquit que ſa propoſition avoit été ſincere.

La derniere preuve d'attachement que ma ſœur venoit de me donner, avoit fait tant d'impreſſion ſur mon cœur, que je me reprochois plus que jamais d'avoir pu former un ſeul inſtant le projet de troubler ſon bonheur ; mais me défiant de moi-même, je deſirois de bonne foi de m'éloigner promptement d'un lieu où je pouvois être en danger de devenir coupable, ſi j'y reſtois plus long-temps. En conſéquence, je priai ma ſœur de vouloir bien venir avec moi à Belle-Chaſſe, pour voir l'appartement dont on lui avoit parlé, & ſavoir s'il ſeroit bientôt vacant. Ma ſœur me regarda languiſſamment, & ſe plaignit avec tendreſſe de l'empreſſement que je marquois de m'éloigner d'elle.

d'elle. Ses yeux ſe remplirent en même-temps de larmes, & je me jettai à ſon col en pleurant auſſi : mais comme ces larmes, de la part de ma ſœur, ne pouvoient que fortifier ma réſolution, pour ne m'en pas rendre indigne, elles émurent mon ame ſans l'affoiblir ; & pour ne pas avoir à eſſuyer une ſeconde ſcene de ce genre, dont j'aurois pu, peut-être, ne pas ſortir victorieuſe, ſi je laiſſois échapper ce moment, j'engageai ma ſœur à vouloir bien m'accompagner à Belle-Chaſſe dès le même jour.

Nous nous y rendîmes donc après le dîné, dans le carroſſe de Madame de Courville. Ma ſœur demanda d'abord à voir Mademoiſelle d'Ozincour ; mais l'Abbeſſe lui dit que n'ayant pas reçu d'ordre de M. ſon pere, contraire à celui qu'il avoit donné en la mettant en couvent, elle ne pouvoit lui accorder ce qu'elle deſiroit. Ma ſœur en marqua beaucoup de chagrin ; mais l'eſpoir de trouver plus facilement les moyens

de jouir de cet avantage, quand je ſerois établie dans le même lieu qu'elle, la conſola un peu. Nous priâmes qu'on nous montrât l'appartement que je voulois louer. On nous y mena, & j'en fus fort contente. En effet, il étoit très-joli; il donnoit ſur le jardin, & étoit aſſez gai; mais quand il ne l'eût pas été, je l'aurois pris de même. Tous les lieux me devenoient égaux, pourvu que je m'éloignaſſe de ma ſœur. D'ailleurs, je devois porter par-tout le ver rongeur qui me dévoroit.

La perſonne qui occupoit cet appartement devoit le quitter dans trois ſemaines au plus tard. Je le retins pour ce temps-là; après quoi nous retournâmes chez Madame de Courville, à laquelle je rendis compte des arrangements que je venois de prendre.

L'effort que je m'étois fait pour ne point témoigner de foibleſſe devant ma ſœur, m'avoit tant coûté, que je penſai me trouver mal quand je fus ſeule; les larmes heu-

reuſement s'étant fait un paſſage, j'en répandis avec abondance : elles me ſoulagerent, & diminuerent un peu l'étouffement qui m'oppreſſoit. J'approuvai le parti que j'avois pris; je me félicitai de mon courage, & ces idées ranimerent mes forces abattues; mais la penſée de me ſéparer de M. d'Ozincour venant tout-à-coup ſe préſenter à mon eſprit, je retombai dans mon premier état, & j'eus beſoin de me retracer l'amitié de ma ſœur, pour m'aider à achever mon ſacrifice.

Il y avoit long-temps que nous n'avions vu M. d'Orzinville, parce qu'il avoit été obligé, quelque temps avant la maladie de ma ſœur, de partir pour une des terres de ſon oncle, qui venoit de mourir, & dont il étoit l'unique héritier. Il y paſſa beaucoup de temps pour l'arrangement de ſes affaires. Il apprit, en arrivant à Paris, que ma ſœur avoit eu la petite vérole. Son premier ſoin fut de venir chez Madame de Cour-

ville. Il parut enchanté de trouver ma ſœur ſi bien rétablie ; il lui en marqua ſa joie.

Ozincour, qui étoit alors ſûr du cœur de ma ſœur, n'étoit plus jaloux de M. d'Orzinville, & lui témoignoit même de l'amitié toutes les fois qu'il le rencontroit chez Madame de Courville. Il n'en étoit pas de même d'Orzinville. Je vis bien qu'il étoit auſſi malheureux que moi, & je l'en plaignis davantage. Je remarquai aiſément qu'il s'appercevoit d'une grande différence entre la manière dont M. d'Ozincour étoit avec lui, & celle dont il le traitoit quatre mois auparavant. D'ailleurs, cette paix & cette ſérénité, que la ſûreté de ſon bonheur répandoit ſur le viſage & dans toutes les actions du Comte, aſſuroient Orzinville du triomphe de ſon rival ; mais en homme ſage & reſpectueux, il n'en témoigna rien à ma ſœur : ſes viſites ſeulement devinrent moins fréquentes, & il ne chercha point à troubler la féli-

cité de celle qu'il aimoit assez pour préférer son bonheur au sien, comme il l'a bien prouvé depuis.

Cependant le temps s'écouloit. J'avois déjà acheté des meubles pour mon appartement de Belle-Chasse; je commençois même à les y envoyer, & j'étois sur le point d'aller m'y enfermer, quand Ozincour vint nous dire qu'on devoit rapporter le lendemain le procès de son pere, & qu'il seroit probablement jugé dans la semaine. Cette nouvelle mit ma sœur dans les plus grandes alarmes; elle craignoit qu'il ne le perdît; mais le Comte appréhendoit encore davantage qu'il ne le gagnât, parce que devenant très-riche par le gain de ce procès, puisque la substitution le regardoit, il y avoit lieu de croire que son pere ne consentiroit pas à son mariage avec elle. En effet, ma sœur avoit fort peu de bien, & il étoit vraisemblable que M. d'Ozincour chercheroit pour son fils, ou une fille d'une grande

naiſſance, ou une riche héritiere. Ils eurent ſur cet objet les débats les plus tendres & les plus nobles; mais quel que dût être leur ſort, ils s'aimoient, ils étoient vertueux. Leur malheur pouvoit-il jamais être complet? Quelle différence de leur poſition à la mienne! Ma paſſion étoit ſans eſpoir, & mes regrets mêmes devenoient un objet de remords pour moi.

Ma ſœur avoit exigé que je n'allaſſe point m'établir à Belle-Chaſſe que le procès de M. d'Ozincour ne fût jugé. Malgré ma répugnance à attendre ce moment, qui ne pouvoit que m'affliger, quel qu'en pût être l'iſſue, je n'oſai la refuſer; je craignois non-ſeulement de la déſobliger, mais auſſi que ma réſiſtance ne lui parût trop extraordinaire, pour ne pas chercher à en deviner le motif, & qu'elle ne vînt enfin à le découvrir. Je reſtai donc quelques jours de plus que je ne comptois chez Madame de Courville, & ces jours me

parurent des ſiecles, tant je deſirois m'éloigner d'un lieu où chaque inſtant étoit un nouveau tourment pour moi.

Le moment de ma délivrance arriva enfin. Ozincour écrivit un billet à ma ſœur, pour lui apprendre le gain du procès de ſon pere, & peu d'heures après, il vint lui-même lui confirmer cette heureuſe nouvelle. Ma ſœur étoit tranſportée de joie, & malgré les triſtes preſſentiments du Comte, elle ſe flattoit que la brillante fortune de ſon amant ne ſeroit point un obſtacle à leur union. Pour moi, je fis mon compliment à ma ſœur & à Ozincour avec le plus d'apparence de gaieté qu'il me fut poſſible, & heureuſement ils étoient trop occupés l'un & l'autre de l'intérêt de leur amour, pour remarquer ma contrainte. Ainſi leur paſſion réciproque ſervit de voile à la mienne, & m'évita, de la part de ma ſœur, des reproches que je ne méritois que trop. Je fis enſuite mes adieux au Comte. Il me

parut véritablement touché du parti que j'avois pris.

La nuit qui ſuivit cet événement, & qui précéda mon départ pour Belle-Chaſſe, fut affreuſe pour moi. Je n'en avois point encore éprouvé de plus cruelle depuis celle où j'avois oſé m'avouer, mais trop tard ſans doute, mes ſentiments pour Ozincour. Je le quittois; il alloit être uniquement occupé des moyens de parvenir à poſſéder ma rivale ; cette rivale étoit ma ſœur, & je prévoyois que ſa confiance en moi ne me laiſſeroit ignorer aucune des démarches de ſon amant, pour leur bonheur mutuel ; qu'elle compteroit me faire partager ſa joie ou ſes tendres inquiétudes, tandis que chacune de ſes lettres me plongeroit un poignard dans le ſein ; je me repréſentois même déjà le Comte aux genoux de ſon pere, pour le conjurer de ne pas s'oppoſer à ſa félicité, & ce dernier cédant aux deſirs de ſon fils, par la tendreſſe qu'il avoit

pour lui. Je voyois enfin ma ſœur s'unir à ſon amant, tandis qu'accablée par le plus affreux déſeſpoir, je ſerois forcée d'être témoin de leur bonheur, & même de leur en témoigner ma joie, ſans avoir la liberté d'aller cacher ma honte & ma douleur dans les déſerts les plus ſauvages.

Ces affligeantes idées me tourmenterent toute la nuit. Il me fut impoſſible de prendre un inſtant de repos, & dès qu'il fit jour, je me levai, quoique l'agitation que j'avois éprouvée, m'eût fatiguée au point qu'à peine étois-je en état de me ſoutenir : mais je ne pouvois trop hâter à mon gré le moment de quitter un lieu que je ne voyois plus qu'avec horreur, & où j'avois ſouffert depuis trois mois les chagrins les plus cuiſants en tout genre.

Quand je ſus que ma ſœur étoit éveillée, j'entrai dans ſa chambre pour lui faire mes adieux. Elle me parut auſſi affligée que ſurpriſe de mon empreſſe-

ment. Nous allâmes enſemble chez Madame de Courville. Je lui renouvellai tous les remerciements que je lui devois à tant de titres : elle ne put retenir ſes pleurs en me voyant prête à partir. Pour ma ſœur, elle fondoit en larmes ainſi que moi ; mais par des motifs bien différents des miens. Il fallut m'arracher de ſes bras, dans leſquels elle me tenoit étroitement ſerrée, & je n'ai de ma vie éprouvé tant de différents combats.

J'étouffois quand je montai en carroſſe, & le chemin me parut d'une longueur inſupportable. Je ſoupirois après Belle-Chaſſe, où j'eſpérois me trouver enfin rendue à moi-même, & libre de m'abandonner ſans contrainte à ma douleur ; mais je ne devois pas avoir cette triſte liberté de ſi-tôt.

Lorſque je fus arrivée, il me fallut eſſuyer les fades compliments & les ſoins minutieux de toutes les Religieuſes de la maiſon. L'une me demandoit

ſi je ne voulois rien prendre; une autre vouloit abſolument me donner le bras; prétendant que j'avois l'air fatiguée, & elle avoit aſſurément raiſon; une autre enfin dit qu'elle me trouvoit maigrie & changée, mais qu'elle ne doutoit pas que le bon air que j'allois reſpirer, & la paix dont je jouirois, ne me rendiſſent bientôt la ſanté. Madame la Marquiſe de B.... étoit comme Mademoiſelle quand elle eſt entrée ici, dit-elle à ſa compagne; vous le rappellez-vous, ma ſœur Agathe? Oh! pour cela oui, ma Mere, lui répondit cette derniere, je m'en ſouviens très-bien, les veilles & les plaiſirs de ce vilain monde, la pépiniere de l'enfer, l'avoient tuée. Elle ne dormoit point, & ne vivoit que de jus & de coulis, qui lui brûloient le ſang. Elle faiſoit peur; mais la vie réglée qu'elle mene avec nous, & la bonne nourriture, quoique ſimple, qu'elle prend, (car on eſt très-bien nourri ici, dit-elle en me regar-

dant) l'ont rétablie au point qu'elle n'eſt pas reconnoiſſable. Il en ſera de même de vous, Mademoiſelle, ajouta-t-elle en me ſerrant entre ſes bras. Ce ſeroit bien dommage, aſſurément, qu'une auſſi aimable perſonne reſtât toujours languiſſante; mais il faut eſpérer que le Seigneur vous guérira. Toute la Communauté fera une neuvaine pour vous, & je vous donnerai un Scapulaire qui vous délivrera de tous maux, en l'appliquant ſur votre poitrine, & en ayant ſoin de réciter tous les jours les prieres que je vous indiquerai.

Je ne pus me défendre d'écouter tous ces propos, que j'étois ſi peu en état d'entendre, & pluſieurs autres du même genre, pendant près de deux heures, qu'on fut à porter mes paquets du carroſſe dans ma chambre, & à m'inſtaller dans mon appartement. On me prévint qu'on viendroit me prendre après le dîné, à l'heure que je deſirerois, pour me mener faire des viſites aux Dames

qui demeuroient dans la maiſon ; mais ces viſites n'étoient point du tout dans mon arrangement, & j'étois bien loin de me ſentir en état de repréſenter. Je dis donc aux Religieuſes qui m'accompagnoient, que je les priois de trouver bon que je remiſſe ces viſites au lendemain, & de vouloir bien ſe charger de mes excuſes auprès de leurs Dames ; mais qu'étant très-laſſe, & n'ayant pas dormi la nuit précédente, j'allois tâcher de prendre un peu de repos. Ah ! cela eſt bien naturel, dit auſſi-tôt la mere Saint-Ambroiſe, en ſe retournant vers l'eſſain de Nones qui étoient à ſa ſuite. Elle vient de ſe ſéparer de ſa ſœur & d'une dame chez laquelle elle demeuroit, qui lui tient lieu de mere, & qui l'aime comme ſon enfant. Elle les regrette toutes deux, & c'eſt un grand ſacrifice qu'elle fait à Dieu de les quitter, pour venir le ſervir ici avec moins de diſtraction que dans le monde ; auſſi la bénira-t-il ſûrement, car elle l'aime

bien, & a un bon cœur. Hélas ! j'étois comme elle quand j'abandonnai ma chere tante pour venir ici ; mais Dieu m'a fait la grace de ſurmonter cette foibleſſe. Il vous accordera la même, Mademoiſelle, à ce que j'eſpere ; vous le méritez bien. En prononçant ces derniers mots, elle s'inclina profondément devant moi ; enſuite elle dit à ſes compagnes que j'avois beſoin de repos, & qu'il falloit me laiſſer ſeule. J'attendois ce moment avec la plus vive impatience ; je leur fis mes remerciements, après quoi je les reconduiſis & fermai la porte ſur elles avec bien plus de plaiſir que je n'en avois eu à les voir entrer dans ma chambre.

La contrainte que je venois d'éprouver avoit été ſi grande, que lorſque j'en fus délivrée, je me crus pour un inſtant au comble de mes vœux : mais toutes les idées qui m'avoient tourmentée, ſur-tout depuis vingt-quatre heures, m'aſſiégerent bientôt de nouveau. Les

adieux de M. d'Ozincour ſe retracerent à mon eſprit ; l'attendriſſement que je lui avois vu en me quittant, répandoit dans mon ame une ſorte d'amertume mêlée de douceur, qui me faiſoit preſque regretter de m'être ſéparée de lui. Hélas ! diſois-je, ſans ma ſœur, il m'eût peut-être aimée ! Cette penſée me déchiroit le cœur, & je paſſai la plus grande partie de la journée dans un accablement inconcevable. Enfin je me couchai, & l'extrême fatigue m'ayant procuré du ſommeil, je me trouvai le lendemain beaucoup moins foible de corps, & plus courageuſe. On vint me dire à mon réveil que Mademoiſelle d'Ozincour demandoit à me voir. Ce nom ſeul me fit treſſaillir, & je craignois beaucoup ſa vue dans le déſordre où j'étois. Cependant je n'oſai la refuſer, à cauſe de ſon frere, & de l'amitié que ma ſœur avoit pour elle ; mais je pris le parti de la recevoir dans mon lit, pour lui dérober au moins

l'impreſſion qu'elle feroit ſur moi.

Ce que j'avois prévu arriva ; le ſon ſeul de ſa voix, qui avoit quelque rapport avec celui de ſon frere, me troubla ; & quoique je ne la viſſe qu'à peine, ſes traits, trop reſſemblants à ceux qui étoient ſi bien gravés dans mon cœur, & qui m'avoient forcée de venir m'enterrer dans un couvent pour les fuir, me cauſerent une ſi vive émotion, que dans le premier moment, je n'eus jamais la force de lui parler. Elle m'en fit de tendres reproches ; je m'en excuſai ſur l'extrême foibleſſe dont j'étois, & qui m'avoit empêchée de me lever pour recevoir ſa viſite, & de la prévenir la veille, comme je le devois, & comme je l'aurois ſouhaité. Elle me fit mille amitiés à ce ſujet, & me dit que toute ſa crainte étoit de m'incommoder ; mais que l'extrême deſir qu'elle avoit de me voir, ne lui avoit pas permis de différer ce plaiſir plus long-temps.

Pendant ce court entretien, je me remis un peu de mon trouble; & après lui avoir fait mon compliment ſur le gain du procès de M. ſon pere, je lui dis des nouvelles de ſon frere & de ma ſœur, & lui témoignai le regret qu'ils avoient d'être privés depuis ſi long-temps du plaiſir de la voir. Elle me répondit, en ſoupirant que la liberté lui étoit rendue de la veille, & que c'étoit même à cette liberté qu'elle devoit l'avantage d'être auprès de moi; car deux jours plutôt, elle ne l'auroit pas eu. Elle m'ajouta enſuite qu'elle avoit écrit la veille à ma ſœur, & qu'elle ne doutoit pas qu'elle ne vînt à Belle-Chaſſe dans la journée, ainſi que ſon frere; que ſon pere lui avoit même accordé la permiſſion de les voir dans une chambre en dehors du couvent, qu'une Dame de ſa connoiſſance, qui y avoit un appartement, vouloit bien lui prêter; qu'elle en profiteroit pour embraſſer les deux meilleurs amis qu'elle

eût au monde, & les entretenir plus à ſon aiſe, après une auſſi longue abſence.

Cette nouvelle ne pouvoit que m'affliger, puiſque j'allois me trouver preſqu'indiſpenſablement obligée de voir dans le jour même, ce que j'avois voulu fuir en quittant la maiſon de Madame de Courville; mais j'eus grand ſoin de n'en rien témoigner: je pris ſeulement ſur le champ la réſolution de garder mon lit toute la journée, & je priai Mademoiſelle d'Ozincour de vouloir bien ſe charger de mes excuſes auprès de ma ſœur, en lui témoignant mes regrets de ne pas aller la trouver comme je l'aurois deſiré, mais que ma foibleſſe ne me le permettoit pas, & que je ne comptois pas me lever; qu'elle n'eût cependant point d'inquiétude, parce que je me portois bien d'ailleurs, & que dès que je ſerois en état d'aller au parloir, je ne manquerois pas de le lui mander.

Mademoiſelle d'Ozincour me quitta peu de temps après, & je me ſentis délivrée d'un grand poids. La réſolution que je venois de prendre, de me priver volontairement du plaiſir de voir M. d'Ozincour (plaiſir cruel à la vérité, dans la poſition où j'étois, mais cependant toujours cher à mon cœur) me fit eſpérer que le temps fortifieroit mon courage, & que je parviendrois peut-être enfin à me guérir. Je fus néanmoins agitée toute la journée, en penſant que les ennemis de mon repos étoient ſi près de moi; je fus même tentée pluſieurs fois de les aller trouver, mais j'eus la force de réſiſter; & comme un acte de fermeté prépare à un ſecond, & le rend moins pénible, je fus encore plus contente de moi le lendemain, que je n'avois été la veille; car je reçus Mademoiſelle d'Ozincour ſans trouble, & l'entendis même parler de ſon frere & de ma ſœur ſans émotion. Elle me raconta qu'elle les

avoit vus tous deux, qu'ils étoient fort touchés de mon incommodité, & que ma ſœur ſur-tout étoit très-pénétrée de ce que ma ſanté ne m'avoit pas permis de la venir joindre. Quelques momens après, je reçus un billet de cette derniere, qui me marquoit qu'elle eſpéroit avoir dans la journée des permiſſions pour entrer dans mon couvent, & que ſi elle en avoit, elle viendroit dès le lendemain dîner avec moi. Elle me prioit en même-temps de lui donner des nouvelles de ma ſanté, dont elle étoit très-inquiete. Je lui mandai que j'étois beaucoup mieux que la veille, & que je l'attendrois avec plaiſir. Cet arrangement me convenoit beaucoup mieux, en effet, que d'aller à un parloir où Ozincour auroit pu ſe rencontrer avec ma ſœur, en venant demander la ſienne; & ce que je redoutois le plus dans le monde, étoit de les voir enſemble. La propoſition de ma ſœur me plut donc infiniment; auſſi l'acceptai-je

ſans héſiter. J'aurois encore mieux aimé, à la vérité, qu'elle différât ſa viſite, du moins pendant quelques jours, pour donner à mon ame le temps de ſe calmer; mais comme j'en ſentis l'impoſſibilité, je préférai la maniere qui étoit la moins affligeante, & en même-temps la moins dangereuſe pour moi.

Depuis que j'étois à Belle-Chaſſe, je n'avois encore vu que Madèmoiſelle d'Ozincour & les Religieuſes du couvent. Ma prétendue foibleſſe m'avoit même diſpenſée de garder ces dernieres long-temps dans ma chambre; de façon que j'étois preſque toujours reſtée ſeule. J'avois profité de ma ſolitude pour réfléchir ſur ma poſition, & ſur l'extravagance d'une paſſion qui ne pouvoit jamais me rendre que malheureuſe ou coupable, & même toutes les deux enſemble, dans quelque ſituation que je me trouvaſſe. Je pris donc la ferme réſolution de m'en guérir à quelque prix que ce pût être, & pour cet effet,

de ne pas me permettre de m'arrêter à la moindre penſée capable de me rappeller ce que je devois oublier pour toujours. J'eus d'autant moins de peine à prendre ce parti, qu'étant ſéparée des objets propres à entretenir en moi l'ardeur que je voulois éteindre, rien ne s'oppoſoit à l'effet que le temps & la raiſon font néceſſairement, en pareille circonſtance, ſur une tête bien faite. Mais pour parvenir à chaſſer plus facilement de mon imagination tout ce qui pouvoit avoir rapport à la paſſion que je cherchois à vaincre, je me regardai comme mon plus grand ennemi. Je me promis en conſéquence de ne pas m'abandonner à moi-même un ſeul inſtant, & de profiter de ma retraite pour acquérir réellement des connoiſſances que je n'avois juſqu'alors effleurées que par vanité. Je fus fidelle à ce plan de conduite tout le temps que je reſtai à Belle-Chaſſe, & j'en tirai les plus grands ſecours : car c'eſt au travail (le remede

le plus efficace de tous contre l'amour) bien plutôt qu'aux réflexions ſtériles avec leſquelles je fis un divorce total, que j'ai dû pendant pluſieurs mois la paix, dont j'étois parvenue à jouir, & dont je jouirois ſans doute encore, ſi je n'avois pas trop tôt préſumé de mes forces.

Ma ſœur vint le lendemain dîner avec moi, comme elle me l'avoit promis. Elle s'attendrit en me voyant changée & abattue. Elle me reprocha d'avoir voulu la quitter, me ſentant incommodée; je douterois preſque, pourſuivit-elle, de votre attachement, puiſque vous craignez ſi peu de m'affliger, & de me donner de l'inquiétude. Cette tendre ſœur me combla d'amitiés, & non-ſeulement je les reçus moins froidement que je n'avois fait depuis trois mois, mais j'oſai même lui en marquer à mon tour ſans rougir : ce qui me perſuada que je commençois à être digne des ſiennes, & que par conſéquent

mon cœur étoit moins coupable. Je la raſſurai ſur ma ſanté. Je me portois en effet beaucoup mieux que lorſque j'étois venue au couvent, parce que je ne me trouvois pas dans un état auſſi violent. Enſuite elle me dit qu'il étoit arrivé pluſieurs événements depuis que nous ne nous étions vues, dont elle avoit à m'inſtruire.

Mademoiſelle d'Ozincour, continua-t-elle, que j'ai enfin embraſſée hier, après une abſence auſſi longue que cruelle pour nous deux, m'a appris que ſon pere, en lui faiſant part du gain de ſon procès, lui avoit enfin rendu la liberté, mais à une condition ſi rigoureuſe, que ſans ſon frere & moi, elle regretteroit ſa captivité. Cette condition a été de renoncer pour jamais au fils du Marquis de Ferval. Ma malheureuſe amie s'eſt jettée vainement aux pieds de ſon pere, pour le ſupplier de ne pas exiger d'elle un tel ſacrifice. Les prieres de ſa fille ne l'ont point attendri;

tendri ; il eſt reſté inflexible, & tout ce que Mademoiſelle d'Ozincour a pu obtenir de lui, c'eſt qu'il ne la forceroit point à ſe marier. De ſon côté, elle lui a promis de ne jamais épouſer le Comte de Ferval ſans ſon conſentement, & de n'entretenir aucun commerce avec celui qu'elle n'avoit cependant aimé que de ſon aveu, & dans l'eſpoir de lui être unie un jour. Le récit de cette triſte converſation fut ſouvent interrompu par ſes larmes, auxquelles je mêlai les miennes.

Comme M. d'Ozincour, ajouta ma ſœur, étoit déjà avec mon amie depuis long-temps quand j'arrivai, je ne fus point témoin de ſes premiers tranſports de joie ; mais j'en jugeai aiſément par le plaiſir que je vis briller dans ſes yeux, lorſqu'il m'apprit qu'il avoit enfin la permiſſion de la voir. Il me découvrit hier au ſoir qu'il avoit fait part à mon amie de mes ſentiments pour lui ; mais ils ont eu tous deux la diſ-

crétion de n'en point parler devant moi, de crainte de me faire rougir, & j'ai été très-ſenſible à cette délicateſſe de leur part. Ma ſœur me dit enſuite que le Marquis d'Ozincour, ſûr maintenant, par le gain de ſon procès, de pouvoir établir ſon fils convenablement à ſa naiſſance, ne penſoit plus qu'à obtenir pour lui un Régiment. Quelque deſir qu'eût ma ſœur de voir ſon amant placé comme il le méritoit, elle ne pouvoit cependant s'empêcher de penſer que ſi M. d'Ozincour eût perdu ſon procès, ſon fils n'ayant qu'une fortune médiocre à attendre, auroit pu l'épouſer; mais les grands biens dont il devenoit poſſeſſeur, détruiſoient toutes ſes eſpérances, ou du moins les rendoient très-incertaines. Elle s'en affligea avec moi, & me dit que ſon amant lui avoit juré mille fois de ne jamais accepter d'autre compagne que celle que ſon cœur s'étoit choiſie; mais qu'il craignoit que ſon pere ne mît un obſta-

cle inſurmontable à ſes deſirs.

Je paſſai une partie de la journée à m'entretenir avec ma ſœur de ce qui l'occupoit uniquement, & j'eus tout lieu d'être ſatisfaite de moi : car je ſoutins cette converſation avec beaucoup plus de calme que je n'avois oſé m'en flatter, & cet eſſai me donna du courage pour l'avenir. Ma ſœur me parla auſſi des regrets qu'avoit Madame de Courville, & de ceux de M. d'Ozincour, de ne plus me voir. Je gliſſai promptement ſur ceux de ce dernier, de crainte de me trahir, mais je m'étendis beaucoup ſur la reconnoiſſance que je conſerverois toute ma vie des bontés dont Madame de Courville m'avoit comblée, & ſur le tendre attachement que j'avois pour elle. Je priai ma ſœur de l'en aſſurer de ma part.

Comme elle étoit ſur le point de me quitter, pour aller voir Mademoiſelle d'Ozincour, cette derniere nous fit de-

mander ſi elle ne nous troubleroit point en venant nous trouver. Nous aſſurâmes la perſonne qui venoit de ſa part, qu'elle nous feroit au contraire grand plaiſir. Mademoiſelle d'Ozincour arriva peu de moments après. Elle étoit pâle & tremblante, & nous ne doutâmes point qu'il ne lui fût arrivé quelque événement fâcheux. En effet, elle répondit à ma ſœur, qui lui demanda avec effroi ce qu'elle avoit, en la ſerrant tendrement entre ſes bras, qu'elle venoit d'apprendre la nouvelle la plus affreuſe & la plus inattendue. Liſez, dit-elle à ſon amie, en lui donnant deux lettres qu'elle tira de ſon ſein, & en ſe jettant dans un fauteuil; mon frere vient de me les remettre : elles ſont pour moi le coup de la mort. Mademoiſelle n'eſt point de trop, ajouta-t-elle en me regardant; elle ne peut ignorer mes malheurs; & puiſque vous l'aimez, elle eſt digne de ma confiance. Elle a d'ailleurs l'ame trop ſenſible, pour ne pas

être touchée du comble de l'infortune de l'amie la plus tendre & la plus fidelle que vous puiſſiez jamais avoir.

La ſituation où étoit Mademoiſelle d'Ozincour nous perça le cœur. Nos premiers ſoins furent de la ranimer ; car elle étoit prête à tomber en foibleſſe ; & lorſqu'elle fut un peu remiſe, ma ſœur la pria de lui apprendre quel étoit le malheur qui la mettoit dans l'état violent où nous la voyions. Mon frere, nous répondit-elle, avec une voix entrecoupée par ſes ſoupirs, eſt venu me voir cette après-midi. Comme il avoit l'air fort triſte en m'abordant, je lui en ai demandé la cauſe. Hélas ! m'a-t-il dit, c'eſt la triſte nouvelle que j'ai à vous annoncer : c'eſt l'affliction que je ſens qu'elle vous cauſera, & que je partage bien vivement, qui me pénetre juſqu'au fond de l'ame. Je me ſuis auſſi-tôt écriée : M. le Comte de Ferval ſeroit-il mort ? Ne me cachez rien, je vous en conjure. Non,

ma ſœur, m'a répliqué mon frere avec vivacité; mais vous ne le verrez plus. En même-temps il m'a remis deux lettres, dont l'une étoit à ſon adreſſe, & l'autre pour moi. Elles ſont, m'a-t-il ajouté, du malheureux Ferval, avec lequel j'avois toujours entretenu commerce à l'inſu de mon pere & du ſien. Je lui avois écrit depuis peu, au ſujet de la perte du procès qui déſuniſſoit nos deux familles, pour lui témoigner combien j'en étois touché. Vous verrez par ſa réponſe qu'il ne doute pas de ma ſincérité; mais en même-temps le parti déſeſpéré qu'il prend. J'ai d'abord héſité ſi je vous remettrois la lettre qu'il m'a chargé de vous rendre, dans la crainte de vous cauſer un chagrin inutile; mais j'avoue que le ſentiment m'a emporté, & que je n'ai pu refuſer cette derniere preuve d'attachement à un ancien ami, que vous honorez de votre tendreſſe, & qui en eſt ſi digne.

J'étois reſtée immobile pendant tout

ſon récit ; je n'avois même oſé reſpirer, dans la crainte de perdre quelques-unes de ſes paroles, quoiqu'elles fuſſent autant de coups de poignard pour moi. Mais que ſuis-je devenue, après avoir lu la lettre du Comte de Ferval, adreſſée à mon frere ! J'ai ſenti mon ſang ſe glacer dans mes veines ; un tremblement univerſel s'eſt emparé de tous mes membres, une pâleur mortelle s'eſt répandue ſur mon viſage, & mon frere a cru que j'allois expirer. L'effroi que je lui ai cauſé, l'a fait courir auſſitôt, pour aller chercher du ſecours ; mais la crainte qu'on ne voulût ſavoir ce qui m'avoit mis dans l'état où j'étois, m'a fait raſſembler le peu de forces qui me reſtoient, pour le prier en grace de n'appeller perſonne. Après quelques moments, j'ai repris tout-à-fait mes ſens, & j'allois décacheter en tremblant la lettre que Ferval m'avoit adreſſée, quand je me ſuis reſſouvenue de la promeſſe indiſcrete que j'avois faite à mon pere.

Mais dans un état auſſi violent, pouvois-je avoir le courage de réſiſter au deſir de revoir encore une fois des caracteres ſi chers à mon cœur, & d'y lire les derniers adieux de mon amant? J'ai donc rompu mes ſerments; j'ai ouvert cette fatale lettre, qui confirmoit mon malheur. Je l'ai baiſée mille fois, en l'arroſant de mes larmes; mon frere y mêloit les ſiennes, ſans oſer tenter de me conſoler; & nous ſerions encore enſemble, ſi la crainte d'être ſurpriſe avec lui dans le déſordre où j'étois, ne m'avoit obligée de m'en ſéparer. En effet, ſi l'on en eût rendu compte à mon pere, il auroit ſûrement formé des ſoupçons, qu'il eſt également important à mon frere comme à moi de ne pas lui faire naître. Voyez, dit enſuite Mademoiſelle d'Ozincour à ma ſœur, comment s'exprime le plus vertueux & le plus infortuné des hommes. Ces lettres m'ont fait tant d'impreſſion, qu'elles ne ſont jamais ſorties de ma mémoire,

& les voici telles que je me les rappelle.

LETTRE du Comte de Ferval à Monſieur d'Ozincour.

» Celui qui m'aime au point de me
» plaindre d'un malheur dont il devroit
» triompher, & qui m'eſtime aſſez pour
» m'en aſſurer, ſans me ſoupçonner de
» pouvoir douter de ſa ſincérité, mé-
» rite ſans doute de ma part un atta-
» chement éternel. Auſſi le lui conſer-
» verai-je toute ma vie, dans quelque
» lieu que le ciel m'ait deſtiné à paſſer
» le reſte de mes triſtes jours. C'eſt
» pour vous donner une preuve de la
» confiance que cet attachement m'inſ-
» pire, que j'oſe vous charger de re-
» mettre à Mademoiſelle d'Ozincour le
» dernier adieu du plus tendre, du plus
» ſoumis & du plus malheureux des
» hommes. Penſez quelquefois à moi,
» plaignez le ſort affreux d'un proſcrit,

» qui, par l'exil volontaire auquel il ſe
» condamne, vous prouvera qu'il n'é-
» toit pas indigne d'être votre ami, &
» l'époux de votre incomparable ſœur.
» Ce ſeroit vainement que vous cher-
» cheriez à découvrir le lieu de ma re-
» traite. Vous n'entendrez plus parler
» de moi; mais je ne vous oublierai ja-
» mais. Adieu, mon cher Ozincour.

Du même à Mademoiſelle d'Ozincour.

» Le jouet infortuné des caprices du
» ſort, Mademoiſelle, dépouillé de la
» fortune qui pouvoit le rendre digne
» de vous, (ſi un Mortel pouvoit l'être)
» mais plus affligé mille fois d'être la
» cauſe, quoiqu'innocente de tous vos
» maux, oſe cependant encore vous
» adreſſer ſon dernier hommage. Je ne
» méritois pas, ſans doute, le bonheur
» qui m'étoit deſtiné dans des temps
» plus heureux. Le ciel m'a puni d'avoir
» été aſſez préſomptueux pour y aſpi-

» rer. C'eſt lui qui a allumé cette guerre
» fatale entre votre pere & le mien,
» dont nous ſommes les triſtes victi-
» mes. Je me flatte que vous connoiſſez
» aſſez le cœur où vous régnez, pour ne
» pas le ſoupçonner de regretter la for-
» tune, mais une félicité que l'empire
» de l'Univers ne pourroit remplacer.
» Je ſuis bien loin cependant de cher-
» cher à vous attendrir en faveur d'un
» malheureux qui perd tout en vous
» perdant. C'eſt au contraire pour vous
» armer contre moi-même que je vous
» écris. Pardonnez à l'amour que vous
» m'avez inſpiré, les ſoins que j'ai pris
» pour vous plaire, & le funeſte avan-
» tage que j'ai eu d'y réuſſir. Il a fait
» votre malheur, & rend par-là le mien
» inſupportable. C'eſt pour expier ce
» crime que je me condamne à un exil
» éternel, & que je m'arrache des lieux
» où la violence de ma paſſion l'em-
» porteroit peut-être ſur ce que je vous
» dois, & ſur ce que je me dois à moi-

» même. Mon devoir déformais eſt de
» vous fuir, pour ne plus troubler la
» paix d'une vie ſi précieuſe, que je
» n'ai déjà que trop empoiſonnée. Ou-
» bliez-moi; c'eſt votre amant qui vous
» en conjure. Effacez de votre ſouve-
» nir, s'il eſt poſſible, juſqu'à ſon nom.
» Faites le bonheur, par le don de vo-
» tre main, d'un mortel plus digne de
» vous poſſéder, que celui qu'un ſort
» barbare oblige d'y renoncer pour ja-
» mais. Jouiſſez des belles deſtinées que
» méritent vos vertus; que le ciel ajoute
» à vos jours tous ceux que mon déſeſ-
» poir retranchera des miens. Si j'ap-
» prends que vous êtes heureuſe, je
» les terminerai ſans regret. Tels ſont
» les adieux de celui qui a oſé porter
» ſes vœux juſqu'à vous, qui a oſé vous
» le déclarer, qui oſe encore vous le
» dire pour la derniere fois, & qui va
» condamner pour jamais au ſilence un
» amour qui ne peut plus faire votre
» félicité «.

La lecture de ces lettres, propres à toucher le cœur le plus insensible, replongea presque Mademoiselle d'Ozincour dans le même état où elle étoit auparavant. Ses sanglots l'étouffoient, & nous nous sentions si touchées nous-mêmes, que nous n'avions pas la force de la consoler. D'ailleurs il n'en étoit pas temps; on eût tenté en vain d'appaiser alors une douleur si juste. Nous nous affligeâmes donc avec elle. C'étoit en effet le seul soulagement que nous pussions apporter à ses peines, & qu'elle fût susceptible de recevoir. L'heure forçant ma sœur, à son grand regret, de quitter son amie, dans l'affreuse situation où elle la laissoit, elle me la recommanda, & mon projet n'étoit assurément pas de l'abandonner, quand ce n'eût été que par simple humanité. Nous restâmes ensemble toute la soirée; & lorsque Mademoiselle d'Ozincour retourna dans son appartement, je l'y suivis, & restai auprès d'elle jus-

qu'à ce que la fatigue & la douleur l'accablaſſent au point de la provoquer au ſommeil, Je me mis au lit en rentrant chez moi; mais j'avois l'imagination ſi remplie de la cruelle ſituation de Mademoiſelle d'Ozincour, & du déſeſpoir de ſon amant, que je dormis très-peu. Quand je comparois la poſition de Mademoiſelle d'Ozincour avec la mienne, je me trouvois preſque heureuſe, & je ne concevois pas comment j'oſois me plaindre de mon ſort.

Dès que je ſus que Mademoiſelle d'Ozincour étoit éveillée, je volai chez elle, & la trouvai à peu près dans le même état que la veille. Je ne la quittai que lorſqu'on vint l'avertir que ſon frere la demandoit, & j'eus le courage de ne pas l'accompagner. Ma ſœur ſe rendit à Belle-Chaſſe l'après-midi, & je fus la trouver au parloir avec ſon amie. Je commençois à la voir ſans peine, ce qui me fit eſpérer que dans peu ſa vue me ſeroit auſſi agréable que quatre mois auparavant.

Il y avoit déjà plus d'un mois que j'étois au Couvent ſans en être ſortie une ſeule fois. Ma ſœur y venoit très-ſouvent, non-ſeulement pour moi, mais pour conſoler ſon amie qui étoit toujours dans la plus vive affliction. Elle me demandoit chaque fois quand j'irois chez Madame de Courville, qu'un gros rhume empêchoit de ſortir, & elle me reprochoit mon indifférence pour une femme qui méritoit tant de reconnoiſſance de notre part. Je m'excuſois du mieux que je pouvois ſur ma mauvaiſe ſanté, & je reculois par ce moyen de jour en jour celui où je devois aller chez Madame de Courville, dans la crainte d'y trouver Ozincour, n'étant pas encore aſſez ſûre de moi, pour m'expoſer au danger de le voir.

On vint un matin, d'aſſez bonne heure, me dire que ma ſœur m'attendoit au parloir de Mademoiſelle d'Ozincour. J'y courus auſſi-tôt, & j'y trouvai cette derniere, à laquelle ma ſœur s'étoit

chargée d'apprendre que M. d'Ozincour avoit obtenu un Régiment. Je leur en fis mon compliment à toutes deux : mais il me parut qu'elles étoient peu ſenſibles à cette faveur. Ozincour craignoit d'une part, à ce que nous dit ma ſœur, que ſon pere n'attendît ce moment pour le marier, & qu'il ne fût ſur le point d'eſſuyer à ce ſujet les plus grandes perſécutions ; de l'autre, qu'étant obligé d'aller tous les ans paſſer ſix mois à ſon Régiment, il ne fût ſéparé, la moitié de l'année, des perſonnes qui lui étoient les plus cheres. Ces deux circonſtances mêloient beaucoup d'amertume à ſa joie. Ma ſœur la partageoit, & le plaiſir qu'elle reſſentoit de l'avancement de ſon amant, étoit bien contrebalancé par les peines qui l'accompagnoient. Pour Mademoiſelle d'Ozincour, elle étoit trop abſorbée par ſa douleur pour être ſenſible à aucun événement heureux, & elle n'enviſagea dans la grace qu'on venoit d'accorder à ſon frere, que le cha-

grin d'être privée d'un ami qu'elle regardoit comme ſon unique reſſource.

Comme ma ſœur nous dit, dans le courant de la converſation, que le Comte devoit ſe rendre le lendemain à Verſailles pour faire ſes remerciements, je me déterminai ſur le champ à prendre ce jour-là pour aller dîner chez Madame de Courville, ſûre de n'y point trouver celui dont mon cœur redoutoit encore la vue. J'en prévins ma ſœur, qui m'en témoigna la plus grande joie.

Madame de Courville m'envoya ſon carroſſe le lendemain matin, & je me rendis chez elle de fort bonne heure. Cette digne femme me reçut comme ſi j'euſſe été ſa fille. Elle me ſerra entre ſes bras, & me fit mille carreſſes. J'en fus attendrie juſqu'au fond du cœur. Je voulus lui parler de ma reconnoiſſance de toutes les bontés dont elle me combloit; mais elle me ferma la bouche, en me diſant qu'elle ne deſiroit que mon

amitié ; qu'elle ſeule pouvoit la payer de la tendreſſe qu'elle avoit pour moi, & que tout autre ſentiment de ma part ſeroit pour elle une offenſe.

La journée ſe paſſa très-bien. La petite émotion même que je ſentis en entrant chez Madame de Courville, & en revoyant des lieux où j'avois tant ſouffert, dura peu, & je la ſurmontai facilement. Madame de Courville me trouva beaucoup mieux, que lorſque je l'avois quittée pour aller à Belle-Chaſſe, & me dit que pour achever de me rétablir, il falloit abſolument que j'allaſſe à la campagne avec elle & ma ſœur, le printemps ſuivant. Il m'étoit impoſſible de refuſer cette propoſition, ſans manquer à Madame de Courville. Auſſi parus-je l'accepter ſans héſiter : mais j'étois bien déterminée à ne tenir parole, qu'au cas que M. d'Ozincour fût parti pour ſon Régiment, & que je me ſentiſſe aſſez de force pour ſoutenir la converſation habituelle de ma

ſœur, que je prévoyois bien qui m'entretiendroit ſans ceſſe de ſon amant ; que ſi au contraire l'abſence du Comte n'étoit pas certaine, je chercherois des prétextes pour éloigner ce voyage, & même pour ne le point faire du tout. Quand je quittai ma ſœur & Madame de Courville, elles me prierent de n'être pas à l'avenir auſſi long-temps ſans les voir que j'avois été. Je le leur promis, mais toujours avec ma reſtriction mentale ; c'eſt-à-dire que je m'aſſurerois bien, auparavant de venir chez Madame de Courville, que je ne courrois point le riſque d'y rencontrer Ozincour.

Je rentrai le ſoir dans mon couvent avec le plus grand plaiſir : c'étoit pour moi l'aſyle de la paix & du bonheur, & je ne m'y ſuis pas ennuyée un inſtant pendant tout le temps que j'y ai demeuré. Mademoiſelle d'Ozincour étoit preſque la ſeule perſonne que je viſſe ; ſes bonnes qualités euſſent déterminé

mon choix, quand ſes malheurs ne m'euſſent pas attachée à elle. En effet, c'étoit une fille accomplie, & qui méritoit bien d'être heureuſe. Auſſi ne tardai-je pas à prendre pour elle les mêmes ſentiments que ma ſœur. De ſon côté, elle me donnoit toutes ſortes de preuves de confiance.

J'appris peu de jours après, par Mademoiſelle d'Ozincour, que ſon frere devoit partir inceſſamment pour ſon Régiment, & que ſon pere le lui avoit mandé; cette nouvelle l'affligea beaucoup. Je perds la moitié de moi-même, me dit-elle, en le perdant; il eſt l'unique conſolation de ma vie dans les malheurs dont je ſuis accablée. Le lendemain ſon frere vint lui confirmer ce que ſon pere lui avoit marqué la veille. Le frere & la ſœur pleurerent beaucoup d'être obligés de ſe ſéparer. Ma ſœur, qui vint me voir deux jours après, n'étoit pas moins affligée qu'eux, & j'eus beaucoup de peine à la conſoler.

M. d'Ozincour avoit prié ſa ſœur d'obtenir de moi la permiſſion de me dire adieu avant ſon départ. J'avois bien ſenti qu'il n'étoit pas poſſible que je refuſaſſe de le voir. Quelle raiſon, en effet, aurois-je pu alléguer pour m'en diſpenſer. Et en n'en donnant point, qu'auroient penſé, d'un caprice auſſi déplacé, les trois perſonnes auxquelles j'avois tant d'intérêt de cacher mon ſecret ? J'avois donc répondu à Mademoiſelle d'Ozincour que je verrois ſon frere avec plaiſir, & qu'elle pouvoit me faire avertir quand il viendroit à Belle-Chaſſe.

Quand je fus ſeule, je frémis de l'engagement que je venois de prendre, quoiqu'il fût indiſpenſable. Quoi ! dis-je, moi qui n'oſe aller chez Madame de Courville, dans la crainte d'y rencontrer Ozincour, j'irai le trouver ! que deviendrai-je ? Comment lui dérober mon émotion, ainſi qu'à ſa ſœur ? Et s'ils s'en apperçoivent, quelle honte pour moi !... Je ſuis perdue, ſi je vois

le Comte..... Non, je ne les verrai point, & je prétexterai une incommodité ſubite, pour ne point m'expoſer à ſa vue. Telle fut ma réſolution, ſur laquelle je ne variai point, mais qui n'empêcha pourtant pas que je ne paſſaſſe trois jours dans une agitation ſans égale. Je croyois à tout moment qu'on alloit m'avertir que Mademoiſelle d'Ozincour m'attendoit à ſon parloir, & que ſon frere étoit avec elle. Cette cruelle attente me ravit la paix dont je jouiſſois depuis quelque temps, & me replongea dans le trouble. Plus je me ſentois émue, moins je me trouvois en état de paroître devant M. d'Ozincour; & plus je me confirmois dans le parti que j'avois pris de ne le point voir.

Enfin le moment critique arriva. On vint me dire que Mademoiſelle d'Ozincour étoit au parloir avec ſon frere, & qu'elle me prioit de m'y rendre. Quoique je fuſſe préparée depuis trois jours à ce meſſage, il me fit une ſi grande

impreſſion, qu'il me prit auſſi-tôt un tremblement univerſel. Je rougis, je pâlis, & il me fut très-aiſé de perſuader à la femme de chambre de Mademoiſelle d'Ozincour, que je m'étois trouvée mal, & qu'il m'étoit impoſſible d'aller joindre ſa maîtreſſe Je la chargeai ſeulement, en balbutiant, de faire mes excuſes à M. d'Ozincour, & de lui témoigner mes regrets de ne pouvoir l'aller trouver.

Je me ſentis délivrée d'un grand poids, quand je me vis échappée du péril que j'avois couru. Je reſpirai, & la certitude d'être ſix mois ſans riſque de voir le Comte, répandit un calme dans mon ame, dont je jouis d'autant mieux, que je venois d'eſſuyer un grand orage. J'eſpérai qu'une abſence auſſi longue me guériroit entiérement, & qu'au retour d'Ozincour, je pourrois le rencontrer ſans danger. Je me flattai même que je parviendrois à le voir s'unir à ma ſœur, s'il étoit aſſez heureux pour l'obtenir de ſon pere, ſans être tourmentée par le

poiſon de la jalouſie qui infectoit encore mon cœur.

Dès que M. d'Ozincour fut ſorti, ſa ſœur vint me trouver en hâte, & toute alarmée, pour s'informer de ce qui m'étoit arrivé. Je l'aſſurai que j'étois beaucoup mieux; que mon indiſpoſition n'avoit point eu de ſuite, & que mon ſeul regret étoit d'avoir été privée du plaiſir de voir ſon frere avant ſon départ. Mademoiſelle d'Ozincour me dit qu'il en étoit très-affligé, & qu'il l'avoit chargée de me témoigner la peine qu'il en reſſentoit. Elle me parla enſuite de la ſienne, & du chagrin que lui cauſoit ſa ſéparation d'avec ſon frere. Elle pleura beaucoup, & ce ſurcroît de malheur ne ſervit qu'à lui rappeller encore plus vivement celui qui répandoit tant d'amertume ſur ſa vie.

Le lendemain, en m'éveillant, je reçus une lettre de ma ſœur, qui m'apprenoit le départ du Comte; elle me prioit en même-temps d'aller dîner avec elle, n'ayant

n'ayant pas la force de me venir voir, non plus que Mademoiſelle d'Ozincour, dans l'état d'accablement où elle étoit; qu'elle n'avoit jamais eu plus beſoin de conſolation, & qu'elle l'attendoit de mon amitié. Je lui écrivis ſur le champ le billet le plus tendre, par lequel je lui témoignois la part ſincere que je prenois à ſes peines, & combien je m'eſtimois heureuſe de pouvoir les adoucir.

Comme je me coëffois, on m'apporta une ſeconde lettre, que je reconnus pour être de l'écriture de M. d'Ozincour. Heureuſement j'avois envoyé ma femme de chambre chez Mademoiſelle d'Ozincour, pour lui dire de ma part que j'allois dîner chez ma ſœur : car ſi elle eût été avec moi, elle ſe fût aiſément apperçue de l'émotion que cette lettre me cauſa. Je l'ouvris en tremblant, & j'y trouvai ces mots :

» Je n'éprouve que trop, Mademoi-
» ſelle, qu'un malheur n'arrive jamais

» ſeul. Un devoir rigoureux m'oblige de
» partir demain, & de me ſéparer pour
» long-temps des trois perſonnes qui me
» ſont les plus cheres. Je laiſſe ma ſœur
» accablée de la plus juſte douleur ; &
» quoique Mademoiſelle de Valcourt dai-
» gne me témoigner du regret de notre
» ſéparation, mon retour ſera peut-être
» encore plus fatal pour elle & pour moi.
» A tous ces maux, il s'en joint un, qui,
» pour être moins cruel en apparence,
» ne m'en eſt pas moins ſenſible. Il y a
» près de deux mois que je n'ai eu le
» bonheur de vous voir. Le dérange-
» ment de votre ſanté m'en a privé.
» Cette raiſon n'a fait qu'aggraver ma
» peine, & je pars ſans avoir eu la con-
» ſolation de vous dire adieu. Plaignez-
» moi, Mademoiſelle. Ne m'oubliez pas,
» je vous en conjure ; & croyez que
» vous ne pouvez honorer perſonne de
» votre ſouvenir, qui ait pour vous un
» zele plus ardent, & un attachement
» plus reſpectueux que le mien.

Si la réception de cette lettre m'avoit cauſé de l'émotion, la lecture m'en donna encore bien davantage. J'en parcourus toutes les lignes avec avidité ; & quoique j'euſſe voulu pouvoir m'arrêter à chaque mot, mes yeux, trop d'accord avec mon cœur, la lurent en un inſtant. Je ne me laſſois point de la relire ; je croyois y trouver à chaque fois quelque choſe de nouveau qui m'avoit échappé, & probablement plus de ſentiment que M. d'Ozincour n'avoit eu intention d'en exprimer. L'attachement de ma ſœur pour ce dernier, & celui qu'elle avoit pour moi, qui méritoit de ma part le plus tendre retour, me firent rougir de honte de la ſecrete joie que j'avois reſſentie, en me flattant un moment que le cœur de ſon amant pouvoit balancer entre nous deux : je déſavouai ſur le champ un plaiſir auſſi coupable, & je me promis bien de ne lui plus donner accès dans mon ame. Cependant je tenois toujours entre mes mains cette fa-

tale lettre, brûlant du desir de la relire encore, quoique je la susse déjà par cœur ; & me refusant néanmoins cette satisfaction, dans la crainte de donner trop d'aliment à un feu que je voulois éteindre. Ma femme de chambre rentra heureusement alors, & mit fin à ce combat, dont j'ai tout lieu de croire que je ne fusse pas sortie victorieuse, s'il eût duré plus long-temps. Je finis ma toilette à la hâte, parce qu'on vint me dire que le carrosse de Madame de Courville m'attendoit.

Je pris beaucoup sur moi, pour ne point relire la lettre du Comte en allant chez Madame de Courville. Je la tirois de ma poche, ensuite je l'y remettois, & je continuai ce petit manege, mêlé de foiblesse & de courage, jusqu'à ce que je fusse arrivée.

Je trouvai ma sœur fort abattue & fort affligée, non-seulement du départ de M. d'Ozincour, mais de ce qu'il lui avoit dit la veille des projets de son pere.

Elle me raconta que ce dernier avoit des vues ſur Mademoiſelle de Tourville pour ſon fils. C'étoit la même avec laquelle nous avions été en couvent, ma ſœur & moi. Elle avoit de la naiſſance & une très-grande fortune. Ainſi il étoit tout naturel que M. d'Ozincour deſirât pour ſon fils un parti auſſi avantageux. Il ne lui en avoit parlé que la ſurveille de ſon départ. Ozincour avoit ſupplié ſon pere de ne point penſer à le marier encore de ſi-tôt, ſe ſentant le plus grand éloignement pour ſe lier avec une perſonne qu'il ne connoiſſoit pas ; le Marquis lui avoit répliqué, avec un ſourire ironique, que quelque amourette ſans doute occupoit ſon cœur ; mais qu'un engagement plus ſérieux l'en guériroit ; qu'il eſpéroit le trouver, à ſon retour, diſpoſé à faire tout ce qu'un pere a droit d'attendre d'un fils bien né. Ayant prononcé ces derniers mots d'un ton aſſez ſec, M. d'Ozincour avoit quitté ſon fils, ſans attendre ſa réponſe, craignant proba-

blement qu'elle ne fût pas conforme à ſes deſirs. Le Comte étoit venu le ſoir apprendre cette triſte nouvelle à ma ſœur. Elle avoit augmenté l'amertume de leurs adieux : Ozincour ne s'étoit point encore déterminé ſur le parti qu'il prendroit, ſoit de ſe déclarer à ſon pere avant de partir, ſoit de lui écrire quand il ſeroit arrivé à ſon Régiment, avant qu'il eût fait aucune démarche pour le mariage dont il lui avoit parlé : & ils s'étoient ſéparés, ma ſœur & lui, dans la plus grande affliction.

Ma ſœur étoit uniquement occupée du ſort fatal qui l'attendoit, ſi M. d'Ozincour le pere exigeoit de ſon fils qu'il épouſât Mademoiſelle de Tourville. L'abſence de ſon amant lui en paroiſſoit moins cruelle, parce qu'elle retardoit ce funeſte moment. D'ailleurs, elle eſpéroit que pendant l'eſpace de ſix mois, il pourroit naître des circonſtances qui romproient les projets du Marquis d'Ozincour. Mademoiſelle de Tour-

ville, dont le deſpotiſme avoit déjà un peu diminué l'amitié qu'elle avoit d'abord inſpiré à ma ſœur, devint pour elle un objet odieux. Elle ne la vit plus que comme une rivale qui alloit lui enlever ce qui lui étoit le plus cher. Elle perdit à ſes yeux toutes les qualités qu'elle lui connoiſſoit, & il n'y eut plus que ſes défauts qui la frapperent.

Je paſſai ainſi toute la journée avec ma ſœur à écouter ſes plaintes, & à tâcher vainement de calmer ſes inquiétudes. Je ne lui fis point part de la lettre que j'avois reçue d'Ozincour, non-ſeulement dans la crainte qu'elle ne me demandât à la voir, & qu'elle ne lui parût trop tendre; mais auſſi parce que je ſentois qu'il ne me ſeroit pas poſſible de lui en parler ſans rougir, & que ma rougeur me décéleroit infailliblement.

Je n'avois preſque été avec Madame de Courville que le temps du dîné, n'ayant pas voulu quitter ma ſœur, qui avoit, en effet, beſoin de moi, & qui

n'étoit pas en état de reſter en compagnie. Quand je partis, Madame de Courville me fit de tendres reproches ſur le peu de moments que je lui avois donnés, & m'engagea à lui promettre de réparer inceſſamment mes torts, en venant un jour exprès pour elle.

En rentrant dans mon couvent, j'allai voir Mademoiſelle d'Ozincour, que je trouvai preſque auſſi accablée de triſteſſe que ma ſœur. Je lui rendis compte de tout ce que cette derniere m'avoit appris, relativement au Comte. Cette nouvelle ne fit qu'aggraver ſes peines, en lui rappellant celles de ſon frere & de ſon amie, qui lui étoient tous deux très-chers, & dont le bonheur pouvoit ſeul, me dit-elle, adoucir ſes chagrins. Je lui cachai, comme à ma ſœur, qu'Ozincour m'eût écrit. Je craignois trop de me laiſſer pénétrer ſur les ſentiments que j'avois pour lui.

Dès que je fus rentrée dans ma chambre, je ne pus m'empêcher de repren-

dre la lettre de M. d'Ozincour, & de la relire encore une fois. Elle me fit preſque autant d'impreſſion que la premiere. Je m'abandonnai, pour quelques moments, au plaiſir de ne me pas croire tout-à-fait indifférente au Comte. Mais revenant tout-à-coup à moi-même, j'eus honte de ma foibleſſe, je ranimai mon courage; & après avoir baiſé avec la plus vive ardeur cette lettre ſi fatale à mon repos, je la jettai au feu d'une main tremblante, mais ſans héſiter; je courus enſuite à mon ſecrétaire pour y faire réponſe, afin de n'avoir plus à penſer déſormais à ce qu'il m'étoit ſi important de chaſſer de mon eſprit, & ſur-tout de mon cœur.

Ma réponſe ne ſe reſſentit point des ſentiments dont j'étois agitée. Elle portoit l'empreinte de l'acte courageux que je venois de faire. Elle étoit courte, polie, mais ſans aucune expreſſion qui pût faire ſoupçonner l'état de mon ame. Je ne la tranſcris point ici, parce qu'elle

ne contenoit que des compliments trop vagues pour être reſtés dans mon ſouvenir.

J'étois ſi contente de moi, & ſi glorieuſe du ſacrifice que j'avois fait, que je ne ceſſois de m'en féliciter. En effet, ſi j'euſſe gardé cette lettre, elle ſeroit devenue pour ma paſſion un aliment toujours renaiſſant. Je n'euſſe jamais pu obtenir de moi de ne la pas relire tous les jours, & peut-être pluſieurs fois, & j'euſſe perdu tout l'avantage que je pouvois retirer de l'abſence de M. d'Ozincour.

Ma ſœur vint me voir quelques jours après. Elle avoit reçu des nouvelles de ſon amant : il lui marquoit qu'il n'avoit jamais oſé déclarer ſes ſentiments à ſon pere avant de partir, & qu'il attendoit quelque occaſion favorable pour lui en faire part par écrit ; qu'autrement il remettroit cet aveu à ſon retour, dans la crainte d'irriter un homme qu'il connoiſſoit très-entier dans ſes volontés.

Je trouvai ma ſœur plus calme que le jour que j'avois été dîner avec elle, quoique l'abſence du Comte l'affligeât toujours beaucoup, & que l'avenir l'inquiétât encore davantage. Pour Mademoiſelle d'Ozincour, elle étoit d'une triſteſſe morne, dont rien ne pouvoit la diſtraire.

J'allai dîner la ſemaine ſuivante chez Madame de Courville, comme je le lui avois promis. Elle me rappella avec beaucoup d'amitié les engagements que j'avois pris pour l'accompagner, & me dit qu'elle partoit huit jours après, & qu'elle comptoit que je ſerois du voyage. Ma ſœur ſe joignit à elle pour m'en preſſer; & comme je n'avois nul motif pour les refuſer, étant bien ſûre que je ne courrois point le riſque de voir le Comte chez Madame de Courville, j'acceptai avec plaiſir les offres d'une femme à qui je devois tout. Mon ſeul regret étoit d'abandonner Mademoiſelle d'Ozincour, qui n'avoit d'autre reſſource que moi à Belle-Chaſſe, & dont l'état me faiſoit la plus

grande compaſſion. Mais je ne pouvois honnêtement ne me pas prêter aux propoſitions de Madame de Courville, & aux inſtances de ma ſœur, que je ſentois auſſi avoir beſoin de moi.

Lorſque je rentrai au couvent, je trouvai dans ma chambre Mademoiſelle d'Ozincour, qui m'y attendoit. Dès qu'elle me vit, elle accourut à moi. Je vais vous quitter, me dit-elle, ma chere amie; mon pere vient de m'annoncer qu'il m'emmenoit dans ſa terre la ſemaine prochaine, & je me vois arrachée aux ſeuls biens qui me reſtoient, à mes amies & à ma ſolitude. J'étois libre au moins, ajouta-t-elle en pleurant (& ſans me laiſſer le temps de lui parler;) je pouvois gémir de mes infortunes ſans contrainte, & épancher mon cœur dans le ſein de deux perſonnes qui me ſont les plus cheres après ce que j'ai perdu. Il faudra déſormais me priver de mes larmes, & cette triſte conſolation me ſera même refuſée. Je l'interrompis pour

lui dire qu'elle ne ſeroit pas ſéparée de ſes amies (puiſqu'elle daignoit me mettre du nombre) comme elle le craignoit ; que Madame de Courville, qui partoit inceſſamment avec ma ſœur pour ſes terres, m'avoit engagée à l'y accompagner ; que je ne m'étois cependant déterminée à ce voyage qu'avec peine, me reprochant de l'abandonner dans un moment où elle avoit un ſi grand beſoin de conſolation ; mais que je partirois avec joie, puiſqu'elle quittoit Belle-Chaſſe ; que d'ailleurs la terre de M. ſon pere n'étant qu'à une demi-lieue de celle de Madame de Courville, j'eſpérois que nous nous verrions ſouvent, & que nous pourrions même paſſer du temps de ſuite enſemble. Cette nouvelle ſécha auſſi-tôt les pleurs de Mademoiſelle d'Ozincour, & changea même preſqu'en plaiſir ce qui faiſoit l'objet de ſon chagrin quelques moments auparavant.

Enfin le jour où mon amie devoit partir, arriva. Son pere vint la prendre,

& nous nous ſéparâmes, après nous être fait de tendres adieux, & dans l'eſpérance de nous revoir bientôt. En effet, Madame de Courville partit peu de jours après, & nous emmena avec elle, ma ſœur & moi.

En arrivant dans le château de Madame de Courville, le ſouvenir des plaiſirs doux & paiſibles que j'y avois goûtés, ſe retraça à mon imagination, & la comparaiſon du calme dont je jouiſſois alors, avec mon état préſent, m'en rendit les regrets plus ſenſibles.

Le jour ſuivant, Mademoiſelle d'Ozincour, qui avoit un grand deſir de nous voir, engagea ſon pere à nous l'amener. Nous l'embraſſâmes avec la plus grande joie, & nous nous promîmes réciproquement de nous rendre de fréquentes viſites. Madame de Courville, qui ne négligeoit aucune occaſion de nous faire plaiſir, preſſa beaucoup le Marquis d'Ozincour de venir paſſer du temps de ſuite chez elle, & même de

lui laiſſer ſa fille, s'il ne pouvoit y reſter lui-même. M. d'Ozincour, très-flatté des offres obligeantes de Madame de Courville, lui en témoigna toute ſa reconnoiſſance, & les accepta avec plaiſir. Il ne pouvoit, en effet, confier ſa fille en de meilleures mains. En conſéquence, Mademoiſelle d'Ozincour nous dit en nous quittant, qu'elle viendroit, peu de jours après, s'établir chez Madame de Courville, ce qu'elle fit.

Nous menions une vie fort douce, quoique ma ſœur, & ſur-tout ſon amie, euſſent ſouvent des moments de triſteſſe, l'une en penſant à la perte irréparable qu'elle avoit faite, & l'autre craignant qu'on ne lui enlevât ce qu'elle aimoit. Pour moi, j'acquérois tous les jours plus de calme; mes progrès étoient ſenſibles: ma ſœur même, qui m'entretenoit ſouvent de ſon amant, comme je l'avois prévu, n'excitoit en moi aucune émotion, & j'avois tout lieu d'eſpérer qu'au retour de M. d'Ozincour, je ſe-

rois entiérement guérie du fol amour qu'il m'avoit inſpiré. En un mot, j'étois preſque parvenue à être contente de moi ſur cet objet.

M. d'Orzinville, qui avoit une terre dans le voiſinage de Madame de Courville, venoit de temps en temps paſſer quelques jours chez elle. Il paroiſſoit toujours occupé de ma ſœur; mais ſon empreſſement étoit d'un autre genre que celui que je lui avois vu précédemment. Il me ſembloit que toutes ſes actions & tous ſes diſcours lui diſoient: *Ne me redoutez plus; & ſur-tout ne me haïſſez pas. Je ne prétens plus à votre cœur comme amant; je veux acquérir votre eſtime comme ami, & me rendre digne de votre confiance. Accordez-les moi, elles ſuffiront à mon bonheur, & je me flatte que vous n'aurez pas à vous repentir de votre choix.* Ses ſoins ne furent point inutiles; ma ſœur s'apperçut bien qu'il avoit changé de conduite avec elle, & ce changement lui réuſſit;

car de l'éloignement qu'elle avoit pour lui lorſqu'Ozincour en étoit jaloux, elle avoit paſſé à l'indifférence depuis qu'il ne l'étoit plus, & commençoit à concevoir pour lui des ſentiments qui approchoient beaucoup de ceux que l'amitié inſpire.

Un jour que Madame de Courville nous avoit mené dîner, ma ſœur & moi, chez le Marquis d'Ozincour, nous fûmes fort ſurpriſes d'y voir arriver, comme nous étions près de nous mettre à table, la perſonne du monde que nous attendions le moins: c'étoit mon frere Valcourt. M. d'Ozincour alla au-devant de lui, & le reçut avec les témoignages de la plus grande affection. Pour mon frere, il rougit en nous appercevant, & ſur-tout Madame de Courville; mais il ſe remit bientôt, & après l'avoir ſaluée d'un air très-reſpectueux, il vint à nous, & nous demanda de nos nouvelles d'un ton affectueux, mais contraint, & nous embraſſa.

Je crois avoir dit que Valcourt ne m'avoit écrit que deux fois pendant la maladie de ma ſœur. Il avoit écrit auſſi à cette derniere, pour la féliciter ſur ſon rétabliſſement ; & depuis ce temps, nous n'en avions reçu qu'une lettre, encore étoit-ce pour affaires. Il nous faiſoit donner exactement, à la vérité, l'argent qui nous étoit dû, mais du reſte, nous n'en entendions pas parler.

Ce procédé choquoit Madame de Courville encore plus que nous, ſur-tout après la conduite que Valcourt avoit tenue depuis la mort de mon pere ; ſoit avec ma mere, en abuſant de ſa foibleſſe, pour nous priver de la fortune qui devoit nous revenir ; ſoit avec nous, par ſon indifférence, & même par ſa dureté. Il eſt donc aiſé d'imaginer que ſa préſence lui étoit très-importune, & pour s'en délivrer, elle fit mettre ſes chevaux, peu de temps après le dîné, pour s'en retourner chez

elle, ſous prétexte qu'elle ſe trouvoit incommodée. Comme nous étions prêtes à partir, Valcourt s'approcha d'elle, & lui demanda, avec un air aſſez embarraſſé, la permiſſion de lui aller rendre ſes devoirs. Madame de Courville lui répondit fort ſéchement, & ſans lever les yeux ſur lui, que nous ayant avec elle, elle ne prétendoit pas nous interdire la vue de notre frere; mais que ſi nous n'y étions pas, il pourroit s'épargner cette peine, & qu'elle lui en ſeroit même très-obligée. Elle monta enſuite en carroſſe, & nous partîmes.

Madame de Courville nous demanda des eſpeces d'excuſes en chemin de la maniere dont elle avoit répondu à Valcourt; mais elle nous dit qu'elle n'en avoit pas été la maîtreſſe, qu'elle nous laiſſoit libres de voir notre frere tant que nous voudrions; mais que pour elle, elle ne vouloit pas le recevoir. Le motif qui lui donnoit de l'averſion contre Valcourt, nous étoit trop connu,

pour lui en ſavoir mauvais gré. Auſſi lui renouvellâmes-nous, à cette occaſion, tous les témoignages de reconnoiſſance & d'attachement que nous lui devions à tant de titres.

La maniere dont Madame de Courville avoit reçu les avances de Valcourt, n'étoit pas propre à l'engager à aller chez elle; auſſi prit-il le parti de n'y pas venir. Il eût été d'ailleurs ſingulier qu'il nous eût rendu viſite ſans demander Madame de Courville, & nous lui étions d'un autre côté trop indifférentes, pour qu'il fût fort empreſſé à ſaiſir les occaſions de nous voir. Il ne nous vit donc ni ne nous écrivit, & nous nous en conſolâmes très-aiſément.

Nous paſſâmes près de huit jours ſans entendre parler de Mademoiſelle d'Ozincour, & nous n'oſâmes retourner chez elle, ignorant ſi Valcourt n'y étoit point encore. Elle arriva enfin une après-midi, pendant que ſon pere étoit allé faire une viſite dans le voiſinage.

Elle nous dit, après nous avoir embraſſées d'un air de triſteſſe, qui nous fit craindre qu'il ne lui fût arrivé quelque nouveau chagrin : Je ſuis perdue, & il ne manque plus rien à mes malheurs. Mon pere, malgré la promeſſe qu'il m'avoit faite de ne point exiger de moi que je me mariaſſe, a jetté les yeux ſur Valcourt, & m'a déclaré, le jour que vous êtes venues dîner chez lui avec Madame de Courville, qu'il falloit que je le regardaſſe comme devant bientôt être mon mari. Je lui ai rappellé ſes ſerments ; mais il m'a répondu que je n'avois dû conſidérer l'engagement qu'il avoit pris avec moi de ne me point contraindre, que comme une bonté de ſa part, dont il ſe flattoit que je n'abuſerois pas ; que ſon projet n'étoit pas non plus de me faire violence ; que pour m'en donner une preuve, il avoit eu égard à ma foibleſſe, & étoit convenu avec Valcourt que ce dernier tâcheroit par ſes ſoins de m'obtenir de moi-mê-

me ; mais qu'il eſpéroit que je me préterois d'autant plus volontiers à ce qu'il deſiroit de moi, que de toutes façons je ne devois plus penſer au Comte de Ferval, puiſque perſonne ne ſavoit ce qu'il étoit devenu, & que ſon pere même ignoroit le lieu de ſa retraite. Quoique je ne fuſſe malheureuſement que trop inſtruite de ce que mon pere croyoit m'apprendre, cette nouvelle certitude de mon malheur m'a arraché des larmes. Mon pere en a paru attendri, & m'a dit en m'embraſſant, que ma ſituation le touchoit; qu'il compâtiſſoit à ma peine ; mais qu'il ne doutoit pas que Valcourt ne me fît bientôt oublier Ferval, & ne le remplacât dans mon cœur. Il m'a quittée en finiſſant ces mots, & m'a laiſſée plongée dans la plus vive affliction.

Valcourt encouragé par le conſentement de mon pere, n'a pas manqué, dès le ſoir même, d'avoir pour moi les ſoins les plus marqués & les plus aſſidus;

mais d'une maniere ſi pédanteſque & ſi gauche, que je les aurois mal reçus, ou que du moins je les aurois mépriſés, quand je n'aurois eu aucun motif d'éloignement pour celui qui me les rendoit. Je ne me levois pas de mon ſiege, qu'il ne parcourût toute la chambre avec un air empeſé, pour aller me chercher ce qu'il croyoit que je deſirois. Il vouloit même me prévenir, & tâchoit de deviner les bagatelles, dont je pouvois avoir beſoin, afin de me les offrir. Vous concevez aiſément que, dans la diſpoſition où j'étois, j'euſſe refuſé celle qui m'auroient été les plus néceſſaires, m'étant préſentées par un homme auſſi ridicule. Je n'étois déjà que trop prévenue contre lui, par l'indignation que m'avoit inſpiré ſa conduite envers une famille qui m'eſt chere; mais la haine s'étoit jointe au mépris, depuis que je ſavois que mon pere me le deſtinoit pour époux. J'attendois avec impatience l'heure de me coucher, non-ſeulement pour

pouvoir m'abandonner ſans contrainte à ma douleur, mais pour être délivrée d'un ſi ſot perſonnage.

Dès le lendemain matin, mon pere me l'a amené, & l'a laiſſé ſeul avec moi. Il m'a fait une déclaration d'amour dans toutes les formes ; mais dans des termes ſi ampoulés, qu'elle m'eût fait rire plutôt que de m'attendrir, ſi je n'euſſe pas été trop accablée de triſteſſe pour pouvoir être ſuſceptible de gaieté. Ma réponſe n'a pas dû le ſatisfaire, ni lui donner aucune eſpérance. Cependant j'avoue que je n'ai pas oſé lui dire franchement que je ne ſerois jamais à lui, dans la crainte d'irriter mon pere. Il s'en eſt prévalu ſans doute : car il n'a ceſſé de me perſécuter par ſes empreſſements importuns, & ſes fades galanteries, tout le temps qu'il a paſſé avec nous. Voyant que ma froideur, non-ſeulement ne le rebutoit point, mais qu'il ne paroiſſoit même pas s'en appercevoir, je me ſuis enfin déterminée à lui écrire, & lui ai remis hier

hier ma lettre, comme il étoit prêt à partir. S'il lui reſte encore quelque ombre d'humanité, & quelque lueur de bon ſens, j'ai lieu de me flatter qu'elle lui fera l'impreſſion que j'en attends, & qu'il renoncera au projet de m'épouſer. J'ai gardé une copie de cette lettre pour vous la montrer.

» Malgré le conſentement, Monſieur, » que mon pere paroît donner à l'hon- » neur que vous nous faites de recher- » cher notre alliance, je compte aſſez » ſur ſa bonté pour me flatter qu'il ne » voudra pas me contraindre à épouſer » perſonne contre mon gré. J'ai d'ail- » leurs aſſez bonne opinion de vous pour » penſer que, quand même mon pere » ſeroit capable d'exiger de moi un pa- » reil ſacrifice, vous ne voudriez pas » abuſer du pouvoir qu'il a ſur moi, » pour faire le malheur de celle qui, en » vous donnant ſa main, ne pourroit » vous donner ſon cœur. C'eſt dans cette » perſuaſion, Monſieur, que j'oſe m'a-

» dreſſer à vous, pour vous ſupplier de » rompre un engagement qui ne pour- » roit vous rendre heureux, & qui fe- » roit le tourment de ma vie. Si j'ob- » tiens de vous la faveur que j'en eſpere, » vous acquerrez le droit le plus étendu » ſur ma reconnoiſſance ; elle ſera égale » à la grandeur du ſervice que vous » m'aurez rendu, & je vous devrai la » paix & le repos de mes jours : mais ſi » vous me refuſez, je vous avertis qu'il » n'y a aucune extrêmité à laquelle je ne » ſois déterminée à me porter, plutôt » que d'être à celui qui ſe ſera rendu » aſſez mépriſable à mes yeux, pour » vouloir m'obtenir malgré moi, & de- » venir le tyran de celle dont il n'aura » pu ſe faire aimer. «

Le récit de Mademoiſelle d'Ozincour nous avoit beaucoup touchées. Cependant nous nous flattâmes que la lettre qu'elle venoit de nous lire, produiroit ſon effet : car il nous paroiſſoit hors de vraiſemblance qu'un homme fût aſſez

barbare & assez déraisonnable pour s'obstiner à vouloir épouser une personne qui lui témoignoit une répugnance aussi décidée. Ce ne fut pas sans peine que nous parvînmes enfin à faire passer nos espérances dans le cœur de Mademoiselle d'Ozincour (car elle avoit encore plus mauvaise opinion de Valcourt que nous.) Elle nous dit que son pere attendoit le lendemain Mademoiselle de Tourville, & Madame la Marquise de Candace sa tante ; que cette visite l'inquiétoit d'autant plus, qu'elle craignoit fort qu'elle ne fût fatale à son frere & à ma sœur. En effet, elle appréhendoit que son pere ne convînt avec Madame de Candace, pendant le petit séjour qu'elle feroit chez lui, du mariage de son fils avec Mademoiselle de Tourville. Cette nouvelle fit sur ma sœur la plus vive impression. Elle pria Mademoiselle d'Ozincour de l'instruire de tout ce qu'elle pourroit apprendre à ce sujet, sentant bien qu'elle n'auroit jamais le courage

d'aller chez elle, tant que Mademoiſelle de Tourville y ſeroit. Tout l'effrayoit ; elle réaliſoit tous les *poſſibles*, & croyoit déjà voir ſa rivale unie au Comte d'Ozincour.

Quelques jours après, nous vîmes de loin dans l'avenue un carroſſe, que nous reconnûmes bientôt, lorſqu'il fut plus près, pour être celui du Marquis d'Ozincour. Ma ſœur craignit que Mademoiſelle de Tourville ne fût avec lui, & elle ne s'étoit pas trompée. Elle changea de couleur en appercevant Mademoiſelle de Tourville deſcendre de voiture avec Madame de Candace, M. & Mademoiſelle d'Ozincour. Je vis le moment, qu'au lieu d'aller au-devant d'elle, comme elle eût dû faire naturellement pour une ancienne amie qu'elle n'avoit pas vue depuis long-temps, elle étoit prête à ſe ſauver dans ſa chambre pour cacher ſon embarras. Elle prit cependant ſur elle de reſter, & de recevoir très-froidement, à la vérité, les

embraſſements réitérés de Mademoiſelle de Tourville. Cette derniere témoigna à ma ſœur le plaiſir qu'elle avoit de la revoir, & lui dit qu'elle comptoit vivre beaucoup avec elle, lorſqu'elle ſeroit à Paris, ne devant plus retourner au couvent. Ma ſœur ne répondit que par monoſyllabes à la volubilité des paroles de Mademoiſelle de Tourville.

Pour Madame de Candace, elle me parut une franche châtelaine de l'autre ſiecle, qui ne parloit que de ſes ancêtres, de ſes vaſſaux, de l'étendue de ſes domaines, & du grand nombre de Paroiſſes dont elle étoit Dame. Sa niece hauſſoit les épaules, & nous demandoit pardon du radotage de ſa tante, en nous diſant qu'elle eſpéroit la corriger; mais qu'il y avoit ſi peu de temps qu'elles demeuroient enſemble, qu'elle n'avoit pas encore pu la faire changer de ton, & lui donner l'uſage du monde. Comme elle étoit auſſi pétulante que deſpotique, l'impatience lui prit, & elle fit à Ma-

dame de Candace une réprimande publique des plus fortes, pour l'engager à ſe taire, ſi elle n'avoit rien de mieux à dire. La tante ſe fâcha; la niece n'en parla que plus haut. Il s'éleva une diſpute dans les formes, qui eût duré probablement tout le temps de leur viſite, ſi Madame de Courville, pour la terminer, n'eût propoſé un tour de promenade, qui fut accepté. Mademoiſelle de Tourville prit ma ſœur par deſſous le bras, & lui fit cent queſtions en un quart-d'heure, ſans attendre ſa réponſe ſur aucune. Enſuite elle critiqua ſa coëffure & ſon ajuſtement, rien ne fut oublié; & juſqu'au jardin & au château de Madame de Courville, tout eſſuya ſa cenſure. Notre amie nous dit que Mademoiſelle de Tourville étoit de même à Ozincour, & que depuis ſon arrivée, elle n'avoit ceſſé de donner ſon avis ſur tout, ſans qu'on le lui demandât; que ſon ton abſolu en impoſoit même au Marquis d'Ozincour, & que

malgré la petite ſcene dont nous venions d'être témoins, entre la tante & la niece, cette derniere la gouvernoit deſpotiquement. Elle ajouta qu'elle avoit ſouvent vu ſon pere en conférences particulieres avec Madame de Candace, qu'elle en ignoroit le ſujet; mais qu'elle craignoit fort qu'elles n'euſſent pour objet le mariage de ſon frere avec Mademoiſelle de Tourville.

Notre promenade étant finie, M. d'Ozincour partit avec les trois Dames qu'il avoit amenées, & mit enfin ma ſœur en liberté. La contrainte où elle avoit été pendant tout le temps de la viſite de Mademoiſelle de Tourville, & les efforts qu'elle faiſoit pour la cacher, rendoient ſon maintien & ſes propos ſi ſinguliers, que j'en aurois ri de bon cœur, ſi je n'en avois pas ſu le motif.

Quelques jours après, Madame de Courville nous dit qu'elle comptoit aller le lendemain rendre à Madame de Candace la viſite qu'elle lui avoit faite. Ma

ſœur auroit bien voulu ne pas l'accompagner ; mais Madame de Courville lui repréſenta qu'elle ne pouvoit s'en diſpenſer, Madame de Candace & ſa niece étant venues particuliérement pour elle. Ma ſœur ſe rendit donc aux inſtances de Madame de Courville, & nous allâmes toutes trois dîner chez M. d'Ozincour.

Comme ma ſœur étoit préparée à voir Mademoiſelle de Tourville, elle fut beaucoup mieux avec elle que le jour qu'elle arriva inopinément chez Madame de Courville. Mademoiſelle d'Ozincour nous dit qu'elle n'avoit rien pu découvrir du réſultat des conférences de ſon pere avec Madame de Candace ; mais qu'elle s'étoit ſeulement apperçue que M. d'Ozincour témoignoit à Mademoiſelle de Tourville plus d'attention & & d'amitié, qu'il n'auroit dû naturellement en avoir, s'il ne l'eût pas regardée comme devant bientôt lui appartenir. Il lui demandoit quelquefois comment elle lui conſeilloit d'arranger un apparte-

ment qu'il deſtinoit à ſa future belle-fille ; & Mademoiſelle de Tourville qui ſe trouvoit dans ſon centre quand elle pouvoit gouverner, lui donnoit ſon avis ſans héſiter, comme s'il eût été queſtion de la loger : ce qui faiſoit ſoupçonner à Mademoiſelle d'Ozincour que Mademoiſelle de Tourville n'ignoroit pas totalement les projets de ſa tante & du Marquis.

Nous remarquâmes bientôt que les conjectures de Mademoiſelle d'Ozincour n'étoient pas ſans fondement : car nous vîmes Mademoiſelle de Tourville faire les honneurs de la table de M. d'Ozincour, il ſembloit qu'elle ſe regardât déjà comme maîtreſſe de la maiſon. Mais ce qui nous choqua le plus, c'eſt qu'elle prenoit un air de protection avec Mademoiſelle d'Ozincour, dont la modeſtie & la retenue ne lui avoient pas, ſans doute, donné grande opinion d'elle. En effet, elle dit à ma ſœur, en ſortant de table : Votre amie eſt une bonne en-

ſant, qui a ſeulement beſoin qu'on la forme un peu, pour la rendre propre au monde; mais je voudrois au moins qu'en attendant, elle ne ſe mît pas comme une provinciale. Je le lui répete tous les jours, mais ſans ſuccès.

Pendant qu'on prenoit le café, Mademoiſelle d'Ozincour nous emmena dans la garderobe, & nous dit qu'elle étoit dans la plus vive inquiétude de n'avoir point reçu de nouvelles de Valcourt. Elle craignoit qu'il n'eût envoyé ſa lettre à ſon pere; & la ſeule choſe qui la raſſuroit un peu, c'eſt que ce dernier ne lui témoignoit aucun mécontentement; mais elle n'en étoit pas moins ſurpriſe du ſilence de mon frere, dont la conduite nous parut, en effet, fort étrange. Ma ſœur demanda enſuite à ſon amie ſi Madame de Candace devoit encore demeurer long-temps chez M. d'Ozincour. Elle nous dit qu'elle eſpéroit être délivrée de la tante & de la niece à la fin de la ſemaine, & que dès

qu'elle ſeroit libre, elle demanderoit à ſon pere la permiſſion de venir paſſer quelque-temps avec nous.

Notre viſite fut courte, & nous revînmes de très-bonne heure au château de Courville.

Quelques jours après, ma ſœur reçut un billet de Mademoiſelle d'Ozincour, par lequel elle lui mandoit que Madame de Candace & Mademoiſelle de Tourville étoient enfin parties; qu'elle avoit prié ſon pere de trouver bon qu'elle vînt pour quelques jours chez Madame de Courville, qu'il le lui avoit accordé, & que dès le lendemain, elle comptoit en profiter.

Cette nouvelle nous fut fort agréable, mais la journée du lendemain s'étant paſſée, ſans que Mademoiſelle d'Ozincour arrivât, nous eûmes quelque inquiétude qu'elle ne ſe fût trouvée incommodée. Ma ſœur, en ſe couchant, chargea ſon laquais d'aller dès le lendemain matin, de ſa part, chez M. d'O-

zincour s'informer de la ſanté de ſa fille, & de la cauſe qui l'avoit empêchée de venir la veille chez Madame de Courville, comme elle nous l'avoit promis. Mais quelle fut notre ſurpriſe, en nous réveillant, de recevoir un billet de la femme-de-chambre de Mademoiſelle d'Ozincour, par lequel elle prioit ma ſœur, de la part de ſa Maîtreſſe, de ſe rendre avec moi à Ozincour le plutôt qu'il nous ſeroit poſſible, ayant des choſes très-importantes à nous communiquer. Ce billet fit frémir ma ſœur ainſi que moi. Elle demanda à ſon laquais par quelle voie il lui étoit parvenu, étant de trop bonne heure pour qu'il pût déjà avoir fait ſa commiſſion. Il lui répondit qu'en allant chez M. d'Ozincour, il avoit rencontré, à moitié chemin, un domeſtique de Mademoiſelle d'Ozincour, qui venoit au nom de ſa maîtreſſe, pour lui apporter ce billet; qu'il le lui avoit remis, & étoit retourné chez ſon Maître ſans lui dire autre choſe.

Ma ſœur me pria auſſi-tôt de deſcendre chez Madame de Courville, de lui faire part du billet que nous venions de recevoir, & de la prier de trouver bon que nous allaſſions ſur le champ chez M. d'Ozincour, pour nous informer de ce qui étoit arrivé à ſa fille. Elle nous le permit, & nous partîmes.

Pendant le chemin, qui nous parut d'une longueur inſupportable, dans l'impatience où nous étions, notre imagination nous repréſenta tous les événements poſſibles, & nous ne ſavions à quelle idée nous arrêter.

Nous arrivâmes enfin. On nous fit entrer chez Mademoiſelle d'Ozincour, que nous trouvâmes avec M. d'Orzinville. Dès qu'elle nous vit, elle vint ſe jetter à notre col, & nous dit, en nous montrant Orzinville: Vous voyez mon libérateur; je lui dois l'honneur & la vie, car la mort m'eût été préférable à l'horreur de me trouver livrée à mon infame raviſſeur. Ces derniers mots

firent rougir M. d'Orzinville, qui ſortit auſſi-tôt ſans nous rien dire, & ſans nous laiſſer le temps de lui parler.

Nous étions ſi ſaiſies de ce que nous venions d'apprendre, que nous reſtâmes immobiles, ſans avoir la force de parler ; & Mademoiſelle d'Ozincour étoit elle-même ſi oppreſſée, qu'elle fut quelques moments dans le même état que nous. Cependant, après nous être un peu remiſes, ma ſœur pria ſon amie de lui raconter en détail la cruelle aventure dont nous n'avions appris encore que le précis.

Vous ſavez, dit Mademoiſelle d'Ozincour, que je devois avant-hier aller chez Madame de Courville, comme je vous l'avois mandé. M'étant levée de bonne heure, je m'étois fait un plaiſir de vous ſurprendre, & d'arriver plutôt que vous ne m'attendiez. Je partis avant huit heures, la matinée étant belle ; je deſcendis à un quart de lieue d'ici, & renvoyai le carroſſe chez mon pere.

Comme je traverſois un petit bois, pour me mettre à l'abri du ſoleil, & raccourcir mon chemin, je me trouvai tout-à-coup environnée par ſix hommes maſqués, qui s'emparerent de mon laquais, de ma femme-de-chambre & de moi. Je pouſſai les cris les plus aigus, de même que ceux qui m'accompagnoient : mais on nous ôta bientôt ce pouvoir, en nous mettat des mouchoirs ſur la bouche. Je me débattis long-temps entre les bras de ceux qui me tenoient, & je fis les plus grands efforts pour me débarraſſer des deux hommes qui vouloient m'obliger à monter ſur un cheval, qu'un troiſieme tenoit, mais les forces venant à me manquer, & mon effroi augmentant à chaque inſtant, je perdis connoiſſance, & on profita probablement de mon évanouiſſement pour me mettre ſur le cheval ; car dès que je fus revenue, je m'y trouvai entre les bras d'un inconnu, qui me ſerroit étroitement. Comme je

ne me trouvois plus alors de mouchoir ſur la bouche, je ranimai le peu de force qui me reſtoit pour crier de nouveau. Je fus heureuſement entendue de M. d'Orzinville, qui faiſoit une battue, à ce qu'il m'a dit depuis, aſſez près du lieu où nous étions pour lors. En effet, je le vis accourir de notre côté, avec tous les chaſſeurs qui étoient avec lui. Mes raviſſeurs voulurent l'éviter, mais ils n'en furent pas les maîtres. Orzinville nous joignit, & dès qu'il m'eut reconnue, il s'avança auſſi-tôt l'épée à la main, vers celui qui me tenoit embraſſée, & l'obligea à deſcendre de cheval pour ſe défendre, tandis que deux de ſes gens prirent ſoin de moi; les autres hommes maſqués remirent ſans réſiſtance en liberté ma femme-de-chambre & mon laquais, qu'ils avoient garotés ſur leurs chevaux, & demanderent ſeulement qu'on leur accordât la vie. Mais celui qui m'avoit enlevée ne fut pas auſſi traitable, & s'élança avec

fureur ſur M. d'Orzinville. Je fus témoin de ce combat affreux, & je vis le moment que mon libérateur alloit être accablé ſous les coups redoublés de ſon indigne adverſaire. Jugez de l'état où j'étois alors; il ne ſe peut exprimer. Enfin, Orzinville eut heureuſement l'avantage; il lui plongea ſon épée dans la poitrine, & je le vis tomber à ſes pieds. Il ſe jetta auſſi-tôt ſur lui, pour lui arracher ſon maſque; mais concevez, s'il eſt poſſible, qu'elle fut ſa ſurpriſe & la mienne, quand nous reconnûmes Valcourt. M. d'Orzinville détourna auſſi-tôt les yeux, dit aux gens de Valcourt de prendre ſoin de lui, & n'en réſerva qu'un, qu'il fit emmener de force, pour ſavoir de lui l'abominable projet de ſon maître. Enſuite, il me fit monter avec lui & ma femme-de-chambre, dans une caleche qu'il avoit à ſa ſuite, & me ramena chez mon pere plus morte que vive

Quand j'eus repris mes ſens, je vou-

lus témoigner toute l'étendue de ma reconnoiſſance à Orzinville ; les termes me manquoient, & je ne ſavois comment la lui prouver. Mais je me flatte qu'il n'en doute pas, & je n'oublierai de ma vie le ſervice qu'il m'a rendu. Je craignois qu'il ne fût bleſſé ; mais il me raſſura, en me diſant que le ſang que je voyois ſur lui, étoit celui de mon ennemi, & qu'il n'avoit aucun mal.

Quoique M. d'Orzinville eût pris ſoin d'envoyer un de ſes gens devant nous pour prévenir mon pere de ce qui venoit de m'arriver, afin qu'il fût moins ſaiſi en me voyant, cependant dès qu'il m'apperçut pâle, échevelée, & même meurtrie des coups que j'avois reçus en me défendant, il s'évanouit. Nous nous empreſſâmes de le ſecourir : il revint à lui, en effet, peu de moments après, mais à peine eut-il la force de parler pendant près d'une demi-heure. Il me ſerroit dans ſes bras, embraſſoit Orzinville, vouloit ſe jetter à ſes genoux ;

ſes ſanglots l'étouffoient, & il ne pouvoit exprimer les divers ſentiments dont ſon cœur étoit agité. Les premiers mots qu'il put prononcer, furent pour dire à M. d'Orzinville tout ce que la plus vive reconnoiſſance peut dicter dans une ſemblable circonſtance. Je voulus me joindre à mon pere pour lui renouveller les témoignages de la mienne ; mais mon libérateur trop récompenſé, nous dit-il, par le ſervice qu'il m'avoit rendu, ne me permit pas de pourſuivre, & me pria de ne plus penſer qu'à me remettre de l'effroi que le cruel événement qui venoit de m'arriver, m'avoit cauſé.

Quand ces premiers moments d'effuſion de tendreſſe & de reconnoiſſance furent paſſés, Orzinville propoſa à mon pere de faire venir celui des gens de Valcourt qu'il avoit fait conduire de force au château. Mon pere y conſentit. On emmena auſſi-tôt ce miſérable, qui trembloit de tous ſes membres, parce qu'il ne doutoit pas qu'on n'allât le livrer

à la Juſtice. Mon pere le raſſura, & lui dit que s'il vouloit avouer ſans détour le complot de ſon Maître, il ne lui feroit fait aucun mal ; mais que le plus léger déguiſement lui coûteroit la vie. Ce malheureux ſe jetta à nos genoux, & nous dit qu'étant depuis long-temps dans la plus intime confiance de Valcourt, il étoit en état de nous rendre compte de tous ſes projets, & qu'il promettoit de ne nous rien cacher, pourvu qu'on lui aſſurât la vie & la liberté. Mon pere s'y engagea avec ſerment, & ce confident du plus abominable des hommes, commença ainſi ſon récit :

» Mon Maître, dit-il, en s'adreſſant à » mon pere, m'avoit fait part depuis » long-temps du deſir qu'il avoit de de- » venir l'époux de Mademoiſelle d'Ozin- » cour. Ses graces, & ſur-tout ſa fortu- » ne, (car il faut convenir que c'étoit » ce dernier article qui le touchoit le » plus) lui faiſoit regarder ce mariage » comme le plus avantageux qu'il pût

» faire. La charge brillante qu'il venoit
» d'acheter à la Cour, lui ayant per-
» ſuadé que vous ne rejetteriez pas ſon
» alliance, l'engagea à vous en faire par-
» ler par quelques-uns de vos amis. Vous
» acceptâtes ſa demande, & il ſe flatta
» que Mademoiſelle votre fille ſe con-
» formeroit à vos volontés, quoiqu'il
» s'apperçut bien qu'il ne lui plaiſoit pas,
» & que l'empreſſement même qu'il lui
» témoignoit lui étoit plutôt importun
» qu'agréable. Cependant comme il n'é-
» toit point amoureux, il fut peu tou-
» ché de ſa froideur, ne doutant pas
» que le devoir ne fît ſur elle ce que ſes
» ſoins n'avoient pu faire. Mais ayant
» reconnu par la lettre qu'il reçut d'elle
» en partant d'ici, que ſon éloignement
» pour lui étoit inſurmontable, il crai-
» gnit que votre amitié pour elle ne vous
» permît pas de la contraindre. Il ſe dé-
» termina donc à l'enlever, eſpérant que
» lorſqu'il l'auroit en ſon pouvoir, vous
» la forceriez à lui donner la main pour

» réparer le tort que cet enlevement au-
» roit fait à ſa réputation. Ce projet une
» fois formé, il ne s'agiſſoit plus que de
» trouver l'occaſion de l'exécuter. Le
» haſard la lui fournit. Je rencontrai, il
» y a trois jours, un domeſtique de
» Mademoiſelle d'Ozincour, qui portoit
» une lettre d'elle à Mademoiſelle de Val-
» court, & qui me dit en même-temps
» que ſa Maîtreſſe devoit aller le lende-
» main matin chez Madame de Cour-
» ville pour y paſſer quelques jours. Je
» courus en avertir mon Maître, qui
» prit auſſi-tôt tous ſes arrangements
» pour ne pas laiſſer échapper cette heu-
» reuſe circonſtance qui favoriſoit ſes
» deſſeins; & pour ne pas manquer ſon
» coup, il ſe mit en embuſcade, dès la
» pointe du jour, aux environs de ce
» château. Nous vîmes, en effet, paſſer
» de très-bonne heure le carroſſe qui
» conduiſoit Mademoiſelle d'Ozincour.
» Le projet de mon Maître étoit de
» contraindre le cocher de mener lui-

» même ſa Maîtreſſe dans l'endroit où il
» vouloit d'abord la conduire. Il la ſuivit
» de loin ; mais quand il la vit deſcendre
» de carroſſe, & entrer dans un petit
» bois, il ne douta plus de la réuſſite de
» ſon entrepriſe, qui s'eſt terminée ſi
» malheureuſement pour lui. Vous ſavez
» le reſte de cette cruelle aventure, qui
» a probablement coûté la vie à mon
» Maître : car il nageoit dans ſon ſang,
» quand M. d'Orzinville m'a fait enlever
» de force par ſes gens pour m'amener
» juſqu'ici. «

En finiſſant ſon récit, ce miſérable ſe mit à pleurer, & à renouveller ſes inſtances aux pieds de mon pere, pour qu'il ne le perdît pas, en lui jurant qu'il ne lui avoit rien déguiſé de la vérité. Mon pere lui dit qu'il auroit ſa liberté le lendemain, & chargea un de ſes gens de le garder à vue juſqu'à ce moment.

Quand il fut parti, nous parlâmes long-temps ſur l'énormité du crime de Valcourt. Il nous faiſoit horreur ; mon

pere ſur-tout étoit furieux, & ne reſpiroit que vengeance. Cependant, après y avoir réfléchi quelques moments, il ſe détermina, à la priere de M. d'Orzinville & à la mienne, à enſevelir, s'il étoit poſſible, cet affreux événement, & à ne point pourſuivre l'infâme Valcourt, au cas qu'il ne mourût pas de ſa bleſſure. En effet, nous lui fîmes entendre que la publicité d'un procès de cette nature ne pouvoit que faire tenir de moi des propos très-déſavantageux. Je conviens, mes cheres amies, ajouta Mademoiſelle d'Ozincour, en nous tendant la main, que vous avez eu beaucoup de part aux inſtances que nous avons faites à mon pere, Orzinville & moi, pour qu'il ne pourſuivît pas Valcourt criminellement.

La révolution que cauſa à mon pere le récit de cette horrible ſcene, continua Mademoiſelle d'Ozincour, lui donna hier ſur le ſoir un peu d'émotion dans le pouls. Il a été aſſez agité cette nuit,

nuit, n'a point dormi, & a un peu de fievre ce matin; mais j'eſpere qu'elle n'aura point de ſuites fâcheuſes. Pour M. d'Orzinville, il eſt heureuſement en parfaite ſanté; mais il ſe faiſoit un peu de peine de vous voir toutes les deux, après ce qui s'eſt paſſé entre lui & Valcourt. Il craint ſur-tout, ſi ce dernier vient à mourir, de vous devenir odieux, & c'eſt probablement cette crainte qui l'a fait ſortir ſi précipitamment de chez moi, lorſque vous y êtes entrées.

Nous avions été ſi confondues de tout ce que nous venions d'entendre, que nous n'avions jamais oſé interrompre Mademoiſelle d'Ozincour pour lui témoigner notre douleur d'avoir un frere qui l'eût offenſée ſi cruellement. Mais lorſqu'elle eut ceſſé de parler, nous nous jettâmes à ſes pieds, que nous baignâmes de nos pleurs. Nous lui demandâmes mille fois pardon d'appartenir de ſi près à un homme abominable, avec lequel nous ne voulions avoir aucun

commerce le reſte de nos jours, ſi pour notre ſupplice le ciel avoit conſervé les ſiens. Mademoiſelle d'Ozincour nous releva avec toutes les marques de la plus vive tendreſſe ; elle eſſuya nos larmes, & nous dit que ce nouveau malheur ne nous rendoit que plus cheres à ſes yeux. Nous l'aſſurâmes enſuite que, bien loin de ſavoir mauvais gré à M. d'Orzinville de l'avoir ſecourue, nous brûlions du deſir de lui en témoigner notre reconnoiſſance. Elle lui fit dire en conſéquence qu'elle le prioit de paſſer chez elle, & elle nous quitta pour aller ſavoir comment ſe trouvoit ſon pere.

Orzinville ſe rendit quelques moments après chez Mademoiſelle d'Ozincour. Il nous parut fort embarraſſé en nous voyant : mais nous le raſſurâmes par la maniere affectueuſe & pleine d'amitié dont nous le reçûmes ; enſorte qu'il vit bientôt que loin d'avoir perdu dans notre eſprit, ſa conduite noble & généreuſe lui avoit acquis pour jamais une place dans notre cœur.

Ma ſœur me chargea de mander à Madame de Courville le précis des triſtes nouvelles que nous venions d'apprendre, & de la prier de nous permettre de reſter auprès de Mademoiſelle d'Ozincour, à laquelle nous étions néceſſaires dans la malheureuſe circonſtance où elle ſe trouvoit. J'allai ſur le champ exécuter la commiſſion de ma ſœur; & revins la trouver chez le Marquis d'Ozincour, où elle s'étoit rendue avec ſon amie.

Cette derniere étoit fort inquiete de l'état de ſon pere. Il paroiſſoit, en effet, très-accablé, & l'on nous dit qu'il avoit une fievre conſidérable. Ce malheureux pere nous reçut avec beaucoup d'affection, mais ſes yeux ſe remplirent de larmes en nous voyant, parce que notre nom ſeul lui rappelloit l'injure que Valcourt lui avoit faite. Nous lui en marquâmes notre affliction. Il vit bien que notre douleur étoit ſincere, & il nous conſola avec bonté, en nous diſant de ſécher nos pleurs; que le crime

de notre frere ne nous faiſoit rien perdre auprès de lui, & ne diminueroit jamais l'eſtime & l'amitié qu'il avoit pour nous; mais qu'il nous trouvoit bien à plaindre d'avoir un frere ſi indigne de deux ſœurs auſſi eſtimables.

La fievre de M. d'Ozincour ayant encore augmenté dans la journée, ſa fille envoya chercher à Reims un Médecin qui y étoit en grande réputation. Il arriva le lendemain matin, & trouva le marquis dans un état qui lui fit craindre que ſa maladie ne devînt fort dangereuſe; il ne le cacha point à Mademoiſelle d'Ozincour. Cette nouvelle lui fit la plus grande impreſſion. Elle écrivit auſſi-tôt à ſon frere, & lui manda qu'il falloit abſolument qu'il obtînt un congé pour venir trouver ſon pere, qui étoit dangereuſement malade. En effet, le mal ne fit qu'empirer; la tête même s'embarraſſa, & Mademoiſelle d'Ozincour craignit bientôt, avec raiſon, pour les jours de ſon pere. Nous

ne la quittions pas un inſtant, & nous partagions bien ſincérement ſon inquiétude & ſon affliction. Elle avoit mandé à ſon frere la cruelle hiſtoire de ſon enlevement, & les obligations qu'elle avoit à M. d'Orzinville, mais elle n'en avoit point encore reçu de réponſe.

Orzinville, qui avoit été paſſer quelques jours chez lui, revint chez M. d'Ozincour. Il nous dit qu'il avoit appris des nouvelles de Valcourt; qu'il n'étoit point mort, qu'un de ſes gens l'avoit mandé à celui auquel le Marquis avoit rendu la liberté; que ſa bleſſure même n'étoit pas mortelle, mais qu'on ne ſavoit pas où il étoit.

M. d'Ozincour étoit toujours fort mal, & l'on parloit même déjà de lui faire recevoir ſes Sacrements. Sa fille étoit dans la plus vive douleur, & nous ne pouvions la conſoler. Cependant, au bout de quelques jours, la fievre diminua, ainſi que les accidents qui l'accompagnoient, & le Médecin nous dit

qu'il commençoit à concevoir quelque eſpérance.

J'aurois bien voulu profiter de ce moment où Mademoiſelle d'Ozincour étoit moins agitée, pour m'en retourner chez Madame de Courville, afin de ne pas me trouver à l'arrivée d'Ozincour. En effet, on l'attendoit tous les jours depuis la lettre que ſa ſœur lui avoit écrite ſur le danger de ſon pere. Je dis donc à ma ſœur qu'il étoit convenable qu'une de nous deux retournât auprès de Madame de Courville, quand ce ne ſeroit que pour quelques jours; & qu'il valloit mieux que ce fût moi, à cauſe du retour de ſon amant, qu'elle devoit deſirer de voir après une abſence de près de deux mois; qu'étant liée d'ailleurs avec Mademoiſelle d'Ozincour plus intimement que moi, elle lui étoit plus néceſſaire. Ma ſœur goûta aſſez mes raiſons; mais lorſqu'elle voulut en parler à ſon amie, jamais cette derniere ne voulut conſentir que je la

quittaſſe. Elle me dit qu'elle ſe chargeoit d'écrire à Madame de Courville, pour lui faire nos excuſes, ſi nous n'allions pas la retrouver, & pour la ſupplier de nous laiſſer auprès d'elle, dans un moment où nous étions toute ſa reſſource, & où elle avoit tant de beſoin de conſolation. J'inſiſtai en vain, je ne pus rien obtenir, & je fus contrainte de reſter malgré moi.

Quand je vis que je ne pouvois pas éviter de voir Ozincour, au lieu de chaſſer ſon idée, comme j'avois coutume de faire depuis long-temps, je m'examinai avec le plus grand ſcrupule ſur ce que je penſois, & encore plus ſur ce que je ſentois relativement à lui, pour ſavoir ſi j'étois en état de le voir ſans danger. Je fouillai dans la partie la plus intime de mon ame, & je crus n'y plus trouver cette folle paſſion dont j'avois été ſi tourmentée. Il me ſembla que ſon abſence avoit effacé ſon image de mon eſprit, & que j'é-

tois guérie de la bleſſure profonde qu'elle avoit faite à mon cœur ; je m'en flattai du moins, & cette perſuaſion me fit penſer que la crainte que j'avois eue d'abord étoit ſans fondement. La néceſſité d'ailleurs m'obligeant à raſſembler toutes mes forces pour ſoutenir l'épreuve où j'allois être expoſée, je ranimai mon courage, & je me préparai à me roidir contre ma foibleſſe, s'il m'en reſtoit encore pour l'ennemi de mon repos. Munie de toutes ces réflexions, j'eſpérai que je pouvois me préſenter au combat ſans craindre d'être vaincue : ce que j'appréhendois le plus, c'étoit le moment où je verrois paroître Ozincour, ne ſachant pas ſi je ſerois aſſez maîtreſſe de moi pour cacher l'impreſſion qu'il pourroit me faire encore. Cette idée m'occupoit ſans ceſſe, & j'aurois donné tout au monde pour que ce premier inſtant fût paſſé, perſuadée que ceux qui le ſuivroient ſeroient beaucoup moins dangereux pour moi.

Ce moment que je redoutois ſi fort, avec raiſon, arriva enfin. Il étoit tard, & nous allions nous mettre à table, quand nous entendîmes le bruit d'une chaiſe, & des poſtillons qui faiſoient claquer leur fouet. Nous ne doutâmes point que ce ne fût Ozincour. Sa ſœur courut au-devant de lui ; pour moi, comme je ſentis auſſi-tôt mon cœur palpiter, mon premier mouvement fut de me ſauver ; mais réfléchiſſant que mon trouble, ſi j'en éprouvois, ſeroit moins remarqué dans cette premiere entrevue, où chacun ſeroit occupé de ſes propres ſentiments, qu'un quart-d'heure après, où il faudroit bien néceſſairement que je reparuſſe, je revins ſur mes pas, & j'attendis en frémiſſant un inſtant auſſi critique pour moi. Ma ſœur, de ſon côté, ſe ſentit ſi émue, qu'elle s'appuya ſur moi, de crainte de tomber. J'étois aſſurément alors peu en état de la ſecourir ; car j'étois pour le moins auſſi tremblante

qu'elle. Cependant je pris assez sur moi pour qu'elle ne s'en apperçût pas ; & je la soutins jusqu'à ce que M. d'Ozincour, qui avoit été arrêté par les embrassements de sa sœur, entra enfin.

Je crus voir l'amour même; l'émotion la plus vive s'empara de tous mes sens, & j'eus besoin de rappeller tout mon courage pour la cacher. Il nous aborda, ma sœur & moi, avec ces graces qui lui étoient si naturelles. Le plaisir brilloit dans ses yeux; cette aimable rougeur dont il coloroit son visage, le tremblement même de sa voix, qui ne lui permettoit que de prononcer des mots mal articulés, tout ajoutoit à ses charmes. Je sentis bientôt que j'avois mal consulté mon cœur, ou qu'il m'avoit trompée, en me persuadant que j'étois guérie, & que la tranquillité apparente dont j'avois joui depuis quelque-temps, n'avoit servi qu'à rendre mon mal plus incurable, & ma défaite plus certaine. Après avoir témoigné à

ma ſœur la joie qu'il reſſentoit de la revoir, & m'avoir dit auſſi les choſes les plus obligeantes ſur la ſatisfaction qu'il avoit de me trouver avec elle, Ozincour courut avec empreſſement chez ſon pere, & lui donna des marques non-ſuſpectes du raviſſement où il étoit de le voir hors de danger, après la frayeur qu'il avoit eue de le perdre. Le pere & le fils s'embraſſoient tendrement, & mêloient leurs larmes enſemble : je n'ai jamais vu de ſpectacle plus touchant. J'en avois beſoin pour faire diverſion à mon trouble. Orzinville rendit encore cette ſcene plus intéreſſante, par les témoignages de reconnoiſſance que lui donna le Comte d'Ozincour, auxquels ſon pere & ſa ſœur joignirent les leurs, en lui renouvellant les aſſurances d'un attachement éternel. Toute la ſoirée ſe paſſa ainſi en effuſions réciproques de tendreſſe & d'affection. Ils étoient tous tranſportés d'alégreſſe & ma ſœur plus que tout autre. Je m'étois auſſi un peu

remiſe de ma premiere émotion, & je parus participer à leur joie.

Quand je fus retirée dans ma chambre, je me retraçai avec effroi l'état où j'avois été à l'arrivée du Comte. Que vais-je devenir, me dis-je à moi-même? Expoſée ſans ceſſe à voir l'homme que j'adore, malgré moi, ſans en être aimée, ſans pouvoir l'eſpérer, & ſans même devoir le deſirer. Ce malheur ſeroit grand, ſans doute, quand il ſeroit ſeul; mais il s'y joint le tourment de la jalouſie, tourment plus affreux à ſoutenir que tous les maux enſemble; & voilà cependant le ſort qui m'eſt réſervé dans ce lieu. J'aurai continuellement devant moi le tableau cruel de celui que j'aime, & de ma rivale, qui ne ſeront occupés qu'à ſe donner des témoignages mutuels de leur amour, & dont la pureté des ſentiments ne les portera point à ſe cacher ni à éviter ma préſence, pour ſe jurer mille fois le jour une tendreſſe éternelle; & moi, triſte victime

de la paſſion la plus malheureuſe, il il me faudra être témoin d'un bonheur qui me mettra au déſeſpoir. Que ferai-je? quel parti prendre dans une poſition auſſi horrible? Je n'en ai point d'autre, je le vois bien, que celui de m'en aller au plutôt me renfermer dans mon couvent, & c'eſt à quoi je vais travailler, puiſque c'eſt la ſeule reſſource qui me reſte.

Cette réſolution étant priſe, je me trouvai un peu plus calme, & je parvins à dormir quelques heures, quoique d'un ſommeil fort interrompu. A mon réveil, on me dit que M. d'Ozincour le pere avoit eu un accès de fievre aſſez fort pendant la nuit, occaſionné, ſans doute, par la révolution que lui avoit cauſé le plaiſir de voir ſon fils. Ses enfants m'en parurent fort inquiets. Ce petit orage cependant n'eut pas de ſuite, & il paſſa la journée aſſez bien. Je parlai à ma ſœur vaguement du deſir que j'avois de retourner à Belle-Chaſſe. Elle m'en parut fort af-

fligée, & je n'oſai pas inſiſter ce jour-là ſur le temps où je voulois y rentrer, de crainte qu'elle ne trouvât ſingulier que je me fuſſe déterminée ſi promptement ſans aucun motif; mais je me promis bien de ne pas paſſer plus de cinq ou ſix jours encore chez M. d'Ozincour, quelques inſtances qu'on pût me faire pour m'y retenir.

Quoique je fuſſe plus tranquille que la veille, la vue du Comte d'Ozincour faiſoit toujours ſur moi beaucoup d'impreſſion, & j'évitois, autant qu'il m'étoit poſſible, de me trouver auprès de lui, quelque empreſſement qu'il me témoignât pour lier converſation avec moi; je crus même appercevoir qu'il en avoit moins pour ma ſœur, que je ne lui en avois vu chez Madame de Courville, & que ma ſœur, qui la veille étoit tranſportée de joie, avoit l'air triſte & rêveur. Je n'oſai cependant lui en demander la cauſe, de crainte de lui faire de la peine, & peut-

être à moi-même, en l'engageant à parler de celui que j'aurois voulu n'avoir connu de ma vie.

Le lendemain matin, ma sœur vint dans ma chambre de fort bonne heure. Je n'étois pas encore levée, ayant fort peu dormi, à cause des idées dont j'étois tourmentée sans cesse. Elle s'assit auprès de mon lit, & me dit qu'elle craignoit fort que l'absence ne lui eût fait tort dans le cœur de M. d'Ozincour : il n'est plus le même pour moi, continua-t-elle ; à peine a-t-il cherché à m'entretenir. Je lui ai témoigné, depuis son arrivée, l'inquiétude que me causoit le voyage que Madame de Candace & Mademoiselle de Tourville avoient fait depuis peu chez son pere ; que je craignois que son mariage ne fût peut-être arrangé, & qu'il en seroit probablement instruit incessamment. Je n'ai point vu que toutes ces alarmes, si bien fondées, aient fait sur lui l'impression que j'avois lieu d'en attendre, après

les proteſtations qu'il m'avoit faites, avant ſon départ, de n'être jamais à d'autres qu'à moi. Il m'a bien juré, à la vérité, de ne jamais conſentir à épouſer Mademoiſelle de Tourville ; mais il m'a fait ce ſerment d'une maniere ſi indifférente, & d'un ton ſi froid, qu'en comparant ſon état préſent avec l'ardeur qu'il me marquoit il y a deux mois, j'ai tout lieu de croire que je ne ſuis plus aimée de même. Je n'ai pas oſé cependant lui en faire de reproches, de peur de lui déplaire, & encore plus de l'affliger : mais je ſens bien que je n'aurai jamais la force de reſter dans cette cruelle incertitude qui me déchire le cœur. Ses larmes coulerent en abondance en finiſſant ces mots, & je crois pouvoir aſſurer que non-ſeulement j'en fus touchée, mais que je partageai ſincérement ſa peine. Je ne diſſimulerai pas cependant qu'il s'éleva, malgré moi, dans mon ame une lueur d'eſpérance, à laquelle je n'oſai m'arrê-

ter, mais que je ne rejettai néanmoins qu'en faiſant les plus grands efforts. Je conſolai ma ſœur du mieux qu'il me fut poſſible ; je l'exhortai à s'expliquer avec ſon amant, ne doutant pas que ſes ſoupçons ne fuſſent injuſtes, & qu'Ozincour ne cherchât, en la détrompant, à l'aſſurer de plus en plus de la poſſeſſion d'un cœur ſi cher au ſien, & digne en effet de toute ſa tendreſſe.

Quand ma ſœur m'eut quittée, je réfléchis ſur tout ce qu'elle venoit de me dire ; ſes inquiétudes ne me parurent que trop bien fondées. Je la plaignis d'autant plus, que je ſentis par moi-même combien il devoit être affreux de ceſſer d'être aimée d'un homme qui avoit tant de charmes pour moi, quoique je n'euſſe aucun eſpérance de lui plaire.

Ma ſœur ne tarda pas à ſuivre le conſeil que je lui avois donné ; il étoit trop conforme à ſes deſirs. Elle me prit en particulier l'après-midi, pour me dire qu'elle avoit eu une explica-

tion avec ſon amant ; qu'il l'avoit entiérement raſſurée, & qu'elle avoit tout lieu d'être contente des témoignages d'attachement qu'elle en avoit reçus. En effet, il me parut plus attentif & plus aſſidu auprès d'elle, & ma ſœur reprit ſa gaieté.

Cependant les jours s'écouloient, & je ne partois point, quoique j'en ſentiſſe toujours la même néceſſité, pour regagner, s'il étoit poſſible, la paix que j'avois perdue. Je me déterminai enfin à dire décidément à ma ſœur que j'allois paſſer quelques jours avec Madame de Courville, & m'en retourner enſuite dans mon couvent. Ma ſœur m'oppoſa la même réſiſtance que la premiere fois que je lui avois parlé de mon projet ; mais ſes ſollicitations furent vaines, & après lui avoir témoigné combien j'étois ſenſible à l'amitié qu'elle me marquoit, j'écrivis à Madame de Courville pour l'inſtruire de mon deſſein.

Il me fallut eſſuyer, toute la journée

les reproches tendres & obligeants de Mademoiſelle d'Ozincour, de ſon pere & de ſon frere, auxquels ſe joignoient ceux de ma ſœur, ſur la réſolution où j'étois de la quitter. Ils me preſſerent vivement de reſter encore auprès d'eux au moins quelques jours, & mirent tout en uſage pour m'y engager, mais j'y réſiſtai avec fermeté. Je conviens cependant que j'eus beſoin de beaucoup de courage pour ne pas céder aux prieres du Comte d'Ozincour, quoiqu'il fût le ſeul qui m'obligeât de partir. Il accompagnoit ſes inſtances de tant de graces, & le regret qu'il témoignoit de mon départ me paroiſſoit ſi vrai & ſi touchant, que je fus pluſieurs fois ſur le point de lui accorder ce que ma raiſon m'ordonnoit de lui refuſer; j'avoue même que ſans le tourment que le bonheur de ma ſœur me faiſoit éprouver, & qui ſe préſenta dans cet inſtant à mon imagination ſous les couleurs les plus vives, j'euſſe peut-être été vain-

cue ; contente du ſeul avantage de voir & d'aimer Ozincour, ſans jamais prétendre à la poſſeſſion de ſon cœur, il me ſembloit que cette félicité imaginaire m'eût ſuffi ; mais le ſentiment de la jalouſie, toujours plus violent dans les femmes que dans les hommes, parce qu'elles ont plus de vanité, l'emporta dans mon ame, & je reſtai inébranlable.

J'attendis le lendemain le carroſſe de Madame de Courville avec impatience ; mais l'heure du dîner approchant ſans qu'il parût, je commençai à être inquiete, & je craignis que ma ſœur ou Mademoiſelle d'Ozincour n'euſſent écrit à Madame de Courville, à mon inſu, pour lui mander que j'avois cédé à leurs inſtances, & qu'il étoit inutile qu'elle m'envoyât des chevaux ; je deſcendois pour en aller faire mes plaintes à ma ſœur & à ſon amie, lorſque je vis arriver Madame de Courville elle-même ; je courus avec précipita-

tion pour l'embraſſer; elle me fit mille amitiés, ainſi qu'à ma ſœur.

Je ne doutois pas que nous ne partiſſions de bonne heure après le dîner, Madame de Courville & moi, & je me ſentois une eſpece de ſatisfaction, en penſant que j'allois être enfin délivrée de la vue de deux perſonnes qui me perçoient le cœur. J'avoue cependant que cette joie étoit mêlée d'une ſorte de triſteſſe, parce qu'en même-temps je me ſéparois de M. d'Ozincour; & ces deux ſentiments ſe combattant dans mon cœur, je n'aurois pu décider ſi j'étois plus aiſe que fâchée. Mais ma malheureuſe deſtinée ne permit pas que je ſortiſſe de cette maiſon, qui devoit m'être ſi fatale. Le Marquis d'Ozincour, ſa fille, ma ſœur, & ſur-tout le Comte, (car ſes inſtances me parurent plus vives que celle des autres) preſſerent tant Madame de Courville de leur accorder quelques jours, qu'elle céda enfin à leur importunité.

Cette complaiſance de ſa part, qu'elle ne crut pas devoir me déplaire, fut un coup de foudre pour moi. Je voyois tous mes projets dérangés, & je me trouvois encore expoſée pour pluſieurs jours à un genre de ſupplice que je ne me ſentois plus en état de ſoutenir. Il fallut cependant que je paruſſe au moins partager le plaiſir qu'on me témoignoit de me garder encore, & cette contrainte me coûta beaucoup.

Nous allâmes nous promener ſur le ſoir, & Ozincour m'offrit le bras, que je n'oſai refuſer, ou, pour mieux dire, que j'acceptai avec joie, quoique je préviſſe que ſon entretien ne feroit qu'augmenter le trouble où j'étois. Il me marqua la ſatisfaction la plus grande de ce que mon départ étoit différé. Il entreprit enſuite de me détourner du projet que j'avois de rentrer au couvent, & me dit qu'il ne concevoit pas ce qui avoit pu me déterminer à prendre ce parti, jeune & aimable comme

j'étois, malgré les inſtances de Madame de Courville & de ma ſœur, pour me retenir auprès d'elles; qu'il n'oſoit ſe flatter que ſes regrets ſur cet objet fuſſent d'aucun poids auprès de moi, après que deux perſonnes qui m'étoient ſi cheres, n'avoient pu réuſſir à me faire changer de deſſein; qu'il n'étoit cependant pas celui qui ſouffrît le moins de cette réſolution, mais qu'il croyoit m'être trop indifférent, pour que ſa peine pût mériter mon attention; que je le lui avois aſſez prouvé, en ne lui ayant pas procuré une ſeule fois le bonheur de me voir depuis que j'étois entrée à Belle-Chaſſe. Quoiqu'Ozincour m'eût toujours témoigné beaucoup d'intérêt, & même d'amitié, il ne m'avoit cependant jamais rien dit de ſemblable. Ces paroles d'ailleurs me parurent accompagnées d'une vivacité, & proférées d'un ton que je ne lui avois pas encore remarqué lorſqu'il s'entretenoit avec moi. Auſſi firent-elles dans mon cœur

une impreſſion que je n'oublierai de ma vie, & qui furent cauſe de ma perte. Je lui cachai néanmoins mon émotion, & je ne lui répondis que par des politeſſes vagues ; mais le coup n'en étoit pas moins porté, & je n'étois plus la même quand je rentrai.

Je ne dormis point de la nuit. Je me rappellai ſans ceſſe la converſation que j'avois eue avec le Comte, ſes moindres paroles, le ton dont il les avoit prononcées, ſes geſtes, ſon attitude, ſes regards, le ſon de ſa voix, rien ne m'avoit échappé. Il me ſembloit le voir encore, & mon cœur voloit au-devant du ſien. J'oubliai en un inſtant tous mes projets, j'oubliai ma ſœur, je m'oubliai moi-même; il n'y eut plus de couvent pour moi, & j'y renonçai pour jamais. L'idée du bonheur de plaire à M. d'Ozincour, m'occupa tout entiere; elle s'empara de toutes les facultés de mon ame. Je m'en enivrai, & je ne vis plus rien au-delà.

Ce

Ce délire ne dura pourtant pas long-temps. Le ſouvenir de ma ſœur me rendit à moi-même : ſon malheur ſe préſenta tout-à-coup à mon imagination, & détruiſit en un inſtant l'illuſion de ma félicité ; lorſqu'elle me fit part de ſes craintes, j'avois conçu, à la vérité, un eſpoir auquel je m'étois inconſidérément livrée ; mais je l'avois chaſſé preſqu'auſſi-tôt, parce que je ne pouvois conſentir au deſir qu'il ſuppoſoit, ſans me rendre coupable envers ma ſœur de la plus noire perfidie. Je conviens cependant, en en rougiſſant encore, que le réſultat de ſon explication avec Ozincour, m'avoit cauſé une eſpece de peine que je ne m'étois pas avouée, quoiqu'elle fût très-réelle ; elle avoit même probablement beaucoup contribué à augmenter mon empreſſement pour retourner à Belle-Chaſſe. J'aimois cependant toujours ma ſœur, je ne pouvois ſoutenir l'idée de ſon affliction, & encore moins celle de la trahir ; mais ma nouvelle conquête

m'étoit bien chere, & je ne pouvois me déterminer non plus à la ſacrifier. Ce combat entre l'amour & l'amitié m'occupa toute la nuit, & l'agitation qu'il m'occaſionna fut ſi vive, que lorſque je voulus me lever, je m'apperçus que j'avois la fievre. Je fis cependant effort ſur moi-même, & m'habillai, mais je n'eus jamais la force d'aller chez ma ſœur ni chez Madame de Courville. Comme je n'avois pu cacher mon état à ma femme-de-chambre, parce que mon accablement étoit peint ſur mon viſage, toute la maiſon en fut bientôt inſtruite, & je vis arriver dans ma chambre Madame de Courville, Mademoiſelle d'Ozincour, ſon frere & ma ſœur, avec un air fort alarmé. La vue de ces deux derniers me fit une telle impreſſion, que je perdis preſque connoiſſance. Lorſque je fus revenue, je me trouvai dans mon lit, entourée des quatre perſonnes que je viens de nommer, & toutes occupées du ſoin de me ſecourir.

Elles me témoignerent l'intérêt le plus vif, & me comblerent d'amitié; mais je ne vis que M. d'Ozincour : il me parut ſi pénétré, ſon regard étoit ſi tendre, & ſon ſilence ſi éloquent, que tous les ſoins des autres s'évanouirent à mes yeux, & qu'il me parut ſeul mériter mon attention & ma reconnoiſſance.

Quand je fus parfaitement remiſe de ma foibleſſe, tout le monde me quitta, à la réſerve de ma ſœur. Je ne ſavois que lui dire; ſes careſſes, ſa préſence même étoient pour moi le reproche le plus cuiſant, & je n'oſois lever les yeux ſur elle. Comme elle me trouva triſte, & qu'elle remarqua que je lui répondois à peine, elle me propoſa d'engager la compagnie à venir s'établir dans ma chambre, ſe flattant que le monde pourroit me diſſiper. Il eſt aiſé de juger qu'il ne lui fut pas difficile de me perſuader, puiſque c'étoit un moyen ſûr pour me faire paſſer la journée avec Ozincour. Auſſi l'acceptai-je ſans héſi-

ter : en conſéquence, elle le fit dire à ſon amie. Son frere vint auſſi-tôt, & après m'avoir demandé comment je me trouvois, il s'offrit à me faire la lecture juſqu'au dîner. J'y conſentis, & ma ſœur me quitta pour aller ſe mettre à ſa toilette.

Quand je me trouvai ſeule avec M. d'Ozincour, je frémis. Il ne me parut guere plus aſſuré que moi. Cependant il ne me parla que de l'inquiétude que je lui avois cauſée, d'une maniere très-touchante, à la vérité; mais il ne me dit rien qui pût m'embarraſſer pour lui répondre, ni me faire ſoupçonner qu'il m'aimât. Cette réſerve me raſſura, & je me remis peu à peu de mon trouble. Madame de Courville, Mademoiſelle d'Ozincour & ma ſœur entrerent chez moi peu de temps après; enſuite on alla dîner, & je me trouvai livrée à moi-même.

Les mêmes penſées qui m'avoient tourmentée toute la nuit, vinrent m'aſ-

ſaillir de nouveau, & je n'avois le courage de rien réſoudre. Tantôt je croyois m'être trompée ſur les ſentiments que je ſuppoſois au Comte, & je m'imaginois que les miens pour lui m'avoient peut-être fait illuſion, en me perſuadant que les témoignages d'affection qu'il m'avoit donnés, étoient dictés par l'amour, tandis que l'amitié ſeule en étoit le principe. » Que ſais-je même, me dis-je à » moi-même, ſi ce n'eſt pas à la paſſion » qu'il a pour ma ſœur, que je dois l'in» térêt qu'il m'a marqué.... « Cette derniere idée m'arracha des larmes de dépit. » Quoi!.... ce ſeroit à ma rivale » que j'aurois obligation de l'attache» ment qu'Ozincour a pour moi, & je » n'occuperois de place dans ſon cœur, » que parce qu'un autre en eſt le maî» tre !... Non, ſa haine ſeroit préféra» ble à une amitié auſſi humiliante, & je » mourrois plutôt que d'en jouir «. D'autrefois l'eſpérance renaiſſoit dans mon ame, & je m'y livrois avec une ardeur

égale à la paſſion dont j'étois enivrée.

Enfin le dîner finit, & toute la compagnie remontant dans ma chambre, interrompit les différentes penſées qui m'agitoient. On propoſa une partie de jeu pour amuſer le Marquis d'Ozincour: les trois Dames jouerent avec lui, & le Comte reſta pour me tenir compagnie. Il vint s'aſſeoir auprès de mon lit, & après m'avoir demandé de mes nouvelles, avec cet air d'intérêt que l'amitié ſeule ne donne jamais, quelque vive qu'elle ſoit, il reprit la converſation de la veille, & mit tout en uſage pour me détourner de rentrer à Belle-Chaſſe. Il n'avoit pas beſoin d'employer beaucoup d'éloquence pour me déterminer à ſuivre le penchant de mon cœur, qui ne me portoit que trop à reſter dans les lieux où je pourrois avoir occaſion de le voir ſouvent. Cependant j'eus la force de lui cacher ma foibleſſe, & la réſolution que j'avois priſe de céder à ſes inſtances, ou plutôt à ma paſſion. Mais

comme il me preſſoit avec une ardeur inconcevable, de lui donner au moins quelque eſpérance, je n'eus jamais le courage de lui répondre d'une maniere aſſez ferme, pour qu'il ne crût pas que je pourrois, à la fin, me laiſſer fléchir. Je ne m'en apperçus que trop après, par la gaieté qui ſe répandit ſur ſon viſage, & qui anima ſa converſation. Je m'en repentis auſſi-tôt, mais il n'étoit plus temps, & chaque inſtant ne faiſoit qu'accélérer ma défaite. Il me propoſa de me montrer la Géométrie, dont j'avois déjà quelque teinture, & qu'il m'avoit entendu dire que je deſirois fort de ſavoir. Cette propoſition me charma, & je l'acceptai ſans faire réflexion que ces leçons alloient achever de me perdre. Rien, en effet, n'eſt plus dangereux pour une femme, que d'avoir pour maître un homme aimable; en acquérant des connoiſſances propres à orner ſon eſprit, elle court riſque de perdre ſon cœur; car tôt ou tard le maî-

tre fait place à l'amant ; il n'eſt plus temps de s'en défendre, & l'école des talents devient celle de l'amour.

La partie, que les Dames trouvoient fort longue, ne me parut durer qu'un moment. Quand elle fut finie, elle s'approcherent de mon lit, ainſi que M. d'Ozincour le pere, & la converſation devint générale. Comme je me trouvois beaucoup mieux que le matin, & que je n'avois plus de fievre, je dis que je ſerois bien aiſe de me lever, & l'on me laiſſa ſeule. Dès que je fus habillée, on rentra dans ma chambre, & Ozincour ne fut occupé que de moi toute la ſoirée.

Quand tout le monde fut retiré, je me rappellai avec tranſport les ſoins du Comte, & tout ce qu'il m'avoit dit. Je ne doutai plus qu'il ne me préférât à ma ſœur. Les incertitudes où j'avois été le matin, s'évanouirent, & je me vis maîtreſſe ſouveraine de ſon cœur, de ce cœur où j'avois tant deſiré de régner,

& dont la poſſeſſion ſeule pouvoit faire mon bonheur. Contente de ce bien ſi cher, je crus qu'il ſuffiroit à ma félicité, & que ſans trahir ma ſœur, en avouant ma foibleſſe à Ozincour, ou en lui permettant de m'avouer la ſienne, je pourrois jouir en paix du plaiſir de l'aimer & d'en être aimée, ſans jamais nous le dire. Ma folle paſſion m'aveugla au point de me perſuader que ce ſilence réciproque nous mettroit à l'abri de tout remords; que je n'aurois point de reproche à me faire vis-à-vis de ma ſœur, & que je pourrois être heureuſe ſans être coupable. Ce plan, tout abſurde & tout criminel qu'il étoit, me parut, dans mon ivreſſe, auſſi raiſonnable qu'innocent. Je m'y fixai; il répandit dans mon ame un calme trompeur, que je n'avois pas encore éprouvé depuis l'arrivée du Comte, & qui me fit paſſer une nuit aſſez tranquille.

Quoique je n'euſſe plus le lendemain

aucun reſſentiment de fievre, & que je me trouvaſſe aſſez bien, on ne voulut pourtant pas me permettre de deſcendre dans le ſallon. M. d'Ozincour vint me propoſer de me donner une leçon de Géométrie, comme nous en étions convenus la veille. Je l'acceptai ſans héſiter. Quoique je ne fuſſe pas ſeule avec lui, je le poſſédois uniquement, puiſqu'il n'étoit occupé que de moi. Les choſes dont il avoit à m'inſtruire, n'étoient pas propres par elles-mêmes à m'intéreſſer, puiſqu'il ne me parloit pas de lui & des ſentiments qu'il avoit pour moi; mais dans la diſpoſition où étoit mon cœur, toutes les paroles qui ſortoient de ſa bouche, étoient pour moi d'un prix infini, & l'attrait qui me portoit vers lui, ſe répandoit ſur tous les objets dont il m'entretenoit. *Etre avec les gens qu'on aime, cela ſuffit: réver, leur parler, ne leur parler point, penſer à eux, penſer à des choſes plus*

indifférentes, mais auprès d'eux, tout eſt égal (1).

Ozincour me parut très-content de moi ; il me fit des compliments très-fins & très-délicats ſur la juſteſſe & la ſagacité de mon eſprit. Je le louai à mon tour ſur le talent qu'il avoit d'applanir les difficultés par la clarté & la netteté avec leſquelles il préſentoit ſes idées. Nous nous ſéparâmes très-ſatisfaits l'un de l'autre, & il me promit de me donner une ſeconde leçon le lendemain.

M. d'Orzinville vint dans l'après-midi pour paſſer quelques jours avec nous. Il fut reçu de toute notre ſociété avec les plus grands témoignages d'affection. Comme on ſavoit qu'il aimoit la chaſſe, le Comte lui en propoſa une au ſanglier pour le ſurlendemain. Il l'accepta avec plaiſir, ainſi que les Dames, qu'on

(1) Les Caracteres ou les Mœurs de ce ſiecle, Tom. I, pag. 246. *Du Cœur.*

invita d'en être, & les préparatifs de cette chaſſe nous occuperent toute la ſoirée.

Le lendemain matin, ma ſœur vint me trouver dans ma chambre, & me dit avec le déſeſpoir peint ſur le viſage: Ah! ma ſœur, plaignez une infortunée, qui vient de voir évanouir en un inſtant toutes ſes eſpérances; mes craintes ne ſont que trop réaliſées, mon malheur eſt certain; j'ai tout perdu, M. d'Ozincour eſt promis à Mademoiſelle de Tourville. Les ſanglots l'étoufferent en ce moment, & elle n'eut jamais la force de pourſuivre.

Cette nouvelle fut un coup de foudre pour moi, & ne me permit pas de proférer une ſeule parole. Après quelques moments, ma ſœur s'étant un peu remiſe, me raconta que le Marquis d'Ozincour venoit d'envoyer chercher ſon fils, pour lui dire qu'en conſéquence des projets dont il l'avoit inſtruit avant ſon départ pour ſon Régi-

ment, il l'avoit fait propoſer à Madame la Marquiſe de Candace pour ſa niece ; que la propoſition avoit été acceptée, & qu'il comptoit, lorſque ſa ſanté le lui permettroit, le préſenter à Madame de Candace, & à Mademoiſelle de Tourville ; que cette derniere étoit fort jolie & fort bien élevée ; qu'il avoit été dans le cas d'en juger par lui-même, l'ayant eue chez lui quelques jours ; qu'il en avoit été très-content, & qu'il ne doutoit point qu'elle ne lui fit la même impreſſion. Ozincour, continua-t-elle, a témoigné en vain à ſon pere la répugnance qu'il avoit pour le mariage, & l'a ſupplié inſtamment de ne pas le contraindre à prendre un engagement pour lequel il ſe ſentoit autant de répugnance. Le Marquis lui a dit qu'il avoit attendu de lui plus de complaiſance ; que c'étoit une marque d'amitié qu'il lui demandoit, dont il n'auroit ſûrement pas ſujet de ſe repentir ; qu'il lui donnoit huit jours pour faire ſes réflexions ;

qu'il eſpéroit, au bout de ce terme, le trouver plus ſoumis à ſes volontés, & qu'il ſe flattoit qu'il ne voudroit pas empoiſonner le reſte de ſa vie par un refus qui abrégeroit infailliblement ſes jours. En prononçant ces derniers mots, il a embraſſé tendrement ſon fils. Ce dernier a été ſi touché de l'état de ſon pere, qu'il n'a jamais oſé lui rien répliquer, & ils ſe ſont quittés ainſi.

Ma ſœur pleura beaucoup en finiſſant ce récit, & j'étois bien peu en état de la conſoler, par l'impreſſion qu'il m'avoit faite à moi-même. Je mêlai très-ſincérement mes larmes aux ſiennes. Notre malheur étoit commun, notre douleur devoit être égale. Mais ce que ma ſœur regardoit comme un effet de ma compaſſion & de ma tendreſſe pour elle, n'avoit, hélas! pour principe qu'une paſſion qui l'offenſoit, & mes pleurs même étoient une nouvelle injure à ſa confiance & à ſon amitié. Je méritois ſans doute d'en être punie, & je

ne l'ai été que trop cruellement. Je n'avois pas la force de lui parler, mes ſanglots m'étouffoient; elle en fut ſi pénétrée de reconnoiſſance, qu'elle me combla de careſſes, me dit que je ſerois ſa conſolation, & qu'elle ne ſe regardoit pas comme tout-à-fait malheureuſe, puiſqu'il lui reſtoit un amie auſſi tendre que moi. Ces témoignages d'affection me firent rougir de honte; j'eus horreur de ma perfidie, & je ne ſais même ſi dans ce moment, les larmes du repentir ne furent pas plus ameres que celles du déſeſpoir de me voir enlever pour jamais celui pour qui j'aurois ſacrifié ma vie.

Ozincour vint un moment après que ma ſœur m'eut quittée, pour me donner ma leçon. Il me parut triſte & penſif; mais je n'oſai jamais lui en demander la cauſe, ni lui parler de ce que ma ſœur venoit de me dire. Je craignis de lui donner occaſion de me faire l'aveu du goût qu'il avoit pour moi, ou

d'apprendre de ſa bouche qu'il ne regrettoit que ma ſœur, & peut-être, hélas! que ce dernier motif fut le principal qui me retint; car malgré l'horreur de ma ſituation, ce que je redoutois le plus, étoit de me voir détrompée ſur les ſentiments que je lui croyois pour moi.

Notre leçon ſe paſſa donc aſſez triſtement; mais le Comte ne m'en parut pas moins occupé de moi, ni moins tendre. Il me regardoit languiſſamment, & ſes yeux me diſoïent, ce me ſemble: *Ce n'eſt point votre ſœur que je regrette; je n'aime que vous, & ma ſeule crainte eſt de ne pas vous inſpirer tout l'amour que je reſſens pour vous.* J'étois embarraſſée de ce que je croyois lire dans ſes regards; je n'oſois lever les yeux ſur lui, & je ſentois que je rougiſſois malgré moi. Mon embarras ne faiſant qu'augmenter à chaque inſtant, je me levai pour paſſer dans ma garderobe; je dis à Ozincour,

en m'en allant, qu'ayant quelques lettres à écrire, je ne pouvois profiter plus long-temps de ſes bontés, & que je le priois de trouver bon que nous remiſſions le reſte de ma leçon à une autre fois. Il me quitta, & je me trouvai, par ſon départ, délivrée du trouble que ſa préſence me cauſoit. Je n'eus point occaſion de le revoir en liberté. On ne parla toute la journée que de la chaſſe du lendemain.

Comme nous étions tous dans le ſallon, Madame de Courville ſe rappella qu'elle avoit une réponſe à rendre à ſon homme d'affaires, ſur un droit de ſa terre, dont il falloit qu'il fût inſtruit, pour un procès qu'elle avoit à ce ſujet. Je m'offris de lui en épargner la peine, & Mademoiſelle d'Ozincour, voulant m'éviter celle de monter dans ma chambre, me dit que je pouvois aller dans la ſienne, qui touchoit preſqu'au ſallon, & que j'y trouverois tout ce dont j'avois beſoin. J'y paſſai, en effet,

& me mis à ſon ſecrétaire pour écrire ma lettre. En ouvrant différents tiroirs, pour y chercher du papier, je trouvai dans l'un d'eux le portrait du Comte d'Ozincour. Un bonheur ſi inattendu me tranſporta de joie. Ce portrait étoit fort reſſemblant, & je le contemplai avec un plaiſir inexprimable. Je le baiſai mille fois ; je lui dis les choſes les plus tendres, & je me dédommageai de la retenue que j'étois obligée de garder avec celui dont il me repréſentoit les traits. Après l'avoir long-temps conſidéré, je voulus le remettre dans le tiroir où je l'avois pris, mais je n'en eus jamais le courage. Je ſentis que je ne pouvois plus me ſéparer d'un bien ſi cher à mon cœur, & que le haſard m'avoit offert. Je me déterminai donc à le garder, eſpérant que lorſque je l'aurois poſſédé quelques jours, & que je me ſerois raſſaſiée, s'il étoit poſſible, du plaiſir de le voir, j'en ferois plus aiſément le ſacrifice, & que juſ-

qu'au moment où je le rendrois, Mademoiſelle d'Ozincour ne s'appercevroit peut-être pas du vol que je venois de lui faire. Je le ſerrai auſſi-tôt comme le tréſor le plus précieux ; enſuite j'écrivis promptement ma lettre, pour regagner le temps que j'avois employé à repaître mes yeux d'une image qui n'étoit déjà que trop bien gravée dans mon ame. Je rentrai enſuite dans le ſalon, mais non pas ſans une grande émotion ; & ce qui l'augmenta encore, c'eſt que le Comte, qui s'ennuyoit ſans doute d'avoir été privé ſi long-temps de ma préſence, me dit en ſouriant, que ma lettre devoit être un chef-d'œuvre d'éloquence, & que je ne pourrois pas donner l'excuſe de M. de Buſſy, au cas qu'elle fût trop longue, parce que j'avois eu aſſurément tout le temps néceſſaire pour la faire très-courte. Cette plaiſanterie me déconcerta au point que je ne ſus que répondre. Je rougis, mais heureuſement ma rougeur fut interprêtée à

mon avantage ; car on étoit bien loin d'en pénétrer la cauſe, & on ne l'attribua qu'à ma timidité.

Le lendemain matin nous partîmes pour la chaſſe de fort bonne heure, comme on en étoit convenu la veille. Pluſieurs perſonnes du canton étoient venues ſe joindre à la compagnie du Comte d'Ozincour, & nous étions beaucoup de monde. Les Dames étoient en caleche, & les hommes à cheval. Tout reſpiroit la gaieté, & jamais partie de plaiſir ne commença d'une maniere plus vive & plus brillante, & ne ſe termina par une cataſtrophe plus affreuſe. Nous fûmes quelque-temps ſans trouver de ſanglier, mais enfin l'on en apperçut un. M. d'Orzinville, plus ardent que tous les autres, le pourſuivit avec une vivacité inconcevable dans l'épaiſſeur du bois où il s'étoit réfugié. Il l'atteignit, & le bleſſa très-dangereuſement ; le ſanglier tomba, & Orzinville le croyant mort, deſcendit de che-

val, & s'en approcha pour s'en assurer ; mais cet animal, qui avoit encore un reste de vie, l'employa à se venger de son ennemi. Il se releva, se jetta avec furie sur M. d'Orzinville, le déchira, & expira sur son corps. Le reste des chasseurs étant arrivés quelques moments après, trouverent Orzinville sans connoissance, & nageant dans son sang. Nous entendîmes aussi-tôt des cris affreux, qui nous remplirent de terreur, & nous ne fûmes pas long-temps sans en apprendre la triste cause ; car on apporta bientôt M. d'Orzinville, qui ne donnoit aucun signe de vie. On le mit dans une des caleches, & on le transporta promptement au château.

La douleur où nous fumes tous ne peut s'exprimer. M. & Mademoiselle d'Ozincour sur-tout, remplirent l'air de leurs cris. Le mouvement de la voiture fit cependant reprendre les sens à Orzinville ; mais lorsque le chirurgien qu'on avoit fait venir eut visité ses

plaies, il nous dit qu'elles étoient mortelles, & qu'il n'avoit que peu de jours à vivre. Le malheureux Orzinville voulut être inſtruit de ſon état, & preſſa vivement le chirurgien de le lui dire, en l'aſſurant qu'il n'avoit rien à craindre de ſon déſeſpoir, & qu'il apprendroit l'arrêt de ſa mort ſans effroi. En effet, il reçut cette fatale nouvelle ſans donner le plus léger témoignage de foibleſſe, & montra une fermeté héroïque. Il demanda auſſi-tôt qu'on lui fît venir le Curé du lieu, & un Notaire, & pria enſuite qu'on le laiſſât ſeul, pour qu'il eût le temps de ſe recueillir. Nous ſortîmes tous de ſa chambre en fondant en larmes, & jamais déſolation n'a été plus générale; car toute la maiſon, depuis les maîtres juſqu'aux domeſtiques, étoient dans la conſternation la plus affreuſe.

Lorſque M. d'Orzinville ſe fut confeſſé, il fit appeller le Notaire, & lui dicta ſon teſtament; après quoi il nous

fit dire, à ma ſœur & à moi, qu'il vouloit nous parler ſans témoins. Un tremblement univerſel s'empara auſſi-tôt de tous nos membres, & nous crûmes que nous n'aurions jamais la force de monter juſques dans ſa chambre. Nous y allâmes cependant en frémiſſant. Dès qu'il nous vit, il fit retirer ſes gens, & nous pria de nous aſſeoir auprès de ſon lit.

» Je vais terminer ma carriere, Ma» demoiſelle, dit-il à ma ſœur, en lui » adreſſant la parole. L'état où je ſuis, » en me donnant droit à votre compaſ» ſion, me fait eſpérer que vous me » pardonnerez l'aveu d'un amour, que » mon reſpect ne m'a pas permis de » vous dévoiler juſqu'à préſent. Je ne » regrette point des jours qui ne pou» voient être heureux, puiſque vous ne » m'avez pas trouvé digne de les paſſer » avec vous. Dès les premiers moments » que je vous ai vue, j'ai ſenti que vous » ſeule pouviez faire mon bonheur. L'eſ-

» pérance de parvenir à celui de vous
» plaire a nourri dans mon ame une
» paſſion, que la certitude même de ne
» pouvoir y réuſſir, n'a jamais pu étein-
» dre. J'étois trop intéreſſé à décou-
» vrir les ſecrets de votre cœur, pour
» ne pas m'appercevoir qu'il n'étoit
» pas libre, & que M. d'Ozincour y ré-
» gnoit. Les yeux d'un rival ſont clair-
» voyants. Je remarquai, au retour du
» voyage que j'avois été obligé de faire
» dans les terres de mon oncle, à la
» maniere dont Ozincour me traita,
» qu'il ne me craignoit plus, parce qu'il
» étoit ſûr d'être aimé. Quoique cette
» découverte ne pût me guérir, le de-
» ſir de vous voir heureuſe, ſupérieur
» en moi à tout autre ſentiment, non-
» ſeulement ne me permit pas de cher-
» cher à troubler votre félicité, mais
» me rendit précieux tout ce qui vous
» l'étoit. Je ſacrifiai donc, ſans héſiter,
» juſqu'aux intérêts les plus vifs de mon
» amour, pour obtenir votre confiance

&

» & votre amitié. Je ſentis même qu'el-
» les pouvoient ſeules me conſoler de
» l'eſpoir d'un bien auquel je n'étois
» plus en droit d'aſpirer. J'ai été aſſez
» heureux pour trouver l'occaſion de
» rendre un ſervice important à la fa-
» mille qui vous eſt la plus chere, ſans
» avoir eu le malheur d'abréger les jours
» d'un homme qui a l'avantage de vous
» appartenir, quoiqu'il n'en ſoit pas di-
» gne. Il manquoit à ce bonheur celui
» de faire le vôtre; la mort me le pro-
» cure, je n'ai plus rien à ſouhaiter, &
» je meurs content. Votre peu de for-
» tune pouvoit mettre obſtacle à vos
» deſirs; je viens d'y ſuppléer par mon
» teſtament, & je me flatte que le Mar-
» quis d'Ozincour ne refuſera pas à ce-
» lui qui a ſauvé à ſa fille l'honneur, &
» peut-être la vie, une propoſition qui
» comblera les vœux de ſon fils & les vô-
» tres : cette propoſition d'ailleurs étant
» accompagnée d'une fortune qui doit
» lui rendre votre alliance plus avan-

» tageuſe qu'aucune autre qu'il pût faire.
» J'ai pourvu auſſi à votre bien-être,
» me dit-il en me regardant, & ce que
» je vous laiſſe doit vous mettre en état
» de faire un mariage convenable à vo-
» tre naiſſance, & aux qualités dont
» vous êtes ornée. N'ayez point de ſcru-
» pule, ajouta-t-il, d'accepter un don
» qui ne fait aucun tort au peu de pa-
» rents éloignés que je laiſſe après moi.
» Ils ſont trop riches pour avoir beſoin
» d'une augmentation de fortune. D'ail-
» leurs, j'ai eu ſoin, au cas que vous
» n'ayiez point de poſtérité, ni l'une ni
» l'autre, de ſubſtituer votre bien à mes
» héritiers naturels, eſpérant que vous
» ne me ſauriez pas mauvais gré de ne
» pas laiſſer profiter de mes bienfaits
» celui qui vous a enlevé un héritage
» qui vous étoit légitimement dû «.

Il s'arrêta, en cet endroit pour reprendre haleine, & ſe remettre de l'émotion que ce diſcours lui avoit cauſée. Nous ſaisîmes ce moment pour

nous jetter à genoux devant ſon lit. Nous prîmes une de ſes mains, que nous arroſâmes de nos pleurs. Nous voulûmes lui témoigner l'excès de notre reconnoiſſance ; mais nos ſanglots nous permirent à peine de proférer quelques mots mal articulés. Il en fut ſi touché, qu'il nous pria de le laiſſer, parce qu'il étoit trop foible pour pouvoir ſoutenir une ſcene auſſi attendriſſante. Il nous dit enſuite » qu'il ſe trou-» voit trop récompenſé, par la conſola-» tion qu'il emportoit dans le tombeau » d'avoir contribué à la félicité de deux » perſonnes qui en étoient ſi dignes, & » qui lui étoient auſſi cheres. Les mo-» ments ſont précieux, ajouta-t-il, en » regardant languiſſamment ma ſœur. Je » n'ai peut-être plus que peu d'heures à » vivre, je veux les employer à aſſurer » votre bonheur, & ne plus penſer après » qu'à l'éternité. Priez le ſouverain Etre » qu'il me faſſe miſéricorde, & ſouvenez-» vous quelquefois de moi. Adieu pour

» jamais «. En prononçant ces derniers mots, il ſe tourna de l'autre côté, en nous faiſant ſigne de nous retirer. Nous n'oſâmes inſiſter pour demeurer auprès de lui ; mais les jambes faillirent nous manquer en ſortant de ſa chambre. Nous appellâmes ſes gens, & comme nous deſcendions l'eſcalier, nous vîmes paſſer un laquais à côté de nous, qui nous dit en pleurant que ſon Maître venoit de le charger d'aller ſur le champ chercher le Marquis d'Ozincour, auquel il étoit preſſé de parler, ſentant bien qu'il ne paſſeroit pas la nuit.

Nous arrivâmes chez Mademoiſelle d'Ozincour plus mortes que vives, & nous fûmes long-temps ſans avoir la force de lui rendre compte de la ſcene attendriſſante qui venoit de ſe paſſer. Mademoiſelle d'Ozincour partageoit notre affliction d'autant plus vivement, qu'elle regrettoit elle-même ſincérement un homme qui avoit riſqué ſa vie pour elle, & qui venoit de mettre

le comble aux obligations qu'elle lui avoit déjà, en faiſant le bonheur de ſon frere & de ſon amie. On vint nous avertir quelque-temps après, qu'on alloit faire recevoir les derniers Sacrements à M. d'Orzinville. Nous nous traînâmes dans ſa chambre, où tout le monde nous accompagna avec les marques de la douleur la plus profonde. Jamais ſpectacle n'a été plus touchant & plus édifiant tout enſemble. Il n'échappa pas la plus légere plainte à M. d'Orzinville, malgré les exceſſives douleurs qu'il ſouffroit; il conſerva toujours ſa paix & ſa fermeté, & donna les plus grands témoignages de réſignation & de piété. Après cette triſte cérémonie, nous voulûmes approcher de ſon lit; mais il nous dit avec une voix mourante, qu'après l'acte ſaint qu'il venoit de faire, & ſi près d'aller rendre compte à Dieu de ſes actions; il ne vouloit pas que rien pût le détourner de la ſeule idée qui devoit l'occuper dans

ce dernier moment ; qu'il falloit oublier le monde & tout ce qui l'y avoit attaché, pour ne plus penſer qu'à ſon ſalut ; que nos prieres étoient les ſeules preuves d'attachement que nous puſſions maintenant lui donner, & qu'il nous ſupplioit de nous retirer. Quelque affreuſe que pût être pour nous la vue d'un homme expirant, nous ne pouvions nous déterminer à l'abandoner avant qu'il eût rendu le dernier ſoupir. Cependant nous fîmes nos efforts pour lui obéir ; mais les forces nous manquerent, & l'on fut obligé de nous emporter preſqu'évanouies.

Nous rentrâmes chez le Marquis d'Ozincour, qui étoit preſque auſſi conſterné que nous, de même que ſa fille & ſon fils. Madame de Courville paroiſſoit également touchée ; un morne ſilence régnoit dans tout le château, & nos larmes étoient les ſeules interpretes de notre douleur. Nous attendions en frémiſſant, la funeſte nouvelle du coup qui

nous menaçoit, & il n'entroit pas un domeſtique dans la chambre, que nous ne cruſſions qu'il venoit pour nous l'apprendre. Nous paſsâmes deux heures dans cette cruelle ſituation, plus affreuſe peut-être à ſupporter, que la certitude même du malheur. Enfin le Comte d'Ozincour, qui alloit à tous moments s'informer de l'état de ſon ami, rentra, ſon mouchoir ſur les yeux, & nous dit, en ſe jettant dans un fauteuil, comme un homme accablé, que M. d'Orzinville venoit d'expirer. Nous fîmes des cris perçants, & jamais déſeſpoir n'a été plus général & plus ſincere.

Quand ces premiers mouvements furent paſſés, Madame de Courville engagea M. d'Ozincour à quitter un lieu qui ne lui offroit que des objets lugubres, & à venir dès le lendemain matin chez elle avec ſa famille. Elle vouloit lui dérober au moins la vue des triſtes cérémonies qui devoient ſuivre la mort d'un homme reſpectable à tous égards;

& auquel il avoit tant de raiſon d'être attaché. Nous allâmes enſuite nous coucher, non pour dormir, mais pour nous repoſer un peu ; car nous ſentions bien que dans l'état où nous étions, le ſommeil fuiroit de nos yeux. En effet, nous ne fermâmes pas l'œil de la nuit, ma ſœur & moi, & nous ne fûmes occupées que de la cruelle deſtinée de M. d'Orzinville. Nous étions même trop affligées pour pouvoir être touchées de la fortune qu'il nous laiſſoit. Juſqu'à l'intérêt de notre paſſion, tout fut oublié dans ce fatal moment, & nous ne ſentîmes que le malheur d'avoir perdu un homme auſſi eſtimable, & auſſi digne de nos regrets.

Nous n'eûmes pas de peine à nous lever de bonne heure ; mais le premier inſtant où nous nous revîmes, fut pour nous un renouvellement de douleur la plus amere.

Notre voyage ſe paſſa fort triſtement, comme il eſt aiſé de le juger. Quand nous

fûmes arrivées chez Madame de Courville, cette femme, dont l'ame étoit ſi compatiſſante, & qui ne ſembloit exiſter que pour les malheureux, mit tout en uſage pour nous conſoler. Ma ſœur lui fit part de tout ce que M. d'Orzinville avoit fait pour elle & pour moi, & de tout ce qu'il nous avoit dit. Madame de Courville lui en témoigna la plus grande joie; & cette preuve que M. d'Orzinville venoit de donner de la beauté & de la généroſité de ſon ame, lui arracha des larmes d'attendriſſement.

Ma ſœur n'avoit pas encore pu trouver l'occaſion de voir le Comte d'Ozincour en particulier, depuis l'évenement fatal dont nous étions encore conſternés. Mais ſa ſœur l'avoit inſtruit de la généroſité d'Orzinville pour nous, & de ſa démarche auprès du Marquis pour aſſurer ſon bonheur & celui de ma ſœur. Cette derniere étoit tellement abſorbée par ſa douleur, qu'elle n'avoit pas fait attention au peu de ſoin d'Ozincour à

chercher à l'entretenir ſur ce qui devoit mettre le comble à ſa félicité ; mais à la fin elle en fut frappée, & crut même s'appercevoir qu'il l'évitoit. Elle m'en témoigna ſa peine, ainſi qu'à Mademoiſelle d'Ozincour, & pria même ſon amie d'en faire des reproches à ſon frere. Cette indifférence marquée du Comte pour ma ſœur, me confirmoit plus que jamais dans la perſuaſion où j'étois déjà qu'elle ne régnoit plus dans ſon cœur, & que je le poſſédois uniquement. Cette idée avoit tant de charmes pour moi, que je m'y livrois toute entiere, ſans penſer aux malheurs qui devoient néceſſairement en réſulter, ſoit qu'Ozincour eût aſſez de courage pour ſacrifier ſon goût pour moi à l'attachement que ma ſœur avoit pour lui, & qu'il l'épouſât, ſoit que l'amour l'emportât, & qu'il lui avouât ſon infidélité. Ma paſſion m'aveugloit à un ſi haut point, & s'étoit tellement emparée de toutes les facultés de mon ame, que je ne voyois plus que

par elle ; & que ma raiſon étoit dans une eſpece de léthargie qui m'ôtoit juſqu'au pouvoir de réfléchir.

Il y avoit déjà trois jours que nous étions chez Madame de Courville. M. d'Ozincour paroiſſoit fuir tout le monde, & juſqu'à moi-même. Cette conduite nous ſembloit fort étrange, & ſans les regards tendres & languiſſants qu'il jettoit ſur moi à la dérobée, pendant le peu de temps que nous le voyions, j'aurois cru être oubliée de lui, comme ma ſœur. Mais quelle fut ma ſurpriſe, lorſqu'un matin je vis entrer dans la chambre de ma ſœur, où j'étois pour lors, le Marquis d'Ozincour avec ſon fils qu'il lui préſenta, en lui diſant : Je viens vous offrir, Mademoiſelle, un homme dont vous ſeule pouvez faire le bonheur, & qu'on m'a aſſuré ne vous pas être indifférent. Daignez l'accepter de ma main, & ſoyez ſûre qu'en comblant ſes vœux, il ne ſera pas le ſeul dont vous ferez la félicité. En finiſſant ces mots, il s'ap-

procha de ma ſœur pour l'embraſſer. Elle fut ſi troublée de ce diſcours, qu'elle changea de couleur pluſieurs fois. Je la vis chanceler, & elle ſeroit même tombée, ſi le Marquis ne l'eût retenue dans ſes bras : elle n'eut pas la force de lui répondre ; mais la maniere dont elle reçut ſes careſſes, ſon embarras & ſa rougeur, lui apprirent mieux que des paroles n'auroient pu faire, que ſa propoſition lui étoit très-agréable. Il ſe retourna enſuite vers moi, & me dit que tout ſon regret étoit de n'avoir pas un ſecond fils, pour faire deux heureux, dans l'eſpérance de l'unir à moi, mais qu'il me prioit d'accorder mes bontés & mon amitié à mon futur beau-frere, deſirant que nous ne fiſſions plus tous qu'une même famille. Il me demanda auſſi la permiſſion de m'embraſſer : mais j'étois ſi troublée de tout ce que je venois d'entendre, que je reſtai comme une ſtatue ſans rien répondre, & ſans donner aucun ſigne de vie. Mon inſen-

ſibilité apparente ne m'avoit cependant pas empêchée de remarquer qu'Ozincour avoit témoigné bien peu d'empreſſement à ma ſœur dans un moment où il eût dû paroître tranſporté de joie, s'il eût eu pour elle les mêmes ſentiments que ſix mois auparavant. J'avois même obſervé que, pendant que ſon pere me parloit, il avoit tourné les yeux ſur moi en ſoupirant, & les avoit baiſſés enſuite comme un homme accablé de douleur. Quoique mes idées fuſſent tellement confondues dans ce moment, que je n'étois en état de m'arrêter à aucune, & que tout ce que je venois d'entendre m'eût attérée au point de me rendre ſtupide; le regard du Comte m'avoit cependant ranimée: mais lorſque je fus revenue tout-à-fait à moi-même, je ſentis qu'il ne m'étoit pas poſſible de reſter plus long-temps dans un lieu où chaque mot qu'on prononçoit étoit un coup de poignard pour moi; & ſous prétexte d'avoir oublié quelque choſe

dans ma chambre, je m'y ſauvai au plus vîte, & je m'y enfermai, comme ſi j'euſſe craint d'être détournée des penſées les plus agréables; tandis que je n'y étois venue que pour pouvoir m'y livrer ſans contrainte à ma douleur.

J'avois été agitée de tant de mouvements différents pendant tout le diſcours du Marquis d'Ozincour, que je n'avois même pas conçu toute l'étendue de mon malheur: mais lorſque je fus ſeule, l'horreur de ma ſituation ſe préſenta à mon eſprit avec toutes les circonſtances qui pouvoient contribuer à la rendre plus cruelle encore, & je m'abandonnai au déſeſpoir le plus affreux. Je ne me connus plus, je perdis la raiſon, la vie me parut inſupportable, & peu s'en fallut que je n'en abrégeaſſe le cours. Je ſentois qu'il étoit impoſſible à Ozincour de me ſacrifier ma ſœur, dans le moment où tout ſecondoit leurs vœux, & ſembloit concourir à leur bonheur mutuel. Je ne devois pas même le deſirer, puiſ-

que ce ſacrifice, s'il en eût été capable, devoit le dégrader à mes yeux, & le rendre indigne de moi. Je ne voyois donc plus qu'un abyme ouvert ſous mes pas; & de quelque côté que je tournaſſe la vue, je n'enviſageois que honte & que malheurs. Je fus plus d'une heure dans cet état, & je crois que j'y euſſe paſſé tout le reſte de la journée, ſans penſer que mon abſence devoit paroître fort étrange à ma ſœur, ſi cette derniere ne fût venue frapper à ma porte à coups redoublés. Mon premier mouvement fut de ne pas répondre, mais enfin, je compris qu'en refuſant de la voir, je lui ferois naître indubitablement des ſoupçons qu'il m'étoit très-important d'écarter de ſon eſprit. Je fis donc effort ſur moi-même, & j'allai lui ouvrir, en lui demandant excuſe de l'avoir fait attendre; je lui dis que m'étant trouvée mal, j'étois encore un peu foible, & que j'avois eu de la peine à me lever. Cette incommodité prétendue me parut dans

ce moment la raiſon la plus propre à alléguer, pour n'être pas retournée chez elle. Elle ſervit de prétexte en même-temps à mon air abattu, & au peu de gaieté que je lui marquois dans une circonſtance où j'aurois dû partager la joie inexprimable, que la certitude de ſon union avec Ozincour répandoit dans ſon ame. Elle éclatoit dans ſes yeux & dans toute ſa perſonne, de même que dans Mademoiſelle d'Ozincour qui étoit avec elle. Cette joie me déchira le cœur; mais j'eus aſſez de pouvoir ſur moi pour n'en rien témoigner. Ma ſœur me dit qu'ayant rencontré, en venant me trouver, Mademoiſelle d'Ozincour qui alloit chez elle pour lui rendre compte d'une converſation qu'elle avoit eue la veille avec ſon pere, elle l'avoit engagée à l'accompagner chez moi pour m'en faire part en même-temps, ſachant combien je m'intéreſſois à ſon bonheur. Mademoiſelle d'Ozincour, qui jugeoit de l'impatience que ma ſœur devoit avoir d'être

inſtruite de cet entretien commença ainſi:

» Vous ſavez que nous nous retirâmes » hier de fort bonne heure : mon pere » vint me trouver quelques moments » après; Vous êtes ſans doute déjà infor- » mée, me dit-il, ma chere fille, d'une » partie des ſecrets que j'ai à vous ap- » prendre : mais je me fais un plaiſir de » vous donner un témoignage de ma » confiance en vous révélant ceux que » vous ignorez encore ? Votre libéra- » teur, quelques heures avant ſa mort, » me fit appeller, & me dit qu'il avoit » une grace à me demander avant d'ex- » pirer ; qu'il comptoit aſſez ſur mon » amitié pour ſe flatter de l'obtenir, & » qu'il ne regretteroit pas la vie, s'il » étoit ſûr en la quittant de faire le bon- » heur de la perſonne qui lui avoit tou- » jours été la plus chere. Je lui répondis » qu'il pouvoit diſpoſer de moi, & que » je n'avois rien à lui refuſer. Il fut ſi » content de la bonne volonté que je » lui marquois, qu'il me ſerra tendre-

» ment la main pour me le témoigner.
» Je le preſſai enſuite de me déclarer au
» plutôt ce qu'il exigeoit de moi. Il
» m'apprit le goût réciproque qui exiſ-
» toit depuis long-temps entre votre
» amie & mon fils, & me ſupplia de les
» unir. La diſproportion de la fortune
» de cette derniere, a-t-il ajouté, pou-
» voit mettre obſtacle à ſon bonheur;
» mais je viens d'y ſuppléer, en lui laiſ-
» ſant, par mon teſtament, la terre d'Or-
» zinville qui joint la vôtre, & qui rap-
» porte plus de vingt mille livres de ren-
» te. Je fus ſi touché, a continué mon
» pere, de la nobleſſe de ce procédé,
» que quand même je ne lui euſſe pas
» déjà engagé ma parole, je la lui aurois
» donnée dans ce moment. Je lui ai
» donc promis avec ſerment de n'avoir
» jamais d'autre bru que Mademoiſelle
» de Valcourt, & l'ai aſſuré, avec vérité,
» que tout mon regret étoit qu'il n'eût
» pas exigé de moi un ſacrifice qui me
» coutât aſſez pour lui prouver toute

» l'étendue de mon attachement & de
» ma reconnoiſſance. Il m'a dit auſſi qu'il
» laiſſoit deux cens mille francs à Made-
» moiſelle de Valcourt la cadette, pour
» lui procurer un établiſſement conve-
» nable à ſa naiſſance. Après quoi, il
» m'a embraſſé, & je n'ai oſé lui parler
» davantage, parce que je me ſuis ap-
» perçu qu'il s'affoibliſſoit beaucoup. Hé-
» las! ma chere fille, a ajouté mon pere,
» j'ai plus d'une raiſon de regretter M.
» d'Orzinville; car ſes vertus & toutes les
» bonnes qualités que je lui avois remar-
» quées m'avoient tellement prévenu en
» ſa faveur que j'avois deſſein de vous le
» donner pour époux, & je ne doute
» pas qu'il n'eût fait votre bonheur com-
» me le mien. Il m'a ſerrée tendrement
» entre ſes bras en finiſſant ces mots; ſes
» pleurs ont redoublé, mes larmes ſe
» ſont confondues avec les ſiennes, &
» nous ſommes reſtés quelque-temps
» ſans pouvoir parler ni l'un ni l'au-
» tre «.

Après s'être remis de l'émotion que le ſouvenir de M. d'Orzinville lui avoit cauſée, mon pere m'a demandé » s'il y » avoit long-temps que mon frere vous » aimoit, & qu'il étoit aimé de vous (dit » Mademoiſelle d'Ozinccur à ma ſœur » en la regardant;) qu'il ne doutoit pas » que je n'en fuſſe inſtruite, & qu'il me » prioit de ne lui rien déguiſer «. J'avoue, ma chere amie, que je n'ai pas cru que vous me ſuſſiez mauvais gré de trahir votre ſecret dans cette circonſtance, en lui avouant naïvement tout ce que vous & mon frere m'aviez confié à cet égard. Il ne m'en a point paru fâché : il m'a dit au contraire » qu'il étoit charmé » qu'en comblant les vœux de ſon fils, il » remplit en même-temps ceux d'une » fille auſſi aimable qu'eſtimable, & qui » lui avoit toujours été chere; qu'il me » pardonnoit de bon cœur le myſtere » que je lui avois fait de la paſſion de » mon frere, puiſque c'étoit ſon ſecret » & le vôtre; mais qu'il avoit ſujet de

» ſe plaindre de ſon fils, lequel auroit
» dû lui ouvrir ſon cœur lorſqu'il lui
» avoit parlé de le marier avec Made-
» moiſelle de Tourville; qu'il ne lui en
» feroit cependant que des reproches
» tendres, concevant bien que la crain-
» te de ne pas voir ſon choix approuvé,
» avoit pu le retenir; qu'en effet, le peu
» de fortune de Mademoiſelle de Val-
» court l'eût peut-être empêché de ſe
» prêter aux deſirs de ſon fils; mais que
» tous les avantages ſe trouvant raſſem-
» blés par les bienfaits de M. d'Orzin-
» ville, il ſe faiſoit une joie inexprima-
» ble d'apprendre ce matin à mon frere
» une nouvelle qui alloit combler ſes
» vœux, & que, pour rendre ce plaiſir
» complet, il exigeoit de moi que je ne
» l'en prévinſſe pas, non plus que vous «.
Je le lui ai promis, & je me flatte, ma chere amie, ajouta Mademoiſelle d'Orzincour à ma ſœur, en l'embraſſant, que vous ne m'en voulez pas de lui avoir tenu parole. Mon pere m'a dit enſuite

» qu'il alloit écrire à Madame de Can-
» dace, & lui mander ſans détour tout
» ce qui s'étoit paſſé entre lui & M.
» d'Orzinville, ainſi que la paſſion de ſon
» fils pour vous, penſant que c'étoit la
» meilleure excuſe qu'il pût lui alléguer
» pour ne pas remplir ſes engagements
» avec elle, rélativement à Mademoiſelle
» de Tourville «.

Ma ſœur parut enchantée du récit de ſon amie, parce qu'il lui confirma ce que le Marquis d'Ozincour lui avoit dit d'obligeant en lui préſentant ſon fils. Tous ſes vœux étoient remplis, & elle n'enviſageoit plus que du bonheur. Elle me quitta pour aller faire part à Madame de Courville de ſa félicité. Mademoiſelle d'Ozincour la ſuivit, & je me trouvai enfin délivrée, par leur départ, de la contrainte la plus affreuſe que j'euſſe éprouvée de ma vie. Mais comme je ne voulois pas m'y voir expoſée de nouveau. Je prévins ma ſœur comme elle ſortoit, que je ne deſcendrois point

pour dîner, ne me trouvant pas l'eſtomac bien diſpoſé, quoique je ne ſentiſſe point de mal; je la priai de faire mes excuſes à Madame de Courville, & d'empêcher qu'on ne vint dans ma chambre, parce que n'ayant point dormi la nuit précédente, je ſentois que j'avois beſoin de repos, & que j'allois tâcher d'en prendre. Lorſque ma ſœur & Mademoiſelle d'Ozincour furent ſorties, je m'enfermai promptement, & me jettai dans un fauteuil. La joie de ma ſœur & le récit de Mademoiſelle d'Ozincour n'avoient fait qu'irriter ma douleur, & augmenter mon déſeſpoir; mes idées n'avoient aucune ſuite, & ſe confondoient, ſans que je puſſe m'arrêter à aucune : mon cœur étoit déchiré par mille ſentiments contraires; mes larmes même ne pouvoient ſe faire paſſage : j'étois enfin dans la ſituation la plus affreuſe qu'on puiſſe imaginer.

Après avoir paſſé plus d'une heure dans cette cruelle agitation, la foibleſſe

qu'elle m'occaſionna répandit par degrés une ſorte de calme dans mon ame ; mes penſées ſe préſenterent à mon eſprit avec moins de trouble & de confuſion ; l'impétuoſité de mon imagination ſe rallentit ; en un mot, je crus ſentir que je n'avois pas totalement perdu la raiſon ; que mon ame étoit encore ſuſceptible de reſſort, & que je pouvois en faire uſage pour me tirer du précipice horrible où j'étois tombée. Cette lueur d'eſpérance ranima mon courage. Je rougis de l'abandon où je m'étois livrée, & je pris la ferme réſolution de ſortir de cet état déplorable, quelque effort qu'il m'en dût coûter.

Après avoir réfléchi quelque temps ſur le parti que j'avois à prendre dans la malheureuſe circonſtance où je me trouvois, je vis qu'il n'y en avoit pas d'autre que celui de retourner au plutôt à Belle-Chaſſe. J'eſpérois qu'en me ſéparant des deux objets qui cauſoient mon tourment, la paix ſe rétabliroit peut-

être

être dans mon cœur, au point même de pouvoir ſoutenir enſuite la vue de leur union ; le devoir même m'y obligeoit autant que mon repos. Je me fuſſe en effet rendue mépriſable, non-ſeulement aux yeux des autres, mais aux miens, ſi j'euſſe entretenu, par ma préſence, l'eſpoir qu'Ozincour pouvoit avoir conçu de parvenir à me plaire; eſpoir, hélas! qu'il avoit peut-être puiſé dans mes regards, & que ma paſſion pour lui ne m'avoit pas permis de détruire dès le premier inſtant. Je n'étois donc déjà que trop criminelle d'avoir contribué à ſon infidélité, en nourriſſant peut-être par des entretiens trop fréquents, un amour que j'aurois dû éteindre par une conduite plus réſervée. J'étois coupable envers ma ſœur, mon cœur ne me le diſoit que trop, & il ne trompe jamais, lorſqu'on le conſulte de bonne-foi. Je devois m'en punir ; & loin de venger l'amitié outragée, j'aurois mis le comble à ma perfidie, ſi je n'euſſe pas fui

celui que les ſerments les plus ſolemnels attachoient à ma ſœur. Serments qu'il ne pouvoit ſe diſpenſer, de confirmer aux pieds des Autels. Je me déterminai donc à partir ſans délai : mais comme je ſentis bien que dans la poſition préſente je n'en ſerois peut-être pas la maîtreſſe, ſi je faiſois part à ma ſœur de mon deſſein, & qu'elle pourroit d'ailleurs le trouver bizarre, je réſolus d'ouvrir mon cœur à Madame de Courville, & de lui avouer ma foibleſſe, quelque humiliant que pût être pour moi cet aveu. Je devois la prier en même-temps de me fournir les moyens de ſurmonter les obſtacles que je rencontrerois néceſſairement à l'exécution de mon projet.

Les ſacrifices qu'on fait à ſon devoir portent toujours avec eux leur conſolation, & même leur récompenſe. Ils ne coûtent même, que parce que la paſſion en voile ordinairement le principe & le but; car dès qu'elle nous permet ſeulement de l'entrevoir, rien n'ar-

rête plus un cœur droit ; il briſe ſes chaînes ſans effort ; l'ivreſſe où il étoit plongé ne lui paroît plus qu'un preſtige, que l'aſpect de la vertu fait diſparoître.

Je l'éprouvai bientôt ; le parti courageux que je venois de prendre, éleva mon ame au-deſſus d'elle même ; je me ſentis animée par l'eſpoir de triompher d'une paſſion à laquelle je ne pouvois céder ſans crime. Je n'écoutai plus que les loix que l'honneur me dictoit, & je brûlois déjà du deſir de les ſuivre, quelque rigoureuſes qu'elles puſſent être. Ce fut dans cette eſpece d'enthouſiaſme que je me déterminai à deſcendre dans le ſallon, & à affronter mon ennemi ; mais je n'y trouvai perſonne, parce que tout le monde, étoit allé à la promenade. Je remontai dans ma chambre, & j'employai tout le temps qui ſe paſſa juſqu'au retour de la compagnie, à m'affermir de plus en plus dans mes réſolutions. Jamais je n'avois été plus con-

tente de moi. Il me ſembloit que j'avois repris un nouvel être, en me dépouillant de ma foibleſſe ; & quelque plaiſir que j'euſſe reſſenti, lorſque j'avois cru découvrir que j'étois aimée du Comte, il n'approchoit pas de cette ſatisfaction intérieure, & de cette joie pure qu'une action honnête répand dans une ame touchée des attraits de la vertu.

Dès qu'on fut revenu de la promenade, j'allai joindre tout le monde, que je trouvai fort gai, hors M. d'Ozincour, qui me parut triſte & abattu. Sa vue me cauſa quelque émotion, mais je la ſurmontai bientôt. Je crus remarquer qu'il n'oſoit lever les yeux ſur moi, mais qu'il cherchoit à me parler. Je l'évitai cependant avec tant de ſoin, qu'il n'en put avoir l'occaſion. Comme on deſcendoit pour ſouper, je ſuivis Madame de Courville dans une garderobe où elle étoit entrée ſeule, afin de la prier de me permettre d'avoir un entretien

particulier avec elle, quand on ſeroit retiré, ayant à lui parler en ſecret d'une affaire très-preſſée, & qui m'intéreſſoit vivement. Elle y conſentit avec plaiſir, & ne me fit heureuſement aucune queſtion; car j'en euſſe été fort embarraſſée.

Je fus très-contente de moi toute la ſoirée; il ne m'échappa aucune parole ni aucun regard que je ne duſſe pas approuver: je ne crois même pas avoir à me reprocher aucune des penſées qui m'occuperent pendant tout ce temps. Je n'étois remplie que de l'exécution de mon projet. Ma contenance ne ſe reſſentit point non plus du trouble que j'avois éprouvé quelques heures auparavant; elle fut ſimple, ſans contrainte; je fus même aſſez gaie, & je ſuis perſuadée que juſqu'à Ozincour, perſonne n'apperçut aucun changement en moi.

Lorſqu'on ſe ſépara pour aller ſe coucher, le Comte d'Ozincour préſenta ſa main à ma ſœur. Ils entrerent tous deux

dans ma chambre, devant laquelle il falloit paſſer. Je remarquai qu'Ozincour s'approcha de mon ſecretaire, qui étoit ouvert; je crus même voir qu'il mettoit un papier deſſus, & j'en frémis intérieurement; mais je pris aſſez ſur moi pour n'en rien faire paroître. Il s'en alla enſuite avec ma ſœur.

Dès qu'ils furent ſortis, je m'enfermai promptement, & je courus à mon ſecretaire, dans lequel je trouvai en effet une lettre cachetée & ſans adreſſe. Je treſſaillis à cette vue; les forces me manquerent, & je crois que je ſerois tombée, ſi je ne me fuſſe pas aſſiſe auſſitôt. Je pris cette lettre en tremblant; mon premier mouvement fut de la décacheter, pour ſavoir ce qu'elle contenoit, quoique je ne m'en doutaſſe que trop; mais heureuſement un moment de réflexion me retint. Je ſentis qu'en liſant cette fatale lettre, j'allois peut-être perdre le fruit de tous les efforts que j'avois faits ſur moi; que je ne por-

terois pas à Madame de Courville un repentir auſſi ſincere, ni une réſolution auſſi ferme, digne enfin du ſecours que j'allois lui demander. Je me flattai d'ailleurs que les engagements que je devois prendre, me ſoutiendroient contre les aſſauts de mon cœur, & qu'après avoir vu Madame de Courville, la lecture de cette lettre deviendroit moins dangereuſe pour moi, par les ſages conſeils que je recevrois d'une femme auſſi reſpectable. J'eus donc le courage de remettre la lettre de M. d'Ozincour dans mon ſecretaire; & pour qu'un inſtant de foibleſſe ne me la fît pas reprendre, ſi je reſtois plus long-temps dans ma chambre, j'en ſortis promptement pour aller joindre Madame de Courville.

Je la trouvai ſeule; elle me dit qu'elle m'attendoit avec impatience. Les jambes me trembloient en entrant chez elle, & je crus que je n'aurois jamais la force de lui parler. Je me jettai à ſes genoux en pleurant; elle voulut me re-

lever ; mais elle ne put m'obliger à quitter une poſture qui étoit ſi conforme à l'humiliation que je méritois. Ses yeux ſe remplirent de pleurs, elle me ſerra étroitement entre ſes bras ; la tendre affection qu'elle me témoigna, ſurmonta ma honte & ma rougeur, & me donna la force de lui ouvrir mon ame. Je lui avouai, ſans aucun détour, ma foibleſſe & mes torts, ſans y chercher aucune excuſe : j'avoue cependant que je lui fis myſtere de la lettre que je venois de recevoir d'Ozincour ; je craignois d'être obligée de la brûler ; ſacrifice qu'elle eût ſans doute exigé de moi, & dont je ne me ſentois pas encore capable. Je l'inſtruiſis de mon deſſein. Je lui dis que je n'avois d'eſpoir que dans ſes bontés ; je la ſuppliai d'avoir pitié de moi, & de m'arracher d'un lieu où je ne pouvois plus reſter, ſans me rendre coupable de trahiſon & de perfidie.

Elle vit bien que ma réſolution étoit auſſi ſincere que mon repentir. La vraie

vertu eſt compatiſſante ; ma ſituation la toucha juſqu'au fond du cœur ; elle méla ſes larmes aux miennes, m'accabla des plus tendres careſſes, me promit de ne pas m'abandonner ; j'eſpere, ajouta-t-elle, que vous triompherez de votre foibleſſe, & que le Comte, ſûr de ne point trouver en vous de complice de ſon infidélité, rentrera bientôt dans ſon devoir, & rendra à votre ſœur un cœur que mille ſerments doivent lui aſſûrer pour jamais. Cet eſpoir de Madame de Courville m'arracha malgré moi quelques ſoupirs ; mais ils n'ébranlerent point mon ame.

Il ne s'agiſſoit plus que de me procurer les moyens de retourner à Belle-Chaſſe, ſans que perſonne pût s'y oppoſer ; & pour cet effet, il étoit néceſſaire que le projet de mon départ fût ignoré, ſans quoi il devenoit preſque impoſſible à exécuter. Après y avoir rêvé un moment, Madame de Courville ſe rappella que le Marquis d'Ozincour

avoit propoſé, pendant la promenade, d'aller le lendemain dîner dans un petit bois qui dépendoit de ſa terre, & qui étoit à deux lieues de Courville. Elle me demanda ſi je me ſentois le courage de ſaiſir cette occaſion, pour me ſéparer d'un objet que mon devoir m'obligeoit de fuir; que je n'en trouverois jamais de plus favorable; que je n'avois encore été coupable que d'intention, mais que je le deviendrois d'effet, ſi je ne faiſois pas un généreux effort ſur moi-même; qu'il étoit tout ſimple qu'ayant été incommodée la veille, je ne me trouvaſſe pas en état d'être de la partie projettée; qu'il ne l'étoit pas moins qu'elle reſtât pour me tenir compagnie, & que dès que Meſſieurs, Mademoiſelle d'Ozincour & ma ſœur ſeroient montés en carroſſe, je partirois de mon côté avec ſes chevaux, qu'elle me prêteroit; qu'elle ſe chargeoit d'ailleurs de faire mes adieux à la compagnie, ainſi qu'à ma ſœur, & de dire à cette derniere

que quelques affaires m'appelloient à mon couvent pour une quinzaine de jours ; que j'avois craint qu'elle ne s'oppoſât à mon départ, ce qui m'avoit empêchée de l'en prévenir. Elle m'ajouta enſuite que lorſque je ſerois à Belle-Chaſſe, il me ſeroit très-aiſé, ſous prétexte de quelque incommodité, d'y prolonger mon ſéjour ; que de ſon côté, elle preſſeroit le Marquis d'Ozincour de combler les vœux de ſon fils, en l'uniſſant au plutôt à ma ſœur, & qu'elle tâcheroit de l'engager à faire le mariage chez elle avant de retourner à Paris. Je ne doute point, continua-t-elle, que l'abſence, jointe à l'impoſſibilité d'être jamais au Comte, lorſqu'il ſera l'époux de votre ſœur, ne vous guériſſe bientôt d'une paſſion qui vous rendroit auſſi malheureuſe que criminelle.

La raiſon & la vertu ne perdent jamais leurs droits, lorſqu'elles ſont préſentées à une ame que le vice n'a point encore corrompue. Madame de Cour-

ville, d'ailleurs, aſſaiſonna ſes conſeils de tant de douceur & de témoignages d'amitié, qu'elle me perſuada aiſément, & remporta une victoire complette. Je lui promis de m'abandonner entiérement à elle, & de ne me plus conduire que par les avis qu'elle voudroit bien me donner. Je n'apportai donc aucune réſiſtance, je ne fis aucune objection, je ne demandai aucun délai, & je conſentis à partir dès le lendemain, comme Madame de Courville me le preſcrivoit; mais je payai un tribut de larmes bien pardonnable, à l'objet auquel je m'arrachois pour toujours. J'implorai cependant l'indulgence de Madame de Courville pour cet acte de foibleſſe : elle m'excuſa avec bonté, me dit les choſes les plus conſolantes & les plus tendres; après quoi nous nous ſéparâmes.

Je retournai dans ma chambre, accablée de la plus vive douleur; mais ſans me repentir cependant de l'engage-

ment ſolemnel que je venois de prendre. Dès que je fus rentrée, ma paſſion me fit voler à mon ſecrétaire, pour y prendre la lettre dont j'avois eu le courage de remettre la lecture à mon retour de chez Madame de Courville. Je la ſaiſis & la baiſai avec tranſport : je crus ſentir évanouir tous mes chagrins ; il me ſembla que je recouvrois un tréſor qui m'avoit été enlevé ; que cette lettre alloit combler tous mes vœux, & me rendre la paix que j'avois perdue. Hélas ! il s'en falloit bien qu'elle dût produire cet effet. Le combat que j'eus à livrer à mon triſte cœur après l'avoir lue, eſt peut-être un des plus violents que j'aie eu à ſoutenir de ma vie ; elle étoit conçue en ces termes :

» C'eſt en tremblant, Mademoiſelle, » que le plus coupable des hommes en » apparence, & le plus malheureux en » effet, ſe jette à vos genoux, pour im- » plorer votre pitié, n'étant pas digne

» d'un autre ſentiment de votre part.
» Je ſuis un inconſtant, un ingrat ; je
» ſens que je mérite tous ces noms
» odieux, mais je ne les euſſe jamais
» mérités ſans vous. Mon crime (ſi c'en
» eſt un) ne trouvera-t-il donc point
» d'excuſe auprès de l'unique objet qui
» pût me rendre infidele ? Quand je fus
» frappé des charmes de Mademoiſelle
» votre ſœur, les vôtres commençoient
» à peine d'éclorre ; lorſque, pour mon
» malheur, je les revis quelques années
» après, je les trouvai accompagnés de
» tant d'avantages ſupérieurs, s'il eſt
» poſſible, aux graces & à la beauté dont
» la nature vous a douée, qu'ils ſubju-
» guerent toutes les facultés de mon
» ame, ſans qu'il m'ait été poſſible de
» leur réſiſter. Votte victoire a été d'au-
» tant plus complette & plus certaine,
» que la paſſion que j'ai conçue pour
» vous n'a pas été l'ouvrage d'un mo-
» ment ; cachée ſous le voile de l'amitié,
» elle s'eſt accrue par degrés, ſans que

» je m'en apperçuſſe ; & ſans votre dé-
» part pour Belle-Chaſſe, j'euſſe peut-
» être reſté encore long-temps dans
» l'erreur : mais votre abſence me fit
» connoître que ce ſentiment ſeul ne
» pouvoit pas produire un regret auſſi
» vif que celui que j'éprouvois. Je n'o-
» ſois cependant m'avouer ce que mon
» cœur ne m'aſſuroit que trop. Mais
» enfin la tendreſſe que Mademoiſelle
» votre ſœur avoit pour moi, & dont je
» n'étois pas digne, jointe à la rigueur
» avec laquelle vous évitâtes conſtam-
» ment de me voir pendant tout le temps
» qui précéda mon départ pour mon
» Régiment, me guérit en apparence,
» & je partis, croyant n'avoir pour
» vous que cet intérêt tendre & reſpec-
» tueux que vous inſpirez à tous ceux
» qui ont le bonheur de vous voir. Si
» j'y trouvois plus de vivacité, loin de
» me le reprocher, je croyois qu'il
» étoit une ſuite de l'attachement que
» j'avois pour Mademoiſelle de Valcourt,

» & je m'en ſavois gré. L'éloignement
» n'effaça point votre image de mon
» cœur, mais il éteignit par degrés un
» amour qui n'étoit dû qu'à vous. Lorſ-
» que je vous ai revue en arrivant chez
» mon pere, j'ai ſenti que mon cœur ne
» pouvoit plus ſe partager, qu'il étoit à
» vous uniquement, & qu'aucune autre
» n'avoit plus droit d'y prétendre. Je ne
» rougis point cependant d'avouer à vos
» pieds, qu'il n'eſt rien que je n'aie
» tenté pour m'arracher à vous, & re-
» prendre des liens que je reſpecterai
» toute ma vie. L'honneur & la vertu
» me diſoient à l'envi que je ne pouvois
» les rompre, ſans faire le malheur de la
» perſonne qui m'eſt la plus chere après
» vous : mais tous mes efforts ont été
» vains, & je ſuis reſté malgré moi dans
» vos fers : vous avez daigné me parler
» avec bonté; j'ai cru même voir que
» vous me donniez quelque préférence
» ſur tous ceux qui cherchoient à vous
» plaire : me ſerois-je trompé ? Oui,

» ſans doute ; car je ne mérite pas un
» ſemblable bonheur. Pardonnez-le-moi
» cependant, Mademoiſelle, il m'a fait
» illuſion, je m'y ſuis abandonné, je
» n'ai plus vu que vous dans l'Univers ;
» j'ai trahi mes ſerments, j'ai abuſé
» de la tendreſſe & de la candeur même,
» en trompant Mademoiſelle votre ſœur,
» & en lui jurant des ſentiments que je
» ne puis plus avoir que pour vous ;
» mais je n'ai jamais eu la force de plon-
» ger le poignard dans ſon cœur, en lui
» avouant ma foibleſſe. J'ai reſpecté la
» tranquillité que je lui avois rendue ;
» j'ai craint ſa douleur.... J'ai craint...
» d'encourir votre indignation..... j'ai
» craint de n'inſpirer que du mépris
» pour moi à celle en qui j'aurois voulu
» faire naître toute l'ardeur dont je ſuis
» dévoré.... Je ſuis criminel, je le ſens
» bien ; j'ai mérité votre colere, & j'oſe
» vous demander.... quoi ?.... de l'a-
» mour ?.... Non.... je n'aſpire point
» au bonheur ſuprême ; mais daignez

» jetter un regard de compaſſion ſur un
» malheureux que vous avez rendu cou-
» pable, & qui eſt ſur le bord du pré-
» cipice le plus horrible. Daignez lui
» tendre une main ſecourable, & ne le
» contraignez pas, par votre cruauté, à
» ſe rendre parjure : dites-lui qu'il n'eſt
» point haï ; ce ſeul mot ſuffira pour
» lui faire affronter la mort même....
» Non.... je n'irai point aux pieds des
» Autels me lier par des ſerments que
» mon cœur déſavoueroit, & que ma
» bouche ne pourroit prononcer.....
» Non... je ne le puis, ni ne le dois ;
» le déſeſpoir armera plutôt ma main...
» Un ſeul mot va décider de mon ſort ;
» mais j'expirerai plutôt à vos pieds, que
» de vivre jamais pour une autre «.

Il eſt aiſé de juger, par l'état où j'étois déjà, de l'impreſſion que cette lettre me fit. Je fus même long-temps ſans pouvoir l'achever ; le ſaiſiſſement m'arrêtoit à chaque ligne, les larmes

inondoient mon viſage, les ſanglots m'étouffoient, & je paſſai le reſte de la nuit dans une ſituation qui ne ſe peut décrire. L'idée ſeule de me ſéparer d'Ozincour me déchiroit le cœur, avant que je ſuſſe juſqu'à quel point je régnois dans le ſien. Qu'on ſe repréſente, s'il eſt poſſible, combien il devoit m'en coûter, non-ſeulement de m'en éloigner, lorſque j'étois ſûre que mon départ lui donneroit un coup mortel, mais encore de lui refuſer, avant de le quitter, la ſeule conſolation qui fût en mon pouvoir. L'agitation affreuſe dans laquelle j'étois, ne me permit pas de prendre un ſeul moment de ſommeil; comme je craignis d'ailleurs que ma ſœur ne vînt me trouver dans ma chambre quand elle ſeroit levée, & peut-être Ozincour lui-même, dont la vue m'étoit ſi redoutable dans ce moment, je pris le parti d'aller de bonne heure dans le parc, pour me ſouſtraire aux regards d'un homme dont la vue m'étoit ſi redoutable dans ce moment.

Je deſcendis donc, & j'allai m'aſſeoir dans un boſquet aſſez épais pour ne pouvoir y être apperçue de perſonne, accablée de la douleur la plus profonde. Je pris le portrait du Comte, que je portois toujours ſur moi depuis le jour que je l'avois dérobé à ſa ſœur. Je le contemplai long-temps, je le baiſai mille fois, je l'arroſai de mes larmes, & ne me laſſois point de le conſidérer, lorſque le bruit de quelques feuilles me fit tourner la tête avec précipitation. Mais quelle fut ma ſurpriſe lorſque j'apperçus Ozincour immédiatement derriere moi. Il ſe précipita auſſi-tôt à mes genoux. Je fis un cri perçant; ſon portrait me tomba des mains, & je me levai pour me ſauver: mais le Comte me retint, & j'étois d'ailleurs ſi ſaiſie & ſi tremblante, que j'euſſe eu peine à fuir. Il ramaſſa ſon portrait, me le préſenta, & me dit avec un tranſport qui redoubla encore mon effroi, que je daignaſſe le recevoir de ſa main, & qu'il

mourroit content. Non, ajouta-t-il, je n'ai plus rien à deſirer, puiſque j'ai eu le bonheur de plaire à celle pour qui je voudrois ſacrifier mes jours. Je ne croyois pas qu'au comble de l'infortune on pût être ſuſceptible d'un plaiſir auſſi vif que celui que je viens d'éprouver : c'eſt le plus beau moment de ma vie, & quelques malheurs qui me ſoient réſervés, il ne ſortira jamais de mon ſouvenir. Quoi ! dit-il, en ſaiſiſſant malgré moi une de mes mains, & la baiſant avec ardeur, il eſt donc vrai que j'ai été aſſez heureux pour toucher le cœur de la plus incomparable des femmes ; achevez mon bonheur, divine Valcourt ; que j'entende de cette bouche adorable l'aveu d'un ſentiment que je n'ai découvert que par ſurpriſe, & que je n'oſe croire encore. Je crains que mes yeux ne m'aient trompé : mais ſi ce n'eſt point une illuſion, ah ! ne différez pas de raſſurer un malheureux qui ne peut plus vivre que pour vous, & qui eſt

près d'expirer à vos pieds, s'il n'obtient pas de vous la ſeule grace qu'il vous demande. J'eus beſoin, je l'avoue, de rappeller toutes mes forces pour ne pas lui accorder cet aveu qu'il ſollicitoit avec tant d'inſtance.

J'avois été ſi ſaiſie & ſi émue de la vue & des tranſports d'Ozincour, que j'étois reſtée immobile, & n'avois même fait aucun effort pour retirer ma main qu'il ſerroit tendrement entre les ſiennes. Mais le ſouvenir de ma ſœur, de mes réſolutions, des engagements que j'avois pris avec Madame de Courville, la honte de voir mon ſecret découvert, le danger preſſant où je me trouvois, ſi je confirmois par un inſtant de foibleſſe ce dont le Comte n'étoit déjà que trop certain; tous ces motifs réunis ſe préſentant tout-à-coup à mon eſprit, ranimerent mon courage, & me donnerent celui de m'arracher, ſans lui répondre, d'un lieu où le péril étoit ſi imminent pour moi. Il voulut en vain

m'arrêter ; un regard d'indignation que je jettai ſur lui, en lui reprochant ſa violence, le rendit en un inſtant auſſi ſoumis qu'il avoit paru emporté. Je lui défendis de me ſuivre, il m'obéit en ſoupirant, & je me hâtai de regagner le château, ſans même retourner la tête derriere moi, quoique j'en fuſſe tentée bien des fois ; mais j'eus la force d'y réſiſter.

Dès que je fus rentrée, je chargeai ma femme de chambre de dire à ma ſœur, lorſqu'elle ſeroit éveillée, que n'ayant pas dormi de la nuit, j'allois tâcher de prendre du repos, & que je ne pourrois pas la voir de la matinée. J'étois bien réſolue en effet de ne deſcendre que lorſque je ſerois ſûre que toute la compagnie ſeroit partie pour le dîné projetté.

Quand je fus ſeule, tout ce qui venoit de m'arriver avec Ozincour ſe repréſenta à mon imagination comme un événement incroyable. L'ardeur avec

laquelle il avoit osé me parler de sa passion, la hardiesse qu'il avoit eue de ne pas craindre de me faire rougir en me surprenant dans un moment où la preuve de ma foiblesse pour lui étoit entre mes mains, le courage même que j'avois témoigné en lui refusant l'aveu d'une passion dont il n'étoit déjà que trop instruit, & l'espece de dureté avec laquelle je m'étois séparée de lui, tout me parut un rêve auquel je n'osois presque ajouter foi. Cependant, effet miraculeux du pouvoir de la vertu, quand le vice est présenté trop à découvert à une ame honnête ! j'avois pu balancer entre mon devoir & mon amour ; j'avois pu m'abandonner à ce dernier, tant que je n'avois eu que lui à combattre : mais l'infidélité avouée de M. d'Ozincour me fit horreur, & me rendit à moi-même. Je ne vis plus en lui qu'un homme méprisable qui trahissoit ses serments sans remords, & qui vouloit me rendre complice de sa perfidie. Peut-

être

être, hélas ! la certitude d'avoir l'avantage ſur ma ſœur, & de lui être préférée, me rendit-elle plus compatiſſante. La vanité ne perd jamais ſes droits dans le cœur des femmes ; elles en conſervent au milieu même des paſſions les plus effrenées, & elle eut peut-être autant de part à la victoire que je remportai ſur moi-même, qu'un motif plus noble & plus pur : mais ce motif, quel qu'il fût, ne m'en fit pas moins illuſion. Je crus ne ſacrifier qu'à la vertu ; mon amour-propre en fut flatté, & ce fut lui probablement qui me donna des forces pour vaincre dans une occaſion auſſi périlleuſe.

Uniquement occupée des nouvelles réflexions que la conduite du Comte venoit de me faire naître, je ne fus plus animée que du deſir de me rendre auſſi eſtimable à ſes yeux, qu'il l'étoit peu aux miens. En conſéquence, j'eus le courage de reſter dans ma chambre juſqu'à ſon départ, ſans être tentée un ſeul

inſtant d'en ſortir pour revoir encore une fois celui dont j'allois me ſéparer, juſqu'à ce que je fuſſe aſſez maîtreſſe de moi-même pour ne plus redouter ſa vue. Mon ame ſe fortifioit à tout moment, & il y avoit moins d'alliage de foibleſſe dans mes réſolutions. Cependant, je l'avouerai, quand j'entendis partir le carroſſe du Marquis d'Ozincour, je me ſentis vivement émue ; je courus avec précipitation dans le corridor qui donnoit ſur la cour, pour ſuivre au moins des yeux celui que j'étois ſur le point d'abandonner.

Quand j'eus perdu la voiture de vue, je me mis à pleurer, & je rentrai dans ma chambre pour donner un libre cours à mes larmes, avant de paroître devant Madame de Courville. Mais elle ne m'en donna pas le temps : car elle vint frapper à ma porte un inſtant après que je l'eus fermée ; elle m'appella, je reconnus ſa voix, & j'allai lui ouvrir auſſitôt en tremblant. Elle fut touchée de

l'état où elle me trouva. Je vis ſes yeux humides de pleurs; elle m'embraſſa avec tendreſſe, mais elle me dit en même-temps que je n'avois pas un ſeul moment à perdre, qu'elle venoit de donner ſes ordres pour qu'on mît ſes chevaux, & qu'il falloit partir ſans différer. Plus vous retarderez, m'ajouta-t-elle, ma chere enfant, plus vous ſentirez votre cœur ſe révolter contre vous-même; moins vous aurez de courage pour vous arracher d'un lieu que le devoir & la vertu vous ordonnent de fuir. Je ne lui répondis que par des ſoupirs: mais ſans attendre mon conſentement, elle alla appeller ma femme de chambre, & l'avertir de tout préparer pour mon voyage; enſuite elle vint me prendre, & m'emmena chez elle. Je lui montrai la lettre que j'avois reçue du Comte, & lui racontai de quelle maniere il étoit venu me ſurprendre dans le parc; elle me parut très-fâchée de cette derniere circonſtance, & me dit, en me félicitant néan-

moins de n'avoir pas cédé aux inſtances d'Ozincour, en lui avouant mes ſentiments pour lui, que cette entrevue étoit un motif de plus pour preſſer mon départ, & qu'il devenoit même indiſpenſable. Elle m'exhorta à ne pas me laiſſer abattre, après avoir donné tant de preuves de fermeté. On vint me dire que tout étoit prêt : ces mots me firent treſſaillir. Je me jettai auſſi-tôt dans les bras de Madame de Courville, comme pour lui demander du ſecours contre ma propre foibleſſe. Jamais, en effet, je n'en avois eu tant de beſoin. Elle m'embraſſa, je ſentis mon viſage mouillé de ſes larmes ; elle me ſerra tendrement, & m'entraîna vers ſon carroſſe où je montai, ſans avoir la force de lui dire adieu, & je partis.

Quand je me vis ſeule, ſéparée de Madame de Courville, & de tout ce que j'abandonnois en la quittant, je penſai m'évanouir ; une ſueur froide ſe répandit ſur tout mon corps, & je crus

que j'allois mourir. Je n'avois rien à regretter, & je voyois approcher ma fin, non-ſeulement ſans effroi, mais même avec une ſorte de joie. Ma femme de chambre, qui s'apperçut de ma pâleur, voulut faire arrêter, mais je l'en empêchai : je repris enfin mes forces au bout de quelque temps, je ſentis renaître mon courage, & lorſque j'arrivai à l'auberge où je devois coucher, je me trouvai beaucoup mieux.

Je voulois prendre la poſte le lendemain matin à la pointe du jour, & j'aurois fort deſiré trouver une voiture, afin de pouvoir renvoyer à Madame de Courville celle qu'elle m'avoit prêtée. Heureuſement on vint me dire qu'il y avoit dans le village une chaiſe à deux, & qu'on cherchoit une occaſion pour la renvoyer à Paris. Je fus charmée de la circonſtance, & je retins cette voiture. J'écrivis enſuite à ma ſœur & à Madame de Courville, & chargeai le cocher de cette derniere de mes deux

lettres ; après quoi je me couchai.

J'étois ſi fatiguée & ſi abattue de corps & d'eſprit, que je dormis beaucoup mieux que je n'avois oſé l'eſpérer. Lorſque je me réveillai, je me trouvai moins agitée, & plus courageuſe que la veille. Le ſommeil avoit répandu du calme dans mes ſens & dans mes idées. Je partis dès qu'il fit jour, & j'arrivai d'aſſez bonne heure à Belle-Chaſſe. On me témoigna beaucoup de joie de me revoir. Pour moi, j'étois incapable d'en goûter; mais je ſentois cependant une ſorte de ſatisfaction intérieure, d'avoir fait une action louable en me ſacrifiant au bonheur de ma ſœur. J'attendois avec la plus vive impatience une lettre de Madame de Courville, qui m'apprit ce qui s'étoit paſſé depuis mon départ, & l'impreſſion qu'il avoit faite ſur Ozincour : car je conviens que je deſirois qu'il me regrettât, & qu'il lui en coûtât pour ſe donner à ma ſœur, quoiqu'en même-temps je ſouhaitaſſe de bonne foi qu'il ſuivît mon exemple. Oui,

je ſuis ſûre que je voulois ſincérement qu'il immolât ſon amour pour moi à l'honneur & à la vertu, car je voulois ſur-tout être en droit de l'eſtimer encore, quand le temps & la raiſon m'auroient guérie de ma paſſion ; & cette paſſion, quelque violente qu'elle fût, ne m'empêchoit pas de ſentir qu'il ne mériteroit que du mépris de ma part, ſi ma conduite ne le ramenoit pas à ſon devoir.

Ces penſées m'occuperent tout le reſte du jour & le lendemain : je m'affermiſſois de plus en plus dans mes réſolutions, & je voyois avec une eſpece de ſatisfaction, que je pouvois ſcruter mon cœur ſans rougir.

Comme il faiſoit beau, je deſcendis ſur le ſoir dans le jardin pour prendre l'air. J'y étois à peine entrée, qu'on vint m'avertir qu'un homme aſſez mal vêtu, & enveloppé dans un manteau, de maniere qu'on ne pouvoit diſtinguer ſes traits, demandoit à me parler de la part de mon frere Beauchêne. Je cou-

rus auſſi-tôt à mon parloir. Comme il faiſoit déjà un peu ſombre, je ne reconnus point d'abord la perſonne que j'y trouvai. Mais quelle fut ma ſurpriſe, lorſque cet homme ayant ôté ſon manteau, & ſon chapeau qui lui couvroit les yeux, je reconnus Ozincour. Je fis un cri qui heureuſement ne fut point entendu, & je penſai tomber à la renverſe. Cependant la néceſſité m'ayant fait raſſembler toutes mes forces dans un moment auſſi déciſif, je me ſentis animée d'un courage dont je ne me ſerois jamais crue capable. Quel eſt votre projet, lui dis-je avec fermeté? Etes-vous venu me trouver pour me ſéduire? Ma conduite vis-à-vis de vous a-t-elle pu mériter que vous fiſſiez aſſez peu de cas de moi pour me croire capable de juſtifier votre inconſtance, & d'être complice de votre parjure? Vous avez ſurpris mon ſecret, je déſavouerois en vain ma foibleſſe, puiſque vous en avez vu des preuves; mais ſi elle étoit excu-

ſable, ce ne pouvoit être que dans le cas où l'objet en étoit digne ; il ne l'eſt plus, puiſqu'il voudroit me rendre auſſi mépriſable à mes yeux, qu'il l'eſt lui-même : mais ne l'eſpérez pas, votre injuſtice me rend à moi-même ; & ſi vous êtes encore jaloux de mon eſtime, retournez au plutôt confirmer vos engagements aux pieds des autels. Rendez-vous digne de celle dont vous pouvez ſeul faire le bonheur, & qui mérite de vous un attachement ſans bornes ; ſans quoi n'attendez de moi que de la haine. Il s'étoit jetté à genoux devant la grille de mon parloir en arrivant, & il étoit reſté dans cette poſture pendant tout le temps que j'avois parlé. Les larmes inondoient ſon viſage ; il m'avoit interrompue pluſieurs fois pour implorer ma compaſſion, & me conjurer de ne pas lui donner la mort, en lui ôtant toute eſpérance de me fléchir. Mais quand il vit qu'il ne pouvoit rien obtenir de moi, & que j'étois inébranlable, il ſe leva

avec précipitation, lança ſur moi des regards égarés & furieux, & me dit que ma cruauté étoit vaine, qu'il ne ſeroit jamais l'époux de ma ſœur; mais que puiſque je deſirois ſa mort, je ſerois ſatisfaite. Il ſortit en prononçant ces mots, après m'avoir remis deux lettres que je reconnus pour être, l'une de ma ſœur, & l'autre de Madame de Courville, & me laiſſa dans une conſternation qu'il eſt difficile de dépeindre.

Je reſtai quelque temps immobile, ſans avoir la force de rentrer chez moi, ſans penſer, & je crois même ſans ſentir. Ce qui venoit de m'arriver ſembloit avoir ſuſpendu toutes mes facultés : je n'avois pas même celle de pleurer. Cependant, ayant fait effort ſur moi-même, je me levai, & me traînai, du mieux qu'il me fut poſſible, juſques dans ma chambre : mais je n'y fus pas plutôt, que je me trouvai mal. Ma femme de chambre, qui heureuſement rentroit chez moi dans ce moment, me

donna du ſecours. Dès que je fus revenue de ma foibleſſe, mon premier ſoin fut d'ouvrir la lettre de Madame de Courville, où je trouvai ces mots :

» Ce n'eſt qu'avec le regret le plus » ſenſible, ma chere fille, que je vous » ai vu partir dans l'état violent où vous » étiez, ſans pouvoir vous accompagner. » J'avois même grand beſoin du peu de » mots que j'ai reçus de vous pour cal- » mer l'inquiétude où j'étois. Heureuſe- » ment ils m'apprennent que vous avez » aſſez bien ſoutenu la route, & que » vous avez pris du courage. Cette nou- » velle eſt d'autant plus conſolante pour » moi, que la fermeté vous eſt plus né- » ceſſaire que jamais : car je crains tout » de la part du Comte d'Ozincour. Dès » qu'il a appris votre départ, il a changé » de couleur, & nous a quittés preſque » auſſi-tôt. Nous ne l'avons revu qu'à » l'heure du ſouper, & il nous a dit alors » qu'il avoit reçu en arrivant des lettres

» qui l'obligeoient indiſpenſablement de
» partir, dès le lendemain matin, pour
» Paris. L'air inquiet & troublé qu'il
» avoit en nous parlant, a fort alarmé
» ſon pere, ſa ſœur, & ſur-tout la vô-
» tre. On lui a fait pluſieurs queſtions
» auxquelles il a répondu d'une maniere
» aſſez vague, & l'on eſt ici fort conſ-
» terné, ne ſachant que penſer d'un
» départ auſſi imprévu & auſſi précipité.
» Pour moi, je ne doute point que vous
» ne ſoyez l'unique but de ſon voyage,
» & je n'en ſuis pas plus tranquille; car
» je crains beaucoup pour vous, ma
» chere fille, tandis que votre ſœur ne
» craint que pour ſon amant: mais ne
» pouvant la raſſurer qu'en lui plongeant
» un poignard dans le ſein, je ſuis con-
» trainte de garder le ſilence. Elle vous
» écrit par la même voie que moi, pour
» vous faire part ſans doute de ſes in-
» quiétudes ſur le Comte, & de ſes re-
» grets ſur votre départ. Elle partage ces
» derniers avec tous ceux qui ſont ici,

» & qui me chargent de vous les témoi-
» gner.

» Votre ſœur a prié M. d'Ozincour
» de vous aller voir, & il le lui a pro-
» mis. Hélas ! il ne vous verra que trop
» pour votre repos, & j'en frémis. Voici
» le moment de raſſembler toutes vos
» forces ; un ſeul mot peut vous perdre,
» & faire trois malheureux : car on l'eſt
» toujours avec des remords. Réfléchiſ-
» ſez-y, ma chere enfant ; achevez ce
» que vous avez commencé ſi courageu-
» ſement, & ne terniſſez pas par une
» lâcheté indigne de vous, la conduite
» ferme & généreuſe que vous avez te-
» nue juſqu'ici : méritez l'eſtime & le
» reſpect de celui même qui cherche
» maintenant à vous ſéduire, & que la
» paſſion aveugle au point de vouloir
» vous rendre auſſi mépriſable que lui.
» Adieu, ma chere fille ; j'attends de
» vos nouvelles avec la plus vive impa-
» tience. Je me flatte que vous ne trom-
» perez point mon eſpérance, & que

» vous ſerez toujours digne de la ten-
» dreſſe que je vous ai vouée pour ma
» vie. «

Oui, je le ſerai, ma chere Bienfaic-trice, dis-je auſſi-tôt, après avoir lu la lettre de Madame de Courville. Je rem-plirai votre attente, je ne m'avilirai point à vos yeux, non plus qu'aux miens, & ſi je ſuis malheureuſe, je ne ſerai pas au moins coupable. J'ouvris en-ſuite la lettre de ma ſœur. Elle étoit con-çue en ces termes:

» J'éprouve tous les maux à la fois,
» ma chere ſœur; vous m'abandonnez,
» & M. d'Ozincour part demain, ſans
» que nous puiſſions être inſtruits du
» motif d'un départ auſſi prompt & auſſi
» peu attendu. Il me le cache, ma chere
» ſœur, il me le cache..... à moi, qui
» devrois être la dépoſitaire de tous ſes
» ſentiments & de toutes ſes penſées. Il
» a donc des ſecrets pour moi.... Quels

» ſecrets?... ils intéreſſent donc ſa vie :
» car quelle autre raiſon pourroit l'en-
» gager à me faire un myſtere de ce qui
» le touche?..... Je ne puis ſoutenir
» cette idée, & je ne ſais quelle préten-
» due bienſéance qu'on met à la place de la
» vertu, me retient & m'empêche de
» voler ſur ſes pas, pour le dérober aux
» périls qui le menacent, ou pour les
» partager avec lui. Auroit-il un enne-
» mi?..... Ah! qui pourroit l'être?
» Que ce barbare me perce au moins
» le cœur avant que d'aller juſqu'au
» ſien. Mon frere Valcourt, peut-
» être..... Ah! je frémis..... mon
» ſang ſe glace dans mes veines..... je
» ne me connois plus..... Il doit vous
» voir, il me l'a promis; découvrez, s'il
» eſt poſſible, ce qu'il veut dérober à ma
» ſenſibilité, il vous parlera peut-être
» avec plus de franchiſe qu'à moi, parce
» qu'il craindra moins de vous alarmer.
» Priez, preſſez, ſuppliez; en un mot,
» mettez tout en uſage pour me tirer

» de l'état horrible où je ſuis, & que je » ſens que je ne puis ſupporter. J'at- » tends votre réponſe avec une impa- » tience inconcevable. Songez que vous » ſeule pouvez me rendre la vie. Reve- » nez enſuite au plutôt, venez être té- » moin de mon bonheur, s'il en eſt en- » core pour moi; il ne pourroit être » complet, ſi vous ne le partagiez. Vous » ſavez ſi je puis être heureuſe ſans » vous «.

Cette lettre me pénétra juſqu'au fond de l'ame, & m'arracha des larmes; mais je les verſai ſans rougir, parce que ma tendreſſe pour ma ſœur en fut l'unique cauſe. Aucun retour de foibleſſe pour le Comte n'en altéra la pureté, & la cruelle ſituation de ma ſœur m'anima même d'un nouveau courage, pour ſurmonter tous les obſtacles que la paſſion d'Ozincour pourroit m'oppoſer. Je me flattai qu'une réſiſtance ferme & conſtante le rameneroit enfin à ce que l'hon-

neur lui dictoit ; que je le rendrois à ma ſœur le cœur libre de tout autre ſentiment que de celui qu'il lui avoit juré ; qu'elle me devroit ſon bonheur, & que j'en jouirois doublement, par la ſatisfaction que je reſſentirois à chaque inſtant de le lui avoir procuré. Ce tableau me ravit ; je le contemplai avec plaiſir, & je commençai à me perſuader que le plus difficile de mon entrepriſe étoit fait.

Pleine de ces idées conſolantes, je paſſai la nuit fort tranquillement ; mais à mon réveil on me remit une lettre, que je reconnus pour être du Comte. Le cœur me battit auſſi-tôt. J'avoue même que dans le premier moment, je fus tentée de l'ouvrir. Je me fis illuſion, & me figurai que ce que j'avois dit la veille à M. d'Ozincour avoit peut-être fait impreſſion ſur lui ; que la raiſon & le devoir avoient repris leurs droits ſur ſon cœur ; qu'il étoit tel que je pouvois le deſirer ; qu'il m'écrivoit pour

m'en inſtruire, & que ſa lettre enfin alloit combler tous mes vœux. Mais un moment de réflexion me fit ſentir que le deſir auquel j'étois prête à céder, n'étoit qu'un piege que l'amour me tendoit pour affoiblir mon courage ; qu'il n'étoit pas vraiſemblable qu'après l'ivreſſe où j'avois vu la veille Ozincour, ſes yeux ſe fuſſent deſſillés, & qu'il eût ſurmonté en ſi peu de temps une paſſion qui paroiſſoit auſſi vive & auſſi emportée. Je penſai donc que le plus ſûr moyen de la détruire pour jamais dans ſon cœur, étoit de lui ôter toute eſpérance par une conduite uniforme. Je pris en conſéquence le parti de renvoyer au Comte ſa lettre ſans l'ouvrir, & ſans lui répondre. Charmée de la victoire que j'avois remportée, ne doutant pas que ma fermeté ne produisît l'effet que j'en attendois, je paſſai une journée très-paiſible. J'écrivis à ma ſœur pour la raſſurer ſur les craintes qu'elle avoit relativement à la vie de M. d'O-

zincour, qu'elle croyoit en danger. Je mandai en même-temps à Madame de Courville, tout ce qui m'étoit arrivé depuis que je l'avois quittée.

Je vivois assez tranquille depuis deux jours, quoique je craignisse quelquefois qu'Ozincour ne trompât mon espoir, & que mes refus ne rendissent sa passion pour moi plus opiniâtre, lorsqu'on me remit un paquet, dont l'adresse étoit de l'écriture de ma sœur. Je ne sais quel pressentiment me fit frémir à la réception de ce paquet, mais je ne l'ouvris qu'en tremblant. Hélas! il n'étoit que trop bien fondé. Il contenoit une lettre de ma sœur & une du Comte. Je lus d'abord celle de ma sœur. Je la rapporterai, pour qu'on juge, en la voyant, de l'impression qu'elle dut me faire. Je ne puis même me la rappeller, sans répandre encore des torrents de larmes. La voici :

» C'est en tremblant encore, ma

» chere ſœur, & à peine revenue du
» long évanouiſſement que m'a cauſé la
» lettre de M. d'Ozincour; que je vous
» écris, le viſage inondé de mes pleurs,
» & le cœur déchiré. Je vous l'envoie,
» cette fatale lettre, qui détruit en un
» inſtant tout mon bonheur. J'ai tout
» perdu, ma ſœur.... j'ai tout perdu;
» Ozincour eſt infidele.... il ne m'aime
» plus.... il oſe me l'avouer.... il ne
» craint pas de me plonger le poignard
» dans le ſein. Hélas! tandis que je trem-
» blois pour ſes jours... pour ſes jours,
» mille fois plus précieux pour moi que
» les miens.... il traçoit l'arrêt de ma
» mort.... Oui, ma chere ſœur, c'eſt
» avant de partir d'ici qu'il m'a écrit
» cette funeſte nouvelle : on m'a remis
» ſa lettre à mon réveil... Quel réveil...
» ô ciel! Pourquoi ce ſommeil, dont on
» m'a tirée, n'a-t-il pas été celui de la
» mort?... Il ne s'eſt pas ſenti, ſans doute,
» le courage barbare de me donner lui-
» même le coup mortel. Il a craint mon

» déſeſpoir..... il a craint mes plaintes ſur
» ſon ingratitude.... Ah qu'il ne les re-
» doute pas, je ne lui en ferai jamais;
» mes ſoupirs & mes pleurs ſont les ſeu-
» les armes que puiſſe employer contre
» lui un cœur auſſi touché, auſſi pénétré,
» auſſi tendre que le mien.... Qu'il ſoit
» heureux avec une autre, puiſque je ne
» puis faire ſon bonheur; mais qu'il ne
» m'envie pas au moins la triſte conſo-
» lation de le revoir encore.... Que je
» meure à ſes pieds, & je mourrai con-
» tente.... Dites-le-lui pour moi, la
» plus tendre des amies. Je ſens que je
» n'ai pas la force de lui écrire. Pei-
» gnez-lui ma tendreſſe.... Peignez-lui
» ma douleur, mais ne l'affligez par au-
» cun reproche; c'eſt moi ſeule qui en
» mérite, de n'avoir pas ſu captiver ſon
» cœur, & lui plaire aſſez pour le ren-
» dre conſtant. Obtenez de lui qu'il ne
» me refuſe pas: la ſeule grace que j'en
» attends, c'eſt qu'il me voie encore
» une fois. J'épargnerai ſa rougeur; je

» me contraindrai même, s'il le faut,
» jusqu'à lui dérober mes larmes... Mais
» qui peut me l'enlever?.... Seroit-ce
» Mademoiselle de Tourville?.... Eh!
» que m'importe qui me ravit son cœur?
» puisqu'il n'est plus à moi, & qu'une
» autre le possede.... Je ne puis de-
» meurer ici davantage dans le cruel état
» où je suis. Madame de Courville, tou-
» chée de mon malheur, veut bien ne
» me pas forcer à y rester plus long-
» temps, & me ramene après demain à
» Paris. M. & Mademoiselle d'Ozincour,
» moins affligés sans doute, mais aussi
» surpris que moi du changement du
» Comte, nous suivront de près. Je n'ai
» plus d'espoir qu'en vous, ma chere
» amie. Vous serez désormais tout pour
» moi : c'est dans vos bras que je veux
» expirer. Adieu.... Je ne puis vous en
» écrire davantage... Je me sens mou-
» rir «.

Je fus quelque temps sans avoir la

force de lire la lettre d'Ozincour ; la ſituation affreuſe dans laquelle je me peignis ma ſœur, & le regret d'en être la cauſe, me firent tomber dans une foibleſſe que je deſirois qui terminât mes jours. Mais le ciel, qui me réſervoit à des malheurs plus grands encore, ne le permit pas, & je fus rendue à la vie pour éprouver les coups les plus terribles & les plus multipliés.

Dès que j'eus repris mes ſens, je lus cette fatale lettre, qui mettoit le comble à tous mes maux. Elle ne contenoit que ce peu de lignes :

» Le plus coupable des hommes, Ma-
» demoiſelle, n'oſant plus lever les yeux
» ſur vous, ſe proſterne à vos pieds,
» non pour vous demander grace; il
» ſent trop qu'il n'en mérite point de
» votre part, mais pour vous demander
» la mort. Non, Mademoiſelle, je ne
» ſuis plus digne de vous ; j'ai violé les
» ſerments les plus ſacrés ; mais le ciel

» m'eſt témoin que c'eſt malgré moi
» que mon cœur eſt parjure. Je rougis
» de ma foibleſſe, & les remords les plus
» cuiſants ne vous vengent que trop d'un
» ingrat ; j'en ſuis dévoré. Pardonnez, ſi
» je n'ai pu prendre ſur moi de vous
» avouer moi-même mon crime. Je ne
» me ſuis pas ſenti la force de ſoutenir
» vos regards : mais quelque criminel
» que je ſois, je ſuis incapable d'une
» perfidie, & j'ai préféré d'encourir vo-
» tre indignation, & peut-être même
» votre mépris, à l'horreur de tromper
» la plus vertueuſe des femmes, & qui
» a le plus de droit à l'attachement & au
» reſpect que je conſerverai pour elle
» toute ma vie. Confus, déſeſpéré, plein
» de la douleur la plus vive & la plus
» ſincere, je fuis celle que j'offenſe trop
» griévement pour me préſenter devant
» elle. Eh ! comment oſerois-je y pa-
» roître ? Non, je ſens que ce bonheur
» n'eſt plus fait pour moi, & je me pu-
» nis, par un exil volontaire, d'un for-
fait

» fait que les tourments les plus affreux » ne ſauroient jamais expier «.

Après la lecture de ces deux lettres, ſi propres à attendrir le cœur le plus féroce, je ne balançai pas un moment ſur le parti que j'avois à prendre, & je me déterminai ſur le champ à faire à ma ſœur l'aveu de ma foibleſſe ; à lui confeſſer ingénuement tout ce qui s'étoit paſſé entre Ozincour & moi ; à lui demander pardon de mes torts, & à lui en témoigner mon repentir. Cette démarche ne me coûta point à enviſager. Je ne me ſentois plus coupable, & l'on n'eſt véritablement humilié que des fautes qu'on n'a pas le courage de reparer. Mon cœur m'aſſuroit que la cruelle ſituation de ma ſœur étoit la ſeule qui m'occupât dans ce moment ; que je lui faiſois ſans regret le ſacrifice de ma paſſion, & que tout mon deſir étoit qu'Ozincour devînt ſon époux. Il me ſembloit que de toutes les rivales qu'elle

eût pu avoir, j'étois la moins redoutable, & que ce ſeroit même pour elle une eſpece de conſolation dans ſon malheur, que de trouver dans celle qui le cauſoit involontairement, une amie tendre qui le partageât auſſi ſincérement que moi.

La réſolution que je venois de prendre, & les réflexions qui l'avoient accompagnée, répandirent du calme dans mon ame, & m'aiderent à ſoutenir l'horreur de ma poſition juſqu'à l'arrivée de ma ſœur, que j'attendois avec la plus vive impatience. Je ne dormis point cependant de la nuit, parce que l'idée de l'état affreux dans lequel elle étoit, ſe préſentant ſans ceſſe à mon imagination, ne me permit pas de prendre un ſeul moment de repos. Je volai le lendemain chez Madame de Courville, où j'attendis ma ſœur environ une demi-heure; le cœur me battit pendant tout ce temps; & lorſque j'entendis le carroſſe entrer dans la cour, je fus obli-

gée de raſſembler toutes mes forces, pour aller au-devant d'elle. Je penſai même tomber en chemin : mais quand je la vis pâle, ſans mouvement, & hors d'état de deſcendre elle-même de voiture, mon courage m'abandonna, & je me trouvai mal. Heureuſement ma foibleſſe dura peu, & lorſque je fus revenue, je me trouvai dans les bras de ma ſœur, qui arroſoit mon viſage de ſes larmes. Elle me dit les choſes les plus tendres ſur la ſenſibilité que je venois de lui témoigner, & ſur la conſolation qu'elle avoit de me revoir, dans la circonſtance malheureuſe où elle étoit. Les ſanglots me ſuffoquoient à un tel point, que je ne pus preſque lui parler dans ce premier moment, non plus qu'à Madame de Courville, qui m'accabloit auſſi de ſes careſſes.

Pendant qu'on mettoit ma ſœur au lit, je paſſai dans ſon cabinet avec Madame de Courville, & je lui fis part, en peu de mots, du contenu de la let-

tre du Comte à ma ſœur, & de celle que j'avois reçue de cette derniere, ainſi que de la réſolution où j'étois de faire à ma ſœur l'aveu ſincere de ma paſſion pour Ozincour, de celle qu'il avoit pour moi, & du parti ferme que j'avois pris de ne jamais favoriſer ſon amour. Madame de Courville m'embraſſa tendrement, m'approuva fort, & me loua même de mon courage. On vint m'avertir que ma ſœur étoit couchée, & qu'elle m'attendoit. Je quittai auſſi-tôt Madame de Courville, qui ne me ſuivit point pour nous laiſſer plus en liberté.

Dès que ma ſœur me vit entrer dans ſa chambre, elle m'appella des noms les plus tendres. Je m'approchai de ſon lit en tremblant, & me jettai à genoux. Ma ſœur, ſurpriſe de cette action, me demanda avec empreſſement ce qui pouvoit m'obliger à m'humilier ainſi devant elle. Je fus quelques inſtants ſans pouvoir lui répondre, parce que

mon émotion m'avoit ôté l'uſage de la voix. Ma ſœur ſe mit à pleurer auſſi de l'état où elle me voyoit, quoiqu'elle en ignorât la cauſe, & nous pleurâmes quelque-tems toutes deux, ſans avoir la force de parler.

Enfin, ayant fait effort ſur moi, je pris une de ſes mains, comme pour me raſſurer. Je la mouillai de mes larmes, & je lui dis, ſans oſer lever les yeux ſur elle : Vous voyez devant vous l'objet infortuné qui vous enleve le cœur de votre amant. Oui, c'eſt moi qui vous ravis ce qui vous eſt le plus cher, c'eſt moi à qui vous devez votre haine; je ſuis la ſeule coupable, je mérite ſeule votre indignation : ordonnez mon ſupplice, privez-moi pour jamais du bonheur de vous voir, je n'en murmurerai point; je ſubirai ma ſentence ſans me plaindre : mais quand vous m'accableriez de tout votre courroux, vous trouverez toujours en moi l'amie la plus tendre & la plus fidelle. Les ſan-

glots étoufferent ma voix en ce moment ; ma ſœur y mêla les ſiens, me ſerra dans ſes bras avec la plus vive tendreſſe, & me dit avec tranſport : Séchez vos pleurs, la plus eſtimable & la plus ſenſible des femmes : oubliez une malheureuſe, & faites le bonheur de celui qui vous préfere à moi à ſi juſte titre ; ſoyez heureux tous deux : ma rivale me ſera chere, & ſa félicité ſera ma conſolation. Oui, ajouta-t-elle, en m'embraſſant de nouveau, oui, je ſuis bien loin de vous haïr, votre cœur ſera toujours mon bien le plus précieux ; conſervez-moi votre amitié, elle adoucira mes malheurs, & m'aidera à ſupporter une vie que je ne veux plus conſerver que pour vous.

La généroſité & la tendreſſe de ma ſœur me pénétrerent. Une ame auſſi belle méritoit un meilleur ſort. Je lui avouai ma foibleſſe ſans aucun détour ; je l'inſtruiſis des efforts que j'avois faits pour la vaincre, & des torts dont je m'étois

rendue coupable depuis le retour du Comte. Je lui en demandai mille pardons. Je lui fis part auſſi de la lettre que j'en avois reçue, & de mes deux entretiens avec lui; en un mot, je ne lui déguiſai rien, & lui jurai en même-temps que ſon malheur m'avoit guérie de mon amour; que je ne voyois plus dans Ozincour qu'un ingrat & un infidele; que je ne ſerois jamais à lui, qu'elle ſeule m'occupoit uniquement, & que je ne vivrois déſormais que pour elle.

Nous paſſâmes le reſte de la journée aſſez paiſiblement. Il ſembloit que l'aveu que j'avois fait à ma ſœur eût répandu du calme dans ſon ame, ainſi que dans la mienne. Je lui fis eſpérer que la réſiſtance ferme & conſtante que j'apportois à la paſſion du Comte, la détruiroit infailliblement; qu'il reviendroit à elle plus ſoumis & plus tendre qu'il n'avoit jamais été, ſi elle daignoit lui pardonner ſes erreurs, & que la reconnoiſſance qu'il en auroit, en ajou-

tant à ſon amour, lui aſſureroit ſon cœur pour jamais.

Ma ſœur exigea de moi que je reſtaſſe à coucher chez Madame de Courville. Je n'avois rien à lui refuſer, & je l'acceptai ſans héſiter. Comme elle avoit un peu d'émotion lorſqu'elle étoit arrivée, on avoit envoyé chercher ſon Médecin. Il vint ſur le ſoir, & lui trouva de la fievre; la converſation que nous avions eue enſuite avoit été très-propre à la lui donner, y ayant déjà de la diſpoſition. Je la quittai de bonne heure, & j'allai me coucher, après avoir rendu compte à Madame de Courville de mon entretien avec ma ſœur.

Quand je fus retirée dans ma chambre, cet entretien ſe retraça vivement à mon eſprit, & encore plus à mon cœur. Le ſacrifice généreux que ma ſœur vouloit me faire de ſon amant, la rendit mille fois plus chere à mes yeux. Après pluſieurs réflexions vagues ſur ma poſition, je penſai enfin que le devoir, autant

que la reconnoiſſance, exigeoient que je fiſſe au moins pour ma ſœur ce qu'elle étoit prête à faire pour mon bonheur & celui du Comte; que ſenſible & courageuſe comme elle étoit, elle n'héſiteroit ſûrement pas de lui écrire qu'étant inſtruite de ſes ſentiments pour moi, & de ceux que j'avois pour lui, elle ſacrifioit ſans regret ſa félicité à la nôtre, & qu'elle verroit notre union ſans regret & ſans jalouſie. Cet effort étoit digne d'elle, & je ne doutai pas un inſtant qu'elle n'en fût capable. Je conçus en même-temps qu'Ozincour, voyant ſa paſſion pour moi non-ſeulement excuſée, mais favoriſée même par la perſonne qui ſeule pouvoit y mettre obſtacle, ſon amour en prendroit une nouvelle force; qu'il me pourſuivroit ſans relâche, & qu'il me ſeroit peut-être difficile de lui réſiſter.

Ces réflexions ayant fait ſur moi une vive impreſſion, je me déterminai au ſeul parti que j'avois à prendre contre

les tendres ſollicitations de ma ſœur, la paſſion du Comte & ma propre foibleſſe. On conçoit aiſément que ce parti étoit de me lier pour jamais, en me conſacrant à Dieu. C'étoit le ſeul, en effet, qui pût me faire échapper à tous les malheurs que je prévoyois; car je n'enviſageois plus qu'avec horreur mon union avec un homme qui avoit pu abandonner ſans motif une perſonne qui me paroiſſoit mériter la vénération de tous les mortels, & qui l'aimoit avec la plus vive tendreſſe. Je ſentis même que mon mariage avec Ozincour, ſi j'étois aſſez lâche pour le contracter, feroit infailliblement le tourment de ma ſœur, quoiqu'elle m'aſſurât le contraire, & qu'elle n'auroit pas même la triſte conſolation de pouvoir en gémir avec celle qui le cauſeroit. En un mot, plus je me repréſentois les ſuites funeſtes de ce mariage, plus je m'affermiſſois dans la réſolution de ne jamais y conſentir.

Je passai la plus grande partie de la nuit à réfléchir sur mon projet. Il me parut noble & généreux : j'avoue cependant qu'il me coûta quelques larmes ; quoique je n'eusse rien en particulier à regretter dans le monde, où je n'avois encore éprouvé que des peines, cet abandon absolu de tout l'Univers, dans un âge où les plaisirs devoient se présenter en foule sur mes pas, me fit jetter quelque regards, accompagnés de regrets, sur tout ce que j'allois quitter, en m'enfermant pour jamais dans un cloître. Mais l'idée du désespoir où je plongerois ma sœur en donnant ma main au Comte, & la certitude de faire son bonheur par mon sacrifice, ranimerent mon courage. Il est vrai que le motif qui me conduisoit à Dieu, n'étoit pas assez pur pour mériter le nom de vocation, puisque la Religion seule n'en étoit pas le principe. J'espérai cependant que le Tout-puissant voudroit bien suppléer à tout ce qui me manquoit,

pour être digne de la tranquillité où j'aſpirois, & qu'il me fortifieroit dans les combats que j'avois à ſoutenir, avant de me conſacrer uniquement à lui. Pleine de cette confiance, je me proſternai devant celui qui ſeul peut changer les cœurs, & les tourner à ſon gré. Je lui demandai de daigner jetter ſur moi un regard de miſéricorde, de m'arracher à moi-même, & de me donner la force de lui offrir un cœur que lui ſeul méritoit de poſſéder tout entier.

Je n'eus pas fini cette priere courte, mais fervente, que je me ſentis tranſformée en un nouvel être. Dieu, ſans doute, eut pitié de ma foibleſſe, & voulut bien me prêter ſon ſecours dans un moment où il m'étoit ſi néceſſaire. Je réſolus ſur le champ qu'auſſi-tôt après le dîner, j'irois, ſans faire part à ma ſœur de mon deſſein, (que je prévoyois bien qu'elle combattroit) me préſenter à la Supérieure des Carmelites, & la ſupplier de me recevoir, pour éprouver

ma vocation, avant de m'admettre au noviciat ; que lorſque j'aurois pris jour avec elle, j'entrerois dans ſa maiſon, pour n'en plus ſortir de ma vie, & que ce ſeroit de ce lieu que j'écrirois à ma ſœur & au Comte, pour les inſtruire du parti que j'aurois pris. Je me flattai que l'auſtérité de cet Ordre, en me ſéparant du commerce du monde d'une maniere plus complette, me préſerveroit de tous les écueils où je pourrois être expoſée dans un autre Couvent. Je me perſuadai auſſi que Dieu parleroit plus à mon cœur dans la retraite abſolue à laquelle je me ferois condamnée, & feroit tourner à l'avantage de mon ſalut, un ſacrifice qui n'avoit d'abord eu pour principe qu'un penchant malheureux, auquel l'honneur & l'amitié ne m'avoient pas permis de céder.

J'attendois avec impatience le moment de voir ma ſœur. On vint me dire enfin que je pouvois y entrer, & j'y courus. Je la trouvai fort agitée, elle

n'avoit point dormi de la nuit, & ſa fievre étoit fort augmentée. Son Médecin étant venu dans la matinée, lui ordonna une ſaignée qui fut faite ſur le champ. Cette ſaignée parut la calmer un peu, & me donna bonne eſpérance. Après le dîner, je lui dis, ainſi qu'à Madame de Courville, que j'étois obligée d'aller à Belle-Chaſſe y prendre les choſes dont j'avois beſoin pour reſter auprès d'elle, étant bien déterminée à ne la pas quitter tant qu'elle ſeroit malade, & que je reviendrois le plutôt qu'il me ſeroit poſſible. Elle me laiſſa ſortir ſans réſiſtance, & je partis pour me rendre aux Carmelites.

Quand j'y fus arrivée, je dis à mon laquais d'aller à Belle-Chaſſe, prévenir ma femme de chambre que ma ſœur étant arrivée malade de la campagne, je comptois reſter avec elle juſqu'à ce qu'elle fût rétablie; qu'elle fît en conſéquence un paquet de tout ce qui pouvoit m'être néceſſaire pendant mon ſé-

jour chez Madame de Courville, & que j'irois la prendre vers les ſix heures.

Dès qu'il fut parti, j'entrai dans l'Egliſe où je ne trouvai perſonne. J'allai me proſterner aux pieds du Sanctuaire, & je priai l'Etre-Suprême avec une ferveur que je ne m'étois jamais ſentie. Je le ſuppliai d'avoir pitié de moi, & de me pardonner, ſi le ſacrifice que j'allois lui faire de moi-même n'étoit pas aſſez pur. Mes yeux ſe remplirent de larmes en ce moment; je frémis même de l'engagement éternel que j'étois ſur le point de contracter. Ces pleurs que je n'aurois dû verſer que de repentir pour mes fautes paſſées, qui me rendoient indigne de devenir l'Epouſe d'un Dieu, furent ſouillées en cet inſtant, je l'avoue, par le ſouvenir de M. d'Ozincour, & le regret de tout ce que j'abandonnois pour jamais.

Je fus quelque temps dans cet état de foibleſſe. Mes ſanglots m'étouffoient; je me ſentois anéantie, & je n'avois pas

même le courage de me déterminer à faire les premieres démarches qui devoient précéder mon entrée au Noviciat, lorſque j'entendis ſoupirer auprès de moi. Je tournai ſur le champ la tête avec précipitation ; mais quel fut mon étonnement de voir Ozincour à mes pieds ! Je me levai en frémiſſant : les forces m'ayant manqué, je retombai ſur les marches du Sanctuaire. Le Comte s'approcha auſſi-tôt de moi en tremblant ; je le repouſſai & refuſai les ſecours qu'il m'offroit ; j'étois ſi ſaiſie, que je ne pus me relever qu'avec peine. Ozincour s'en apperçut, mais le reſpect & la ſoumiſſion le retinrent, & il n'oſa me préſenter la main. Je fis quelques pas pour ſortir, il m'arrêta, & ſe proſternant à mes genoux, il me dit avec le déſeſpoir peint ſur le viſage : vous me fuyez en vain ; je vous ai ſuivie dans ce lieu, & je n'en ſortirai pas que vous n'ayiez décidé de mon ſort. Ma vie dépend de vous, vous pouvez en diſpoſer ;

mais ſi vous perſiſtez dans vos cruelles réſolutions, elles ſeront l'arrêt de ma mort. Il prononça ces mots d'un air ſi égaré & ſi furieux qu'il me glaça d'effroi. Cependant je ſentis que ce moment étoit déciſif; qu'il ne falloit pas le laiſſer échapper, & que pour me délivrer à jamais des perſécutions du Comte, ſi dangereuſes pour ma foibleſſe, je ne devois point lui laiſſer ignorer le parti que j'avois pris. Je me flattai que certain de ne me voir jamais à lui, il rendroit à ma ſœur un cœur qui lui étoit ſi légitimement dû. Dieu que j'implorai dans ce moment avec la plus vive ardeur pour me ſoutenir dans une épreuve auſſi cruelle, me donna la force de ne pas ſuccomber dans ce péril preſſant. Je reprochai avec fermeté à Ozincour ſa cruauté envers ma ſœur; je lui peignis l'état déplorable où il l'avoit réduite par ſon infidélité; je lui dis qu'il ſeroit cauſe de ſa mort, & que ſon aſſaſſin ne pouvoit jamais que m'être odieux; que je

lui défendois de paroître jamais devant moi qu'il ne fût rentré dans ſon devoir, & qu'il n'eût obtenu de ma ſœur le pardon de ſes égarements, ſi elle daignoit le lui accorder, quoiqu'il s'en fût rendu indigne; que je ne le reverrois qu'à ce prix, & que ſon union ſeule avec ma ſœur pourroit lui donner des droits ſur mon cœur. Je lui fis part enſuite de la ferme réſolution où j'étois d'abandonner pour toujours un monde, où l'on ne voyoit qu'injuſtice & ingratitude, pour me conſacrer à Dieu.

M. d'Ozinçour me parut frappé comme d'un coup de foudre à cette nouvelle inattendue. Je ſaiſis ce moment pour me ſauver, dans la crainte qu'en reſtant plus long-temps avec lui, la pitié de ſon état ne m'affoiblît, & ne me rendît enſuite incapable d'exécuter mon deſſein. Il étoit ſi accablé qu'il n'eut pas la force de me ſuivre, ni de s'oppoſer à ma fuite, & je le laiſſai dans une conſternation, & un abattement qui

auroit attendri l'ame la plus inſenſible.

Je me trouvai moi-même ſi émue, & ſi troublée de l'entretien que je venois d'avoir, que je ne me ſentis pas en état de me préſenter à la Supérieure des Carmélites, & encore moins de prendre avec elle les engagements que j'avois projettés. Je me déterminai donc à retourner auprès de ma ſœur. Je trouvai heureuſement mon laquais arrivé; je montai auſſi-tôt en carroſſe, j'allai prendre ma femme de chambre à Belle-Chaſſe, & je me rendis enſuite chez Madame de Courville.

J'étois vivement touchée de l'état où je venois de laiſſer le Comte. Je m'accuſois même de barbarie, & je craignois que ma rigueur ne le jettât dans le déſeſpoir.

Lorſque j'arrivai, ma ſœur avoit plus de fievre que lorſque je l'avois quittée. Il venoit de lui prendre un redoublement; & l'inquiétude qu'elle me cauſa calma pour quelques moments le trou-

ble affreux qui m'agitoit. Elle étoit ſi accablée, qu'à peine avoit-elle la force de parler. J'étois paſſée dans ſon cabinet, pour faire part à Madame de Courville de la rencontre inopinée que j'avois faite d'Ozincour aux Carmelites. Je prétextai que j'y étois allée pour y voir une Religieuſe que j'avois connue à mon Couvent, ne voulant pas l'inſtruire de mon projet. J'avois à peine commencé mon récit, lorſque tout-à-coup nous entendîmes des cris dans l'antichambre; nous y courûmes, & nous trouvâmes le valet de chambre du Comte qui ſe déſeſpéroit, qui demandoit à me parler, & qu'on ne vouloit pas laiſſer entrer à cauſe de l'état de ma ſœur. Il tenoit une lettre qu'il me donna; je lui demandai avec effroi où étoit ſon maître, & quel malheur lui étoit arrivé. Hélas! me dit-il en pleurant, il n'eſt plus. Le bruit qu'il a fait en tombant, après s'être enfoncé ſon épée dans la poitrine, m'a fait accourir dans ſa cham-

bre. Je l'ai trouvé nageant dans ſon ſang. Il ne lui eſt reſté que la force de me charger de vous remettre cette lettre qui étoit ſur ſon bureau, & il a expiré l'inſtant d'après. On a employé tous les ſecours pour le rappeller à la vie, mais nos efforts ont été vains. Je ne me rappelle point le moment fatal où j'appris cette affreuſe nouvelle, que mon ſang ne ſe glace encore dans mes veines. Je ne conçois pas comment je ne mourus pas ſur le champ, ni même comment je pus ſoutenir ce récit, quelque court qu'il fût, ſans m'évanouir. Le deſir d'être inſtruite des circonſtances du malheur effroyable que je venois d'éprouver, retint ſans doute pour un inſtant mes eſprits ſuſpendus : car dès que cet homme eut ceſſé de parler, & que les ſanglots eurent étouffé ſa voix, je perdis connoiſſance. Je ne ſais ce qui m'arriva enſuite ; mais lorſque je revins de mon évanouiſſement, je me trouvai dans mon lit, & Madame de Courville aſſiſe

auprès de moi. Les premiers ſignes de vie que je donnai furent des cris douloureux. Je demandai à Madame de Courville la lettre d'Ozincour qui m'étoit tombée des mains. Elle me la refuſa avec tendreſſe, en me diſant que je n'étois pas encore aſſez bien remiſe pour que la lecture de cette lettre ne m'expoſât pas à retomber en foibleſſe. Eh ! qu'ai-je à craindre, lui dis-je en l'interrompant ? La mort eſt le ſeul bien que j'aie maintenant à eſpérer, la vie n'eſt plus qu'un fardeau pour moi, après avoir tranché les jours de ce qui m'étoit le plus cher au monde. Oui, c'eſt moi qui ſuis ſon bourreau ..... C'eſt moi qui lui ai enfoncé le poignard dans le ſein par ma barbarie, & je vis encore ..... Ah ! ma mere, ne me refuſez pas le ſeul bien qui me reſte après ce que j'ai perdu ; tout cruel qu'il eſt, ce gage m'eſt précieux, & je ne m'en ſéparerai qu'en mourant. Ces mots furent accompagnés de tant de larmes, & je

fis des inſtances ſi preſſantes à Madame de Courville, qu'elle ſe rendit enfin, touchée du déſeſpoir que je lui témoignai de ſon refus, & me remit les derniers adieux du Comte. Ils étoient conçus en ces termes. Ils ſont reſtés pour jamais gravés dans mon cœur.

» Je doute encore ſi j'exiſte, après » ce que je viens d'entendre..... mes » yeux ſe troublent..... mes ſens s'é- » garent..... Je me ſoutiens à pei- » ne,..... Je ne vois plus qu'un abîme » affreux ſous mes pas..... J'ai tout » perdu, je n'ai plus d'eſpoir, vous m'a- » vez tout ravi,..... La mort eſt le ſeul » remede qui puiſſe me délivrer du mal- » heur horrible de vivre ſéparé de vous » pour toujours, & accablé du poids de » votre colere; je l'ai méritée, puiſque » je ſuis indigne de vous: vous ne ſerez » plus importunée des pleurs d'un in- » fortuné que vous venez de proſcrire. » En terminant mes jours, je ne ferai

» qu'exécuter l'arrêt que vous venez de
» prononcer : j'y ſouſcris ſans murmu-
» re ; je vais vous délivrer d'un objet
» odieux, vous l'avez voulu..... vous
» ferez ſatisfaite..... vous donnerez
» peut-être quelques larmes au ſort d'un
» malheureux que vous avez condamné.
» J'emporte au moins cette triſte eſpé-
» rance dans le tombeau, & c'eſt la ſeule
» qui me reſte. Lorſque vous recevrez
» ce dernier adieu, je ne ſerai déjà plus.
» Puiſſiez-vous au moins vous rappeller
» quelquefois celui qui vous a adorée,
» & qui vous adore encore dans ce fatal
» moment. C'eſt l'unique faveur que
» j'attends de vous..... «

Je n'eus pas plutôt lu cette lettre, interrompue mille fois par mes cris & mes ſanglots, que je m'évanouis comme Madame de Courville l'avoit prévu. Cette foibleſſe fut ſuivie d'une fievre ardente, qui m'ôta preſque totalement l'uſage de la raiſon pendant près de quinze

quinze jours, & ce fut probablement à ce délire que je dus la conſervation de ma malheureuſe vie, parce que je perdis, pendant tout cet eſpace de temps, le ſentiment de mes maux. O mort! pourquoi ne terminas-tu pas alors des jours que tu ne m'as laiſſés que pour pleurer éternellement les deux perſonnes qui m'avoient été les plus cheres, pour qui ſeules j'avois vécu, dont j'avois abrégé les jours, moi qui aurois ſacrifié mille vies pour les prolonger; & auxquelles, pour mon tourment, je ſuis condamnée à ſurvivre? Telle eſt ma triſte deſtinée. Le temps, qui affoiblit la vivacité des peines les plus cruelles, n'a point encore adouci l'amertume de mes regrets; les plaies de mon cœur ſaignent toujours, & je les ſens même ſe r'ouvrir encore en en traçant la funeſte cauſe.

Mon frere Beauchêne ayant appris par Madame de Courville, la maladie de ma ſœur & la mienne, avoit quitté

ſon Séminaire pour venir nous trouver, & ne nous avoit pas abandonnées depuis ce moment. La vue de ce frere chéri renouvella mes douleurs, lorſque j'eus repris l'uſage de ma raiſon : mes larmes furent pendant quelque temps mes ſeules expreſſions : il y mêla les ſiennes, & je trouvai dans la ſenſibilité de ſon cœur, le ſeul genre de conſolation dont je fuſſe ſuſceptible.

Dès que j'eus la force de parler, je demandai avec un empreſſement mêlé de crainte, des nouvelles de ma ſœur. Il ſembloit que je redouraſſe quelque événement funeſte. Madame de Courville & Beauchêne, qui étoient pour lors auprès de mon lit, héſiterent un moment, & me parurent également embarraſſés pour me répondre. Je crus même m'appercevoir qu'ils ſe détournoient pour me dérober leurs pleurs. Ces témoignages trop évidents de mon malheur, confirmerent le cruel preſſentiment que j'en avois déjà. Je m'é-

criai auſſi-tôt, en me jettant avec impétuoſité dans les bras de Madame de Courville : ah ! ma ſœur eſt morte ; vous voudriez en vain me le cacher. Votre douleur & celle de mon frere vous décelent tous deux, & ne me l'apprennent que trop. J'ai donc tout perdu .... nul eſpoir ne me reſte, & la conſolation d'eſſuyer au moins les larmes que j'ai fait répandre, m'eſt même refuſée. J'ai donc auſſi creuſé le tombeau de ma ſœur, comme celui de ſon amant, & le ciel n'a conſervé mes jours que pour me rendre le témoin de tous les malheurs que j'ai cauſés. En diſant ces mots, je retombai ſur mon chevet, & reſtai long-temps ſans pouvoir reprendre mes ſens.

Quand je fus enfin revenue à moi-même, mon premier ſoin fut de demander à Madame de Courville un récit fidele de la mort de ma malheureuſe ſœur. Elle me dit que n'ayant pu lui cacher long-temps la fin tragique d'O-

zincour, l'excès de la douleur que cette affreuſe nouvelle lui avoit cauſée, ſur-tout étant déjà affoiblie par la maladie, l'avoit miſe en peu de jours dans le plus grand danger ; elle a vu, m'ajouta-t-elle, approcher ſa fin avec la plus grande fermeté ; elle n'a témoigné d'autre regret en quittant la vie, que de vous laiſſer livrée au déſeſpoir où elle prévoyoit bien que ſa mort vous jetteroit ; elle m'a recommandé, ainſi qu'à votre frere, de ne pas vous abandonner ; c'eſt la derniere marque de tendreſſe que j'exige de vous, pourſuivit-elle, & je vous charge l'un & l'autre de dire à ma ſœur, que je meurs ſon amie, comme j'ai toujours vécu : elle a auſſi rempli, continua Madame de Courville, tous ſes devoirs de Religion avec une piété & un courage qui ont édifié tout le monde. Ce récit fut ſouvent interrompu par mes larmes, & Madame de Courville ne me parut pas moins touchée que mon frere & moi.

Je deſirois auſſi d'être inſtruite du ſort de la famille infortunée de M. d'Ozincour. J'en demandai des nouvelles à Madame de Courville. Elle me dit que le malheureux Marquis d'Ozincour étant arrivé peu d'heures après la mort de ſon fils, il n'avoit pas été poſſible de lui cacher cet affreux événement, par la conſternation où il avoit trouvé ſa fille & tous les domeſtiques ; qu'il en avoit été ſi frappé, que la révolution qui s'étoit faite dans ce vieillard, à peine rétabli de la maladie qu'il venoit d'eſſuyer, l'avoit fait tomber ſur le champ dans une apoplexie foudroyante, dont il étoit mort la nuit d'enſuite. Mademoiſelle d'Ozincour, accablée de tant de coups multipliés, a été pluſieurs jours dans un état à faire craindre pour ſa vie ; mais ſa jeuneſſe, & la force de ſon tempérament, l'ont enfin tirée d'affaire, & dans peu de jours on eſpere qu'elle ſera entiérement rétablie. La perte de votre ſœur, qu'elle aimoit avec la plus vive

tendreſſe, continua Madame de Courville, a mis le comble à tous ſes maux. J'allai chez elle, il y a quelques jours, & je la trouvai dans une ſituation digne de pitié. Elle attend avec impatience le moment où elle pourra venir confondre ſes pleurs avec les vôtres, & c'eſt la ſeule conſolation qu'elle enviſage dans le déſeſpoir où l'ont réduit tous les malheurs qu'elle vient d'éprouver.

Je ne ceſſai de m'affliger pendant tout le récit de Madame de Courville. Elle eut elle-même beaucoup de peine à le finir, par l'attendriſſement qu'il lui cauſoit. Mon frere n'étoit pas moins touché que nous, & nos pleurs ne tariſſoient point.

Malgré tant d'infortunes accablantes, je repris mes forces par degrés, & au bout de quinze jours je me trouvai en état de me lever. Madame de Couville, qui ne ceſſoit chaque jour de me donner de nouveaux témoignages d'amitié, n'avoit pas jugé à propos de me laiſſer

voir Mademoiſelle d'Ozincour, craignant que la révolution que ſa vue me cauſeroit infailliblement, ne retardât ma guériſon, ou ne me fît même retomber malade, dans l'extrême foibleſſe où j'étois. Mais lorſqu'elle vit ma convaleſcence aſſez avancée pour ne pas craindre de rechûte, elle lui fit dire que j'étois en état de la recevoir. Je deſirois de la revoir avec une ardeur ſans égale, quelque déchirement que je ſentiſſe bien qu'en dût éprouver mon cœur, encore tout ſanglant des pertes que je venois de faire. Mademoiſelle d'Ozincour avoit été l'objet le plus cher des deux perſonnes que j'avois le plus aimées; elle ſeule me reſtoit, & j'étois bien ſûre de trouver en elle la même affliction qui me conſumoit. La douleur étoit devenue l'unique aliment de mon ame; j'étois bien loin de chercher à m'en diſtraire, & tout ce qui pouvoit l'entretenir avoit ſeul des charmes pour moi.

Notre entrevue fut affreuſe pour nous

deux, & ne ſe peut dépeindre. Nous nous tînmes embraſſées étroitement pendant plus d'un quart-d'heure, ſans avoir la force de nous parler; nos pleurs & nos ſanglots étoient nos ſeuls interprêtes, & je ne ſais pas comment je n'expirai point dans les bras de Mademoiſelle d'Ozincour. Ce fut elle qui rompit le ſilence; elle m'appella des noms les plus tendres, & me dit tout ce que le ſentiment le plus vif peut inſpirer, lorſqu'ayant l'ame accablée de triſteſſe, on revoit, pour la premiere fois, le ſeul objet de conſolation qui nous reſte. Quoique je fuſſe l'auteur de tous ſes maux, elle avoit appris par Madame de Courville que je n'étois point coupable, & elle me plaignit, bien loin de me haïr. Il ſembloit même que j'euſſe réuni toutes ſes affections, & qu'elle ne fût plus occupée que de moi. Je me ſentois de même pour elle, & nous nous jurâmes une amitié éternelle.

Quoique la viſite de Mademoiſelle

d'Ozincour m'eût fort agitée, & que je me trouvaſſe même très-abattue le ſoir par l'émotion qu'elle m'avoit cauſée, elle répandit cependant une ſorte de douceur dans mon ame. Depuis ce jour, cette fidelle amie n'en paſſa pas un ſeul ſans venir me voir pendant tout le temps que dura ma convaleſcence. Sa vue me rappelloit ſans ceſſe l'image des perſonnes que je pleurois, & les larmes qu'elle me faiſoit verſer, rempliſſoient mon cœur de je ne ſais quelle volupté douce; car la douleur même eſt un plaiſir pour les ames ſenſibles; lorſqu'un nouveau malheur vint accabler un cœur déjà flétri par les chagrins les plus cuiſants.

Je commençois à ſortir, & j'avois été dîner chez Mademoiſelle d'Ozincour. J'étois plus calme ce jour-là, & je jouiſſois de la ſatisfaction de voir auſſi mon amie plus tranquille qu'elle n'avoit encore été. Elle me parla de M. le Comte de Ferval, qui n'avoit rien perdu de ſes

droits ſur ſon cœur, & qu'elle regrettoit ſans ceſſe. Elle me dit qu'elle avoit cherché, depuis la mort de ſon pere, à découvrir le lieu de ſa retraite; que ſes tentatives avoient été vaines juſqu'alors, mais qu'elle ne ſe rebuteroit point, & qu'elle eſpéroit qu'à force de perquiſitions, elle apprendroit enfin ce qu'elle deſiroit ſi ardemment de ſavoir. Nous étions occupées de cette converſation, lorſqu'un domeſtique vint me dire, de la part de mon frere, que Madame de Courville étoit attaquée d'une colique violente. Je quittai auſſi-tôt Mademoiſelle d'Ozincour, & courus chez Madame de Courville, que je trouvai en effet dans les douleurs les plus aigues. Mon frere étoit auprès d'elle, & m'en parut très-inquiet, parce que le Médecin qu'on avoit fait avertir, craignoit fort que cette colique n'eût des ſuites funeſtes. Ses craintes malheureuſement n'étoient que trop bien fondées: car en trois jours de temps Madame de Cour-

ville fut hors d'eſpérance, ſans qu'il eût été poſſible de la ſoulager. Ce fut Beauchêne qui ſe chargea du triſte miniſtere de lui apprendre le danger où elle étoit. Elle reçut cette affreuſe nouvelle avec toute la tranquillité d'une ame qui n'a rien à ſe reprocher, & qui n'attend que des récompenſes. Elle demanda auſſi tôt à ſe confeſſer, & reçut les derniers Sacrements de l'Egliſe avec une piété & une édification digne de la vie exemplaire qu'elle avoit toujours menée. Quand elle ſentit qu'elle alloit mourir, elle fit approcher Mademoiſelle d'Ozincour & mon frere, qui ne l'avoient point quittée pendant ſa maladie; elle me recommanda à eux, & les ſupplia de ne pas m'abandonner, en leur diſant que c'étoit la derniere preuve d'amitié qu'elle leur demandoit. J'étois à genoux devant ſon lit, fondant en larmes; elle me fit relever, m'embraſſa, me dit les choſes les plus tendres, & expira peu de moments après dans mes

bras, avec une réſignation & une fermeté héroïque.

Cette nouvelle perte me rappella toutes celles que je venois de faire, & me les rendit encore plus douloureuſes. Je regrettois dans Madame de Courville, non-ſeulement une amie, mais une mere tendre, qui m'avoit donné depuis mon enfance les plus grands témoignages d'amitié, ainſi qu'à ma ſœur. Dans l'âge où j'étois, il me falloit un conſeil, un ſoutien, un conducteur. J'avois trouvé tous ces avantages dans Madame de Courville, & je les perdois tous en la perdant. Mon frere & Mademoiſelle d'Ozincour m'étoient fort attachés, mais l'état du premier ne lui permettoit pas de me donner ſes ſoins, & le peu d'expérience de la ſeconde ne pouvoit pas me promettre les mêmes ſecours que j'étois en droit d'attendre de Madame de Courville. La reconnoiſſance & le beſoin ſe réuniſſoient donc à l'attachement que je lui devois,

pour me rendre ſa mort plus cruelle, & me la faire regarder comme un des plus grands malheurs que j'euſſe encore éprouvés : auſſi en fus-je accablée à un tel point, que j'en perdis preſque le ſentiment de la douleur ; je n'avois même pas la force de pleurer, & mon frere, ainſi que Mademoiſelle d'Ozincour, craignoient beaucoup que cette eſpece d'inſenſibilité ne fût un calme trompeur, qui pouvoit avoir des ſuites fâcheuſes, & que je ne retombaſſe bientôt dangereuſement malade, ſur-tout étant à peine remiſe de l'état affreux dont je ſortois.

Auſſi-tôt après la mort de Madame de Courville, Mademoiſelle d'Ozincour m'avoit emmenée chez elle, malgré les inſtances réitérées que je lui fis de me laiſſer auprès de ma bienfaictrice juſqu'au moment où le tombeau devoit me la ravir pour toujours.

Au bout de quelques jours, mes larmes ſe firent enfin un paſſage : elles

ſans famille, & n'ayant, par conſéquent, d'autre reſſource que celle d'un couvent. Auſſi lui témoignai-je bien vivement toute ma reconnoiſſance, ainſi que mon frere, qui la partageoit bien ſenſiblement. Il fut d'autant plus aiſe de l'offre de Mademoiſelle d'Ozincour, qu'il étoit très-peiné de me voir contrainte à me reléguer dans un cloître, ſans ſecours & ſans conſolation. Il avoit paſſé avec nous la plus grande partie des journées, depuis la mort de Madame de Courville; mais au bout de quelque temps, il me dit que ſon devoir le rappelloit à ſon Séminaire, & qu'il étoit obligé de me quitter. Je fus très-touchée de ſon départ, & il me parut auſſi peiné que moi de notre ſéparation.

Peu de jours après, Mademoiſelle d'Ozincour me dit qu'ayant des affaires à ſa terre, elle me prioit de l'y accompagner. Quelque répugnance que je ſentiſſe de me retrouver dans un ſéjour qui me retraceroit mes malheurs de la

manière la plus vive, je ne voulus pourtant pas la refuſer, & nous partîmes le lendemain. En entrant dans le château d'Ozincour, je fus ſaiſie de la plus ſenſible douleur, & je penſai m'évanouir.

Cependant, je pris ſur moi, pour ne point augmenter l'affliction de Mademoiſelle d'Ozincour, qui ne put s'empêcher de verſer des larmes, en revoyant un lieu, qui lui rappelloit, comme à moi, la perte de tout ce qu'elle avoit eu de plus cher.

Trois jours après notre arrivée, je reçus une lettre de Beauchêne, par laquelle il me marquoit que mon frere Valcourt lui avoit écrit, pour lui faire part de ſon mariage avec Mademoiſelle de Tourville, & l'invitoit même à s'y trouver; mais qu'il étoit très-déterminé à ne pas quitter ſon Séminaire. Comme il n'étoit pas queſtion de moi dans cette lettre, & que Valcourt ne m'écrivit pas plus dans cette occaſion qu'il n'avoit fait pour la mort de ma ſœur, je me crus

diſpenſée d'un compliment qui m'eût beaucoup coûté à lui faire.

La vive affliction que j'avois éprouvée en arrivant à Ozincour, ſe calma au bout de quelque-temps, & ſe changea en une mélancolie tendre, qui avoit des charmes pour moi. Je commençois à m'accoutumer à ce ſéjour, que j'avois d'abord regardé avec tant d'horreur; je ſentois même une ſorte de plaiſir à me retrouver dans les lieux où j'avois eu avec Ozincour ces converſations ſi fatales à mon repos, & qui avoient rallumé dans mon cœur une paſſion que je croyois éteinte. Je me rappellois ces moments avec délice, & les réflexions qu'ils me faiſoient naître, me plongeoient quelquefois dans une rêverie douce, dont je ne pouvois m'arracher qu'avec peine.

Il y avoit près du château, un boſquet, où je m'étois ſouvent entretenue avec le Comte d'Ozincour. Un jour que j'y étois allée, pour m'y livrer au ren-

dre ſouvenir que ce lieu m'inſpiroit, je vis accourir Mademoiſelle d'Ozincour, avec un empreſſement & un air de gaieté, dont elle n'étoit plus ſuſceptible depuis long-temps. Dès qu'elle fut auprès de moi, elle ſe jetta à mon col avec tranſport, ſans me rien dire ; elle avoit un tremblement & une émotion qui ne lui permettoient pas de parler. Je lui demandai quel événement pouvoit produire en elle le plaiſir que je voyois briller dans ſes yeux : le plus heureux de tous, me dit-elle auſſi-tôt avec une voix entrecoupée, & en m'embraſſant de nouveau ; prenez part à ma joie, ma chere amie : j'ai enfin retrouvé le Comte de Ferval. Il vit & vit pour moi. Je compte trop ſur votre amitié, pour douter de votre ſenſibilité dans cette occaſion. Je viens de recevoir cette lettre de lui, ajouta-t-elle en la baiſant mille fois. Je le reverrai donc, je vais faire ſa félicité en faiſant la mienne, & réparer les caprices de la fortu-

ne, en rendant à celui qui mériteroit le trône du monde, des biens que l'injuſtice du ſort lui a enlevés. Concevez, s'il eſt poſſible, le raviſſement d'un cœur déchiré depuis ſi long-temps par une paſſion malheureuſe, & dont rien n'a pu me diſtraire, quoique je fuſſe ſans eſpoir. Non, je ne pourrai jamais ſuffire à mon bonheur : il eſt trop grand, il ſurpaſſe mes forces, & toute ma crainte eſt d'y ſuccomber, après avoir réſiſté à tous les coups multipliés dont j'ai été accablée. Je ſuis venue vous apprendre l'heureux ſuccès de mes recherches, & je cours au plutôt faire réponſe à Ferval. J'eſpere que dans peu de jours je jouirai de ſa préſence....

Mademoiſelle d'Ozincour étoit ſi préoccupée, & parloit avec une telle volubilité, que je n'avois pu lui rien dire. Elle s'arrêta en ce moment, & je le ſaiſis pour lui témoigner la part ſincere que je prenois à ſa ſatisfaction. Elle étoit réelle en effet ; & quoique cet évé-

nement dût me rendre mes peines plus cuisantes, j'aimois trop Mlle d'Ozincour, & je lui avois trop d'obligations, pour n'être pas sensible à son bonheur. Nous rentrâmes au château, & pendant qu'elle répondoit au Comte, je lus la lettre de ce dernier, qui étoit conçue en ces termes :

» Au milieu des malheurs sans nom-
» bre que vous venez d'éprouver, Ma-
» demoiselle, un infortuné n'auroit ja-
» mais osé chercher à se rappeller à vo-
» tre souvenir, s'il n'avoit appris qu'il
» vous étoit cher encore; mais on lui a
» assuré que l'absence ne lui avoit rien
» fait perdre dans votre cœur des droits
» qu'il s'étoit flatté d'y avoir acquis,
» lorsque le don de votre main faisoit
» son unique espoir. Il est instruit que
» loin de l'avoir oublié, vous daignez
» faire des recherches pour découvrir
» le lieu de sa retraite. J'ai donc cru que
» je pouvois, sans témérité, vous offrir

» encore l'hommage du plus ſoumis &
» du plus tendre des hommes. Je n'ai
» jamais ceſſé de vous adorer & de
» faire des vœux pour votre bonheur
» dans l'exil où je m'étois condamné,
» pour ne point troubler votre repos.
» Votre image & le ſouvenir de votre
» tendreſſe ont fait toute ma conſola-
» tion, & m'ont aidé à ſupporter la
» vie, cette vie que j'avois en haine,
» & qui m'eſt devenue précieuſe depuis
» que je ſais que vous vous y intéreſſez.
» Mon ſort eſt entre vos mains, mettez
» le comble à vos bontés, en me per-
» mettant, par un mot de votre main,
» d'aller me précipiter à vos genoux,
» pour vous y jurer un amour éter-
» nel. Je l'attends ce mot, & vous de-
» vez juger ſi c'eſt avec impatience «.

Dès que Mademoiſelle d'Ozincour eut fait réponſe à cette lettre, elle la remit au domeſtique qui lui avoit apporté celle de Ferval. Elle le queſtionna

ſur tout ce qui concernoit ſon Maître; mais cet homme ne put lui dire autre choſe, ſi ce n'eſt que le Comte n'étoit arrivé chez ſon pere que depuis deux jours; que leur premiere entrevue avoit été très-touchante ; que le Marquis de Ferval paroiſſoit tranſporté du plaiſir de revoir un fils qu'il avoit cru mort, n'en ayant point eu de nouvelles depuis la perte de ſon procès ; que depuis cette malheureuſe époque, il avoit mené juſqu'à ce moment une vie très-languiſſante dans une petite terre qui lui étoit reſtée, où il ne voyoit perſonne, s'occupant ſans ceſſe de la perte de ſon fils, qu'il regrettoit bien plus que ſa fortune.

Mademoiſelle d'Ozincour avoit prié Ferval, dans la lettre qu'elle lui avoit écrite, de lui amener ſon pere. Elle les attendoit tous deux avec la plus grande impatience, & tous les moments lui paroiſſoient d'une longueur inſupportable. Elle ne paſſoit pas une heure ſans

aller regarder ſi elle ne verroit pas d'équipage dans l'avenue. Cet inſtant ſi deſiré arriva enfin. Elle vit de loin une voiture, & cette vue lui cauſa la plus vive émotion : quand on lui annonça le Marquis de Ferval & ſon fils, je crus qu'elle ſe trouveroit mal. Il lui prit un tel tremblement, que je fus obligée de la ſoutenir, pour qu'elle ne tombât pas. Le Comte ne me parut pas moins ému qu'elle; il ſe proſterna à ſes genoux, prit une de ſes mains, qu'elle ne retira point, & ſur laquelle il imprima le baiſer le plus tendre. Son pere fut ſi attendri de ce ſpectacle, qu'il n'eut pas la force de parler à Mademoiſelle d'Ozincour, qui, de ſon côté, ne lui dit rien non plus. Cette ſcene muette me toucha juſqu'au fond du cœur, & me rappella d'une maniere bien douloureuſe le premier moment où ma ſœur avoit vu arriver Ozincour, quelques mois auparavant, dans ce lieu même, où je ne devois jamais les revoir.

Quand Mademoiſelle d'Ozincour fut un peu remiſe du trouble que cette entrevue lui avoit cauſé, elle embraſſa le Marquis, & le pria d'oublier tous les chagrins que ſon pere lui avoit occaſionnés, en lui diſant qu'elle regardoit comme la baſe de ſa félicité, de réparer, autant qu'il étoit en elle, les malheurs qu'il avoit éprouvés; ma famille, ajouta-t-elle, n'en a été que trop punie: en mon particulier, je n'ai ceſſé d'en gémir, & peut-être en ai-je encore plus ſouffert que vous. Elle rougit en prononçant ces derniers mots, & je vis bien que le Comte en ſentoit toute la force. Le Marquis interrompit en cet endroit Mademoiſelle d'Ozincour, pour lui témoigner toute la reconnoiſſance que méritoient les choſes agréables qu'elle venoit de lui dire. Il m'en parut ſi pénétré, que j'en fus attendrie.

Après ces marques d'amitié réciproques, Mademoiſelle d'Ozincour n'eut rien de plus preſſé que d'engager Fer-

val à lui faire le récit de tout ce qui lui étoit arrivé depuis le moment fatal de leur ſéparation, & ſur-tout depuis ſon exil volontaire, dont perſonne n'avoit jamais pu découvrir le lieu. Le Comte y conſentit avec plaiſir.

Après, dit-il, que la perte du procès de mon pere m'eut ôté toute eſpérance de pouvoir jamais prétendre au bonheur d'être à vous, l'Univers me devint odieux. Je pris en haine ma propre exiſtence, j'abandonnai ſans regret toutes les vues d'ambition, & je pris la réſolution de me retirer dans une ſolitude. Mais en me ſéparant du monde, je regardai comme un devoir de vous y laiſſer libre, & de renoncer à des droits qui ne vous auroient pas permis de prendre aucun autre lien. Ce fut dans cette penſée que je vous écrivis, pour vous engager à m'oublier. Votre bonheur & votre tranquillité étant alors le ſeul objet de mes vœux, je n'héſitai pas un inſtant à me ſacrifier pour vous aſſu-

rer l'un & l'autre. Mais pour que mon ſacrifice fût complet, il falloit que vous ignoraſſiez pour jamais le lieu de ma retraite, afin de vous ôter tout eſpoir, & c'eſt ce qui me détermina à le tenir caché. Un ancien valet de chambre, qui m'étoit très-attaché, & dont je connoiſſois la diſcrétion, fut le ſeul que je mis dans ma confidence, deſirant au moins apprendre de vos nouvelles & de celles de ma famille. Ce n'eſt encore qu'avec le regret le plus vif que je penſe à la douleur que j'ai cauſée à mon pere, en l'abandonnant, ſur-tout dans une circonſtance où il avoit le plus grand beſoin de conſolation. Mais la certitude où j'étois qu'il s'oppoſeroit à mon projet, ſi je lui en faiſois part, & le déſeſpoir d'être ſéparé de vous, doivent me ſervir d'excuſes auprès de lui, & me faire mériter mon pardon. Je me retirai donc aux Hermites de Senar. J'y fus reçu ſous un nom ſuppoſé, bien déterminé à aller m'enſevelir pour jamais à la Trappe, dès que j'aurois appris que le

don de votre main auroit fait le bonheur d'un autre. Les lettres de mon valet de chambre étoient ma ſeule reſſource; j'apprenois par lui tout ce qui vous regardoit, & il n'y a pas une ſeule circonſtance de votre vie dont je n'aie été informé. C'eſt par lui que j'ai été inſtruit que vous penſiez encore à moi, & vous intéreſſiez à mon ſort; de ce moment, un nouveau jour a lui pour moi. J'ai écrit à mon pere pour lui demander la permiſſion de venir me jetter à ſes pieds; il a bien voulu me l'accorder. Vous daignez me recevoir; que dis-je? vous me permettez de croire que vous m'aimez encore; tous mes vœux ſont comblés, & je n'ai plus à deſirer que de me rendre digne de mon bonheur.

Nous fûmes très-touchés du récit du Comte, & ſur-tout Mademoiſelle d'Ozincour. Quelle félicité de pouvoir rendre heureux un homme qui méritoit ſi bien de l'être! Auſſi Mademoiſelle d'Ozincour s'empreſſa-t-elle de lui aſſurer qu'elle ne croiroit jamais faire aſſez pour

récompenſer un attachement auſſi tendre & auſſi fidele que le ſien.

Il ne fut bientôt plus queſtion que du mariage du Comte de Ferval avec Mademoiſelle d'Ozincour, & la triſteſſe qui régnoit depuis ſi long-temps dans le cœur de cette derniere, fit place à la joie la plus vive & la plus pure. Une des premieres conditions qu'elle exigea de Ferval, fut qu'il rentreroit dans les biens que la perte du procès de ſon pere lui avoit enlevés. Il ſe défendit vainement d'accepter une pareille offre. Mademoiſelle d'Ozincour lui ayant dit qu'elle ne lui accorderoit ſa main qu'à ce prix, il fut obligé d'y conſentir. La mort récente de M. d'Ozincour ne permettant pas à ſa fille de célébrer avec magnificence ſon union avec le Comte, & étant d'ailleurs trop heureux l'un & l'autre pour avoir beſoin de ce vain étalage, ils s'épouſerent ſans pompe & ſans éclat; leur bonheur mutuel leur ſuffiſoit, & le grand nombre de témoins n'eût ſervi qu'à leur dérober des moments précieux

pour deux cœurs auſſi tendres. La nouvelle Comteſſe de Ferval ſupplia ſon beau-pere de vouloir bien reſter avec elle, pour qu'il ne manquât rien à ſa félicité. Il accepta cette propoſition avec plaiſir, & elle augmenta encore, s'il eſt poſſible, la joie qu'il reſſentoit du bonheur de ſon fils.

Il y avoit près d'un mois que les deux époux, jouiſſoient, ſans mêlange, de la félicité d'être l'un à l'autre, lorſque le Marquis de Ferval leur propoſa de revenir à Paris ſolliciter un Régiment pour le Comte, qui ne devoit point négliger les avantages que ſa naiſſance pouvoit lui procurer. M. & Madame de Ferval y conſentirent, & ſe déterminerent à partir peu de jours après. Ils me preſſerent avec beaucoup d'inſtance de revenir avec eux; mais je priai mon amie, dont le bonheur n'avoit point altéré la tendreſſe pour moi, de me permettre de reſter à Ozincour. Je lui dis que le tumulte du monde m'étoit devenu inſupportable, après les malheurs

que j'avois éprouvés, & que les plaiſirs auxquels je ſentois bien que je n'étois plus propre, ne pourroient que me rendre mes chagrins plus cuiſants. Elle entra dans mes raiſons, & ne me preſſa plus de la ſuivre. Son ſeul regret étoit de me laiſſer abandonnée à moi-même, & à mes triſtes réflexions. Mais je la raſſurai, en lui diſant que les occupations auxquelles j'étois déterminée de me livrer, me tiendroient lieu de compagnie, & me diſſiperoient même davantage que tous les amuſements de la Capitale. J'ajoutai de plus, que je ne doutois pas que Beauchêne ne voulût bien venir quelquefois paſſer du temps de ſuite avec moi. La Comteſſe me combla de ſes careſſes, & partit le ſurlendemain. J'écrivis à mon frere, qui arriva en effet peu de temps après.

Au bout de huit jours que Beauchêne fut avec moi, je reçus une lettre de Madame de Ferval, qui me mandoit que ſon beau-pere venoit d'obtenir un Régiment pour le Comte. Cette nou-

velle me cauſa beaucoup de plaiſir, & je lui en fis mon compliment très-ſincere.

Voilà déjà pluſieurs années que je ſuis à Ozincour, ſans qu'il me ſoit arrivé aucun événement remarquable. M. & Madame de Ferval y viennent paſſer la moitié de l'année, & le reſte du temps j'y vis avec mon frere, qui n'étant plus au Séminaire, & ayant obtenu un Bénéfice qui ne l'oblige point à réſidence, ſe fait un plaiſir de m'y tenir compagnie le plus ſouvent qu'il lui eſt poſſible. Le voiſinage d'ailleurs eſt très-agréable & je menerois une vie délicieuſe, ſi le ſouvenir de mes malheurs n'en troubloit la paix, & n'en altéroit la douceur. Mais quand on a perdu tout ce que l'on aimoit, il ne faut plus prétendre au bonheur.

Fin du Tome quatrieme.

Errata du quatrieme volume.

PAGE 53, *ligne 15*, ne voulant même qu'elle n'en écrivît qu'à lui ſeul ; *liſez* en écrivît.

Pag. 106, lig. 5, qu'on en ſavoit pas, *liſ.* ne ſavoit pas.

Pag. 151, lig. 16, mis, *liſ.* miſe.

Pag. 366, lig. 21, Couville, *liſ.* Courville.

Pag. 370, lig. 17, aigues, *liſ.* aiguës.

A01
145323

Digitized by Google